

VERS UN « IDÉAL PRATICABLE »
NOTES ET RÉFLEXIONS

*

Tudorel Postolache

Vers un « idéal praticable »

Notes et réflexions

*

Version française par Prof. Dr. Gheorghe Dolgu
ancien Recteur de l'Académie des Études Économiques de Bucarest



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE
București, 2007

Copyright © Editura Academiei Române, 2007.
Tous droits réservés.

Editura Academiei Române
(Éditions de l'Académie Roumaine)
Calea 13 Septembrie nr. 13, sector 5
050711 București, România
Tel. (40-21) 318 8146; (40-21) 318 8106
Fax: (40-21) 318 2444
E-mail: edacad@ear.ro
Internet: <http://www.ear.ro>

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României
POSTOLACHE, TUDOREL

Vers un <<ideal praticable>> : notes et réflexions / Tudorel Postolache. – București : Editura Academiei Române, 2007-
vol.
ISBN 978-973-27-1522-2
Tome 1. -2007.- ISBN 978-973-27-1606-9

165

Rédaction: Rodica Florescu
Assistance technique: Aida Sarchizian, Nicolae Login
Opérateur: Doina Stoia
Couverture: Nicoleta Negruț

Imprimé en Roumanie

*À mon épouse, Tatiana,
et à nos fils, Teodor et Eugen*

Sommaire

Chapitre I

L'école est la fille de l'écriture, la civilisation est la fille de l'école, toutes les trois cohabitant en tant que « succession coexistante »	11
1. La « Grande Frontière »	11
<i>L'écriture est le certificat de naissance de l'École, la grammaire – le certificat de baptême, le calcul – l'attestation de capacité</i>	11
2. Une entité ne dévoile son identité que si traitée dans son environnement spécifique	13
3. L'école – « cellule germinative » de la civilisation humaine	16
4. Notes préliminaires sur la méthode et les procédés employés dans la structuration de l'ouvrage	20
<i>Notes et réflexions</i>	22
<i>Prospect et retrospect</i>	22
<i>Cryptic statements and brief explanatory discussions</i>	23
<i>Définitions fondamentales et définitions fonctionnelles</i>	25
<i>Sur la méthode des « approximations successives » ; « l'essai » comme modalité d'exposition du matériel</i>	26

Chapitre II

Quelques « cryptic examples » suivis par « brief explanatory discussions »	31
1. Sur les recherches récentes en matière de sommeil	31
2. Sur le décodage des lois du génome humain	34
3. Revisitant « la liste de Spinoza » dans la perspective de l'École universelle	36
<i>Triptyque des « émotions primaires », « émotions dérivées », définition générale des émotions</i>	36
<i>Immortality</i>	39
<i>État émotionnel, raison et réalité</i>	41
<i>Le rôle des émotions dans la prise de décisions rationnelles</i>	42
4. Le concept Wolframien de « computation » et la « computational equivalence »	43
<i>Une trinité computationnelle</i>	43
<i>Le concept Wolframien de « computation »</i>	45
<i>Computational equivalence</i>	45
<i>La computationnalité</i>	46

5. La chronospatialité de la succession coexistante	47
<i>Considérations générales</i>	47
« <i>Succession organique</i> » et « <i>succession mécanique</i> » dans les <i>transitions sociétales</i>	57
<i>Rapport entre économie de marché et capitalisme</i>	60
<i>La perplexité institutionnelle contemporaine comme « succession coexistante » spécifique</i>	62
Chapitre III	
Triade des « générations humaines coexistantes » à la charnière des millénaires	70
1. Séries séculaires et millénaires sur le sujet	70
2. Le grand tournant dans la succession des générations humaines	71
3. Triade des « générations coexistantes » et cycle « séculaire » (Kondratiev)	72
4. Annexes statistiques	75
Chapitre IV	
Sur le profil de la future École universelle	78
1. Trois générations de l'école. La génération de l'École universelle	78
<i>Le monde des anges et la maternité</i>	81
2. L'École universelle, une démocratie universalisable. Le paradoxe de la démocratie suisse	83
3. L'École universelle et la pluralité des écoles	85
4. La future École universelle dans son hypostase de nouveau type de médiateur sociétal	88
5. « Game versus play »	90
6. L'École universelle versus science et technologie	91
<i>Une fausse idéologie sur les idéologies</i>	93
<i>La liberté sans rivages de l'esprit critique</i>	94
7. En finir avec la « mafia de l'École »	96
8. Sur la propriété identitaire	99
Chapitre V	
En guise de conclusion	101
1. L'École universelle en tant qu' « idéal praticable »	101
2. Sur l'opportunité d'initier un projet d'un code des privilèges, des immunités et prérogatives de l'École universelle	101
<i>Sur la structure du « Code »</i>	102
<i>Le rapport entre « Code » et « Constitution »</i>	104
3. L'École universelle devrait jouir d'autonomie financière et participer directement à « la valorisation de la propriété identitaire »	105

Addenda A

Un problème stratégique essentiel – le cas de la Roumanie	107
1. Introduction	108
2. Consensus et « esprit de Snagov »	110
3. Une triple tendance de longue durée	112
4. Réunir la transition vers l'économie de marché avec la transition vers une économie à forte intensité de culture et d'information	113
5. Valences du dialogue	115
6. Un projet « multilinguisme – multilangage »	117
7. Un « projet ouvert »: l'élaboration stratégique doit être poursuivie	117

Addenda B

Pour une restructuration réelle de l'économie de la Roumanie	120
1. Un test majeur pour la Stratégie	121
2. Modèle d'une économie à stagflation et à hémorragie de revenu national	121
3. Retour au modèle inertiel de l'économie roumaine?	122
4. Modèle restructurant et perspective d'un modèle consensuel	122
5. Incorruptibilité de l'École au sens large du terme	123

Chapitre I

L'école est la fille de l'écriture, la civilisation est la fille de l'école, toutes les trois cohabitant en tant que « succession coexistante »

1. La « Grande Frontière »

Qu'est-ce qui a poussé l'évolution de la société humaine « primitive » sur cette voie à part qui est celle de la civilisation? Ce fut, comme dans le cas d'autres grands bouleversements historiques, tout un complexe de facteurs. Si je devais distinguer un facteur décisif, ce serait plutôt la découverte de l'écriture. L'invention de l'écriture dans différents coins du monde – Inde, Egypte, Chine, etc. – remonte à il y a 5–6 000 années. Avec la dissémination de cet acquis, l'apprentissage traditionnel en famille, du père au fils, cessa de suffire, faute de pouvoir enseigner à écrire ; l'apparition de l'écriture engendra la nécessité de l'apprentissage de celle-ci dans des établissements spécialisés, où l'on enseignait à lire, à écrire et à calculer.

5–6 000 ans après l'invention de l'écriture, une bonne partie de la population de la planète est encore dans un état de semi-analphabétisme, donc incapable d'exprimer d'une manière cursive par écrit leurs pensées ou tout simplement d'écrire ou de lire.

L'homme parle comme il respire, mais même ceux qui parlent couramment une langue savent rarement l'écrire et, parmi ceux environs 10% qui, après 5–6 000 ans, savent écrire, il n'y a probablement ni 10% à même d'écrire couramment.

L'écriture est le certificat de naissance de l'École, la grammaire – le certificat de baptême, le calcul – l'attestation de capacité

Les écoles (juives, égyptiennes, chinoises, indiennes) avaient deux branches : l'une formait les scribes – ceux qui fixaient par écrit les connaissances acquises pour être transmises à travers l'école (la didactique fut le premier grand « souffle » de l'école en tant qu'établissement civilisationnel ; on notait par écrit surtout des connaissances théologiques et les scribes étaient formés selon des règles très

strictes). L'autre avait pour tâche la formation des hommes de culte, de ceux qui devaient lire, être chefs d'écoles, etc. Ces deux branches furent les premières spécialisations et ceci dès l'école élémentaire.

La fixation par écrit des connaissances accumulées représenta le premier grand progrès dû à l'école, mais, comme tout progrès, il eut un coût – le « divorce » entre la langue écrite et la langue parlée. Ce pêché originaire de l'école, cette rupture entre la langue écrite et la langue parlée, se perpétue par la multiplication des langues parlées, et donc implicitement des langues écrites.

La communicabilité, la transmissibilité des connaissances accumulées par l'intermédiaire de l'école des générations successives a dû payer le prix d'une relative incommunicabilité entre les générations coexistantes, due à la barrière dressée entre la langue écrite et celle parlée et, ultérieurement, entre les langues écrites et celles parlées.

Par la suite, est apparue une nouvelle fonction, dérivée, de l'école – la traduction, qui a exercé en même temps que l'esprit humain individuel la capacité de l'école de maîtriser son objet préféré, la langue, a multiplié les valeurs créées par la langue – car toute traduction fidèle est une nouvelle œuvre.

Brûlant les étapes intermédiaires, j'arrive à la thèse générale : l'école fut un immense progrès dans l'évolution de la société humaine car elle mit l'écriture et le calcul à la base de l'étude de la science dans des établissements spécialisés, ce qui a augmenté la transmissibilité du trésor accumulé, par rapport à la filière orale. D'autre part, cependant, elle engendra une contradiction à la mesure du progrès intermédiaire, à savoir un nouveau germe d'incommunicabilité.

À l'incommunicabilité « naturelle » s'ajouta un autre type d'incommunicabilité « artificielle », créée justement par l'école, de sorte que les scribes n'arrivaient à s'entendre par écrit qu'entre eux (et des fois ni même entre eux).

La télévision est devenue un facteur de dissémination de la culture de masse qui, malheureusement, ne cultive pas la capacité d'écrire, de formuler ses pensées par écrit. Il s'agit là d'une « oralité perverse », car *passive* de l'auditeur, une oralité perverse aussi dans un autre sens, plus profond : en fin de compte, elle diminue la réceptivité de l'auditeur : on écoute, mais on n'a pas le loisir de réfléchir sur ce qu'on écoute, comme on fait lorsqu'on lit un texte.

La télévision représente un immense progrès, mais elle accentue la perversité primaire qui écrase l'Oralité : réduite à l'école élémentaire à la lecture, elle est réduite par la télévision à l'écoute.

Tous les perfectionnements de l'école, les progrès en matière d'écriture, de langue et de calcul (mathématique) ont leur pendant dans le résidu négatif accumulé. Il est bien connu, par exemple, qu'un peuple plus éduqué est parfois plus vulnérable face aux instincts de violence, entre autres à cause d'un complexe

d'incommunicabilité et de « communicabilités perverses ». L'école reviendra-t-elle à *l'oralité*, à cette langue pré-écrite, d'avant l'écriture ? ¹

L'école ne peut pas faire ce pas en arrière, ne peut pas contourner l'écriture, car l'école et l'écriture *sont consanguines*. L'école ira de l'avant, elle conservera tous les acquis de l'écriture et les progrès fondés sur l'écriture, mais elle devra éviter les grandes ruptures et les inconvénients générés implicitement par la séparation de la pensée entre langue écrite et langue parlée.

Je n'ai ni l'intention ni la qualification de donner des solutions *concrètes* à ce grand problème, mais quelques suggestions d'ordre général sur des voies vers des solutions seront comprises dans ce livre.

2. Une entité ne dévoile son identité que si traitée dans son environnement spécifique

Toynbee et Eliade pourraient nous apparaître comme différents par leur *objet de recherche* : le premier étudie surtout *l'histoire des civilisations*, le second *l'histoire des religions*. Mais un regard plus attentif sur leurs œuvres fondamentales relève que Toynbee non seulement ne fait pas abstraction de la religion, mais dans sa vision, les civilisations importantes se sont coagulées autour des grandes religions de l'humanité, tandis que chez Eliade, la toile de fond constante de l'investigation des religions est non seulement l'histoire des civilisations mais aussi l'histoire et la préhistoire des sociétés humaines.

Ce qui est fondamental dans la vision de Toynbee sur les civilisations, ce n'est pas tant qu'il distingue entre leur histoire et l'histoire générale de l'humanité – une conséquence, il est vrai, majeure, de la vision de Toynbee –, mais le fait qu'il approche la société « civilisationnelle » dans son environnement spécifique.

Quel est l'environnement spécifique des civilisations ? Ce sont des entités qu'il appelle « domaines intelligibles de l'histoire », ou autrement dit, « unités comparables de l'histoire », peu nombreuses en tant que faits d'histoire, et débordées par la quantité immense de matériaux factuels liés à l'histoire « des sociétés humaines primitives ». Cependant, même si peu nombreux, ces faits représentent « des faits de premier rang de l'histoire » qui transforment différentes sociétés humaines en « domaines intelligibles de l'histoire », ou « unités comparables de l'histoire ». ²

¹ Dans des cas individuels d'exception, on rencontre des situations où une personne – écrivain ou professeur – possède une langue écrite d'une fluence et audience à part, du fait que l'auteur a le don de penser oralement ce qu'il écrit et non inversement; c'est pourquoi, lisant un texte écrit dans une gamme orale, le professeur respectif sera écouté plus attentivement qu'un « oraliste » improvisé.

² Toynbee concluait qu'il y avait plus de sociétés humaines inconnues que de sociétés connues. Même le nombre des sociétés primitives connues (à l'époque où il écrivait son livre, citant trois anthropologues occidentaux pour 1915) est immense par rapport au nombre des civilisations connues:

De tels faits de « premier rang », qui font partie de ces très peu « domaines intelligibles de l'histoire » et qui transforment les sociétés en « unités comparables de l'histoire » relèvent, avant tout, les Écoles.

Mircea Eliade, à son tour, se penche surtout sur l'histoire des religions, gardant en permanence comme toile de fond l'histoire et la préhistoire de l'humanité. Mais qu'est-ce qui est spécifique à Eliade ? C'est le fait qu'il *traite l'histoire dans sa spécificité*. Voilà comment il synthétise lui-même ce trait de sa démarche : « La religion étant chose humaine, elle est de ce fait, et chose sociale, et chose linguistique, et chose économique – car on ne conçoit pas l'homme en dehors du langage et de la vie collective. Mais il serait vain de vouloir expliquer la religion par une de ces fonctions fondamentales qui définissent, en dernière instance, l'homme. » « ... le phénomène religieux puisse être utilement abordé sous différents angles; mais il importe, avant tout, de le considérer en lui-même, en ce qu'il a d'irréductible et d'original. »³

Pour moi, ce qui est décisif dans la vision des « approximations successives » employée dans cet ouvrage, c'est justement le fait que toute entité ou tout fait, et *a fortiori* « les faits historiques forts » des civilisations, dont tout d'abord l'école, ne peuvent être saisis dans leur noyau distinctif que placés dans l'environnement spécifique, dans le milieu qui leur est propre.⁴

Pour les civilisations, l'environnement spécifique est représenté par les « unités historiques comparables », pour l'étude des religions, l'environnement spécifique est représenté par la sacralité.

On pourrait se demander : quel serait l'environnement spécifique pour l'étude de l'école dans sa qualité de cadre institutionnel distinct des sociétés *civilisationnelles* ? Pour donner une réponse brève, je dirais que l'environnement spécifique pour l'étude de l'école comme cellule constitutive de la civilisation est représenté par les structures intellectuelles fondamentales dominantes au niveau *sociétal*.

Il y a un « environnement spécifique extérieur » et un « environnement spécifique intérieur ». Le premier porte sur les rapports de l'école avec d'autres « institutions noyau » qui relèvent des « faits historiques forts » et qui rendent

650 sociétés primitives, la majorité vivant aussi à l'époque mentionnée, face à 23, le nombre des civilisations connues dans une période s'étendant sur quelque six mille ans face à l'immensité de l'histoire (et de la préhistoire) des sociétés humaines précédentes.

³ Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Ed. Payot & Rivages, Paris, février 2004, pp. 17–18.

⁴ Par un procédé qui part de l'idée correcte que toute entité sociétale est une entité humaine, et qui donc comprend inévitablement des éléments économiques, politiques, culturels, linguistiques, etc., on arrive à ce que l'essence de l'entité étudiée soit dissolue dans une infinité de faits qui mystifient justement l'environnement spécifique de son existence.

possible la comparaison historique (notamment l'État, l'église, la société civile), de même qu'avec d'autres entités de l'environnement extérieur.⁵

L'environnement spécifique interne, propre à l'étude de l'école comme établissement civilisationnel est la permanente confrontation entre « l'esprit du lieu et l'axe du monde » propre à toute école et qui est à la base de sa dynamique vers un horizon toujours plus large de généralité, jusqu'à l'horizon d'universalité propre à son noyau dur. Pourquoi s'agit-il à mon sens d'un noyau dur ?

Tout d'abord parce que le corps singulier, particulier du noyau de l'école lui-même a comme élément constitutif la lutte immanente entre les deux tendances, et par là même, le noyau singulier respectif reflète ce qui est propre à toutes les entités de l'univers (qui tendent à des orbites d'universalité, mais aussi, en direction inverse, à des existences distinctes, individualisées).

Deuxièmement, parce que le noyau singulier respectif reflète et contient l'univers de la lutte des contraires, et cet affrontement gigantesque est la substance même génératrice et auto-génératrice de l'environnement propre à l'étude de l'école. Autrement dit, *l'environnement propre* à l'étude de l'école est généré par « le propre noyau dur de l'école ».

« Le noyau dur » détermine le changement des structures intellectuelles fondamentales de la vision de l'Univers ; ce changement est une résultante objective (indépendante de la volonté et du désir de l'homme et de l'humanité) de la dialectique des facteurs naturels, divins et humains qui s'affrontent incessamment dans le « noyau dur ».

L'inconscient réunit tous les « macro-facteurs » cités là haut. L'inconscient est présent comme tel, mais d'une manière latente, avant même le pré-temps; l'inconscient devient un « facteur potentiel distinct » au moment où la civilisation devient autonome, lorsqu'on passe à l'étude de la science à l'école et on ne s'engage dans la voie de sa transformation en « facteur actif déterminant » que dès la deuxième moitié du XX^e siècle.

Toynbee parle des lois du psychique sous-conscient, que les psychologues, selon l'auteur, allaient découvrir juste au moment de la rédaction de son propre ouvrage.⁶

⁵ Le cadre plus large, suggéré par Francis Bacon, prenait en considération un « quadrilatère »: l'environnement naturel, l'environnement civil, l'environnement ecclésiastique et l'environnement de création culturelle et artistique.

⁶ « On pense que la succession des générations humaines a une importance considérable, puisqu'on a besoin de trois générations successives pour que se constitue le cadre social idéal où peuvent se produire des mutations dans les habitudes mentales. Quant aux lois du psychique sous-conscient, lois que, selon l'auteur, les psychologues découvraient au moment même de la rédaction de cet ouvrage, l'auteur pense qu'elles aient eu une grande influence sur le cours de l'histoire. » (Préface à Arnold J. Toynbee, *Studiu asupra istoriei. Sinteză a vol. VII-X de D.C. Somervell*, Editura Humanitas, București, 1997, p. 532.)

3. L'école – « cellule germinative » de la civilisation humaine

Le processus historique au bout duquel *la civilisation* devient une espèce à part de la société humaine peut être vu comme ce long cheminement de l'espèce humaine pour passer de *l'apprentissage en général*, consubstantiel à toute société humaine, à *l'apprentissage et l'étude de la science*.

Le moment historique qui marque l'engagement irréversible de la société humaine sur une nouvelle voie – celle des sociétés civilisationnelles – peut être considéré comme le « moment » où l'apprentissage s'organise comme étude de la science *dans le cadre institutionnel spécifique* de l'école ; *c'est « la Grande Frontière » entre histoire en général et histoire de la civilisation*.

Dans les premières stades de la civilisation, le développement de l'étude de la science et le développement de l'étude de la religion ont suivi des voies jumelles. Même lorsque l'Église et l'École comme institutions se sont séparées, ce jumelage fut une réalité manifestée sous des formes différentes, parfois même paradoxales. L'école en tant qu'étude organisée de la science, un sujet qui nous intéresse spécialement, fut une des sources les plus vives de la foi : au fur et à mesure que s'accroît la connaissance scientifique, il est de plus en plus évident qu'il y a des aires infinies qui restent inaccessibles à la compréhension humaine et qui sont régies par un Demiurge authentique, par « une religiosité profonde » pour reprendre la phrase d'Einstein, et dont l'harmonie parfaite ne dépend aucunement de la volonté, du désir ou de la conscience de l'homme et de l'humanité.

L'école en tant qu'étude de la science aboutit à une « religiosité profonde » et ceci non seulement dans les étapes initiales des civilisations, mais en permanence, parce que, au fur et à mesure du progrès de la connaissance, on se rend compte qu'il y a des choses que l'on ne peut comprendre que de façon imparfaite et ce qu'on peut découvrir nourrit un « sentiment religieux authentique ».

L'école est non seulement une cellule noyau originaire, elle est aussi la « cellule germinative » de la civilisation humaine. Pour remplir ce double rôle, l'École doit répondre à un premier critère : refléter la crise civilisationnelle, la contenir et la générer. Elle contient le noyau dur des contraires qui s'affrontent, elle est le moteur du développement de la civilisation, mais en même temps elle est ce qui entraîne les civilisations successives dans des crises civilisationnelles. Ce n'est pas par hasard que l'école est toujours l'entité la plus sensible aux processus de crise sociétale, y compris civilisationnelle. C'est ce qui fait que l'école puisse être vue comme cellule génératrice, mais aussi germinatrice de la succession des civilisations. Elle engendre des facteurs à même de transformer les microbes en vaccin et fournit les pré-conditions d'une planche germinative d'un nouveau cadre institutionnel pour une nouvelle civilisation. Ainsi tous les facteurs conduisant inéluctablement l'école à la crise sont des facteurs qui portent aussi l'antidote.

Il y a lieu de signaler ici une situation que je développerai plus tard, à savoir l'incidence de ce que j'appelle la loi universelle de la triade générationnelle. Les civilisations n'y font pas exception ; un mouvement tri-générationnel de l'école – écoles locales, écoles nationales, École universelle – accompagne et prédétermine une évolution tri-générationnelle de la civilisation humaine.

Ces considérations sont, évidemment, d'ordre abstrait et les idées abstraites ne peuvent s'imposer que si elles s'appuient sur des « réalités palpables ». Mais les « réalités palpables » – c'est-à-dire des civilisations disparues, des méga-formations étatiques (comparables comme signification à des civilisations) disparues – sont des faits d'histoire qui, dans la démonstration, ne sauraient jouer le rôle des faits « directement palpables ». On peut donc se demander si l'on pourrait trouver de tels « faits réels, directement palpables ». De tels faits palpables, que l'on a vécus, sont la disparition des plus grands empires de l'histoire qui, de ce point de vue, pourraient suppléer « la palpabilité » de la disparition d'une civilisation, surtout si l'on se penche sur le comportement de l'école dans ce processus. Je m'arrêterai sur ce sujet plus tard, dans le contexte de la future École universelle dans son rôle de médiateur sociétal d'un nouveau type.

L'enjeu est énorme : les guerres connues jusqu'ici n'étaient que de simples feux d'artifices, la violence, la corruption et le vol – un pauvre jeu d'enfants, si l'on pense que des ressources universelles tels que le soleil, les étoiles, l'océan, les ressources de l'inconscient universalisé n'ont pas encore intégré pleinement le circuit sociétal, certaines ne sont même pas connues, d'autant moins partagées, répartagées, etc. J'aimerais faire miens les propos d'il y a 40 ans de Georgescu-Roegen.

Après avoir analysé les « programmes Prométhée » 1 et 2, Georgescu-Roegen proposait comme solution la conservation de l'énergie, en soulignant: « La conservation pourrait aussi nous garantir plus de temps pour l'apparition de Prométhée III, ou, si celui-ci n'est pas au rendez-vous en temps utile, pour nous permettre à glisser sans convulsions sociales vers une technologie non pas identique, mais très similaire à celle basée sur le bois. Malheureusement, deux obstacles se dressent devant ce projet. Premièrement, personne ne renoncera de bon gré au luxe ou même à certaines commodités pour que les générations futures puissent fabriquer des charrues. L'espèce humaine semble déterminée à avoir une existence courte, mais extravagante. Deuxièmement, la conservation n'est pas un programme pour un club, une ville ou même pour un pays. Elle suppose la participation de tous dans le cadre d'une organisation mondiale chargée d'administrer l'usage *des ressources mondialisées* (terme que j'ai créé par analogie à « socialisé » et « nationalisé »). Mais, probablement, la race humaine disparaîtra tout en restant divisée du point de vue économique. Il n'est pas exclu que certains des derniers hommes meurent dans des *penthouses* et d'autres dans des taudis. *Qui vivra verra !* »⁷

⁷ Nicholas Georgescu-Roegen, *Filozofia mea de viață*, in *Opere complete*, vol. I *Omul și opera*, Editura Expert, București, 1996, p. 98.

Dans la course multimillénaire au progrès, la production de la science et son étude dans l'école ont été subordonnées jusqu'ici au militarisme ; c'est ce qui a fait disparaître 16 civilisations et ce qui sape les fondations de toutes formations impériales, « États universels », etc.

Toynbee écrit : « Nos recherches nous ont montré ainsi 19 sociétés, en leur majorité apparentées, en ligne parentales ou filiales, à une ou plusieurs d'entre elles. Ces 19 sociétés sont : la société occidentale, la société orthodoxe, la société iranienne, la société arabe (ces deux dernières étant aujourd'hui réunies dans la société islamique), la société hindoue, la société extrême-orientale, la société hellénique, la société syrienne, la société indique, la société sinique, la société minoenne, la société sumérienne, la société hittite, la société babylonienne, la société égyptienne, la société andine, la société mexicaine, la société yucca, la société maya.

Nous avons montré nos doutes en ce qui concerne la possibilité d'une existence séparée de la société babylonienne par rapport à la société sumérienne, et quelques-unes des autres paires de sociétés pourraient être éventuellement considérées comme sociétés uniques avec un épilogue similaire à celui de la civilisation égyptienne. Mais nous allons respecter leur structure individuelle jusqu'à ce que nous trouvions un argument pour une autre conception. Il serait aussi souhaitable de diviser la société chrétienne orthodoxe en une byzantine et une russe, tout comme il serait possible de diviser la société extrême-orientale en une chinoise et une coréano-japonaise. De telles opérations augmenteraient le nombre des sociétés analysées à 21. »⁸

Les crises civilisationnelles sont dues non pas tant aux erreurs qu'à la marche ascendante des formations respectives, les progrès ne pouvant pas être maîtrisés dans les anciens cadres institutionnels par l'application des anciens principes et méthodes. Cela fut, paraît-il, pleinement démontré par Arnold J. Toynbee et autres grands auteurs qui se sont penchés sur ce thème.

Mais, je le répète, une question se pose : s'il est vrai que même dans les étapes immédiatement antérieures à la disparition d'une civilisation ou d'un empire il y avait des solutions pour prolonger leur existence, sinon pour prévenir leur démantèlement, quelle est la situation à présent ? Est-ce que dans cette phase de généralisation, d'accentuation, d'aggravation des processus de la perplexité institutionnelle, garde-t-elle encore sa validité cette « règle » qui veut que des solutions existent encore qui pourraient au moins retarder le déclenchement d'une crise civilisationnelle, d'acheminer la solution de la « perplexité institutionnelle » sur une autre voie que celle explosive et de conduire à une autre voie de développement sociétal ?

Quand on parle des « grandes civilisations contemporaines », on a à l'esprit les civilisations suivantes : sinique, japonaise, hindoue, islamique, orthodoxe,

⁸ Arnold, J. Toynbee, *op. cit.*, 1997, p. 58.

occidentale (Europe, Amérique du Nord, Australie, Nouvelle Zélande), latino-américaine, africaine, avec quelques entités spécifiques: le Nord africain et sa côte est appartenant à la civilisation islamique; l'Afrique sous-saharienne (possible).⁹

⁹ Voilà une synthèse sur ces civilisations coexistantes d'après les chercheurs les plus réputés:

Sinique. Tous les savants reconnaissent l'existence d'une seule civilisation chinoise distincte, remontant, au plus tôt, à 1550 av. J.-C. ou mille ans plus tôt, ou bien de deux civilisations chinoises se succédant l'une à l'autre dans les premiers siècles de notre ère. Dans mon article de « Foreign Affairs » j'ai appelé cette civilisation confucéenne. Il est mieux pourtant d'employer le terme sinique. Tandis que le confucianisme est une composante majeure de la civilisation chinoise, la dernière est plus que cela et transcende aussi la Chine vue comme une entité politique. Le terme sinique, qui a été employé par beaucoup de savants, devient d'une manière appropriée la culture commune à la Chine et à la communauté chinoise du S-E de l'Asie et de partout hors de la Chine, comme c'est le cas des cultures apparentées du Vietnam et de la Corée.

Japonaise. Certains savants combinent les cultures japonaise et chinoise sous le signe d'une même civilisation de l'Extrême-Orient. Malgré cela, beaucoup ne reconnaissent pas en revanche le Japon comme une civilisation distincte qui a été la descendante de l'immense civilisation chinoise, apparaissant dans une période comprise entre les années 100 et 400 n.è.

Hindoue. Il est unanimement reconnu qu'une ou plusieurs civilisations successives ont existé sur le Sous-continent, il y a 1 500 ans av. J.-C. Celles-ci se réfèrent généralement à celles indiennes ou hindoues, le dernier terme étant préféré pour la plus récente civilisation. « Plus qu'une religion ou un système social, elle est le noyau de la civilisation indienne », elle a continué ce rôle jusqu'aux temps modernes, même si l'Inde a eu une communauté musulmane importante, à côté d'autres minorités culturelles. Tout comme « sinique », le terme « hindou » sépare aussi le nom de la civilisation du nom de son statut de noyau, qu'il est souhaitable d'employer dans les cas où la culture de la civilisation respective s'étend au-delà de cet État.

Islamique. Tous les savants s'accordent à reconnaître l'existence d'une civilisation islamique distincte. Originnaire de la péninsule arabe au VII^e siècle, l'Islam s'est répandu le long de l'Afrique du Nord et de la Péninsule ibérique et aussi à l'est, en Asie centrale, au Sous-continent, dans le S-E de l'Asie. Le résultat est que plusieurs cultures et civilisations distinctes existent à l'intérieur de l'Islam, comprenant celles arabes, turques, persanes, malésiennes.

Orthodoxe. Plusieurs savants distinguent une civilisation orthodoxe à part, centrale, en Russie et séparée de la chrétienté occidentale comme résultat de son ascendant byzantin, religion distincte, avec 200 ans de domination tartare, despotisme bureaucratique et exposition limitée à la Renaissance, à la Réforme, à l'Époque des Lumières et à d'autres expériences occidentales fondamentales.

Occidentale. La civilisation occidentale est datée d'habitude à partir des années 700-800 n.è. Elle est envisagée par les savants comme ayant trois composantes majeures, en Europe, en Amérique du Nord et en Amérique Latine.

Latino-américaine. L'Amérique Latine a une identité distincte qui la différencie de l'Occident. Bien qu'elle soit une descendante de la civilisation européenne, l'Amérique Latine a évolué sur des voies différentes, européennes et nord-américaines. Ce fut une culture corporatiste, autoritaire, l'Europe étant ainsi, dans une plus grande mesure, tandis que l'Amérique du Nord pas du tout. L'Europe et l'Amérique du Nord ont ressenti toutes les deux les effets de la réforme et ont combiné les cultures protestante et catholique. Du point de vue historique *l'Amérique latine a été seulement catholique*. La civilisation latino-américaine englobe des cultures indigènes qui n'ont pas existé en Europe, qui ont été effectivement anéanties en Amérique du Nord et qui varient en importance au Mexique, en Amérique Centrale, au Pérou et en Bolivie, d'une part, en Argentine et au Chili, d'autre part, l'évolution politique et le développement économique latino-américain ont été différents des modèles dominants des pays atlantiques. Subjectivement, les latino-américains mêmes sont divisés selon leurs propres auto-identifications. Certains disent « oui, nous sommes une part de l'Occident », d'autres prétendent que « non, nous avons notre culture unique » et une puissante littérature des

4. Notes préliminaires sur la méthode et les procédés employés dans la structuration de l'ouvrage

Le présent ouvrage, au titre générique «Vers un idéal praticable », s'attaque à quelques problèmes, aux origines remontant dans l'espace obscur de la préhistoire qui, à partir de la seconde moitié du XX^e siècle, connaissent simultanément de véritables percées et qui ont des implications épistémologiques notables.

latino-américains et des nord-américains élabore leurs différences culturelles. L'Amérique Latine pourrait être considérée comme une sous-civilisation à l'intérieur de la civilisation occidentale ou une civilisation séparée, presque attachée à l'Occident et divisée en ce qui concerne l'appartenance ou non à l'Occident. Pour une analyse focalisée sur les implications de la politique internationale sur les civilisations, y compris les relations entre l'Amérique Latine, d'une part, et l'Amérique du Nord et l'Europe, d'autre part, la deuxième hypothèse est la plus convenable et la plus utile.

L'Occident comprend l'Europe, l'Amérique du Nord, auxquelles s'ajoutent d'autres pays de colonisateurs, telles l'Australie et la Nouvelle Zélande. La liaison entre les deux grandes composantes de l'Occident a toutefois changé. Pour une longue période de leur histoire, les Américains ont défini leur société par opposition à l'Europe. L'Amérique a été la terre de la liberté, de l'égalité, des opportunités, de l'avenir. L'Europe représente l'oppression, le conflit entre les classes, la hiérarchie, le sous-développement. Comme on l'a déjà dit, l'Amérique était une civilisation distincte. Ce positionnement d'une opposition entre l'Amérique et l'Europe a été en grande mesure le résultat du fait qu'au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle l'Amérique a eu seulement des contacts limités avec les civilisations non occidentales. Cependant, avec l'apparition des États-Unis sur la scène mondiale s'est développée le sentiment d'une forte identité avec l'Europe.

Tandis que l'Amérique du XIX^e siècle se définissait comme étant différente et opposée à l'Europe, l'Amérique du XX^e siècle s'est définie comme une partie et, certainement, le leader d'une entité étendue, l'Occident qui comprenait l'Europe.

Le terme « Occident » est maintenant universellement utilisé pour nommer ce que l'on appelle habituellement la chrétienté occidentale. L'Occident est ainsi la seule civilisation identifiée par une distinction de surface et non pas par le nom d'un peuple spécifique, une religion ou une aire géographique. Cette identification place la civilisation au-delà de son contexte historique, la civilisation occidentale est la civilisation européenne.

À l'époque moderne, la civilisation occidentale est euro-américaine ou nord-atlantique. L'Europe, l'Amérique et l'Atlantique du Nord peuvent être trouvés sur la carte; l'Occident non. Le nom d'« occidentalisation » a généré une identification erronée de l'occidentalisation avec la modernisation: il est plus facile de concevoir une « occidentalisation » japonaise qu'une « euroaméricanisation ». La civilisation euro-américaine se rapporte à elle-même comme à une civilisation occidentale et ce terme, malgré ses sérieuses infirmités, y sera utilisé.

Africaine (possible). La grande majorité des savants de la civilisation, à l'exception de Braudel, n'ont pas reconnu une civilisation africaine distincte. Le nord du continent africain et sa côte de l'est appartiennent à la civilisation islamique. Du point de vue historique, l'Éthiopie a constitué une civilisation en soi. Dans d'autres endroits, l'impérialisme européen et les colonies ont apporté des éléments de civilisation occidentale. En Afrique du Sud, les colonisateurs hollandais, français et ensuite anglais ont créé une culture européenne pluri-fragmentaire. Il est encore plus significatif que l'impérialisme européen a apporté le christianisme dans la plus grande partie du continent au sud du Sahara. Partout, les identités tribales africaines sont pénétrantes et intenses, mais les Africains développent un tel sens de l'identité africaine et on peut imaginer que l'Afrique sous-saharienne pouvait se concentrer dans une civilisation distincte, l'Afrique du Sud étant son noyau. Huntington Samuel P., *Ciocnirea civilizațiilor și refacerea ordinii mondiale*, Editura Antet, București, 1998, titre originel *The Clash of Civilizations and the Remaking of the World Order*, Simon & Schuster, 1997, aussi F. Braudel, *On History*, University of Chicago Press, 1982, p. 226, Arnold J. Toynbee, *op. cit.*

Il s'agit de :

- la découverte des lois du psychique de l'inconscient humain et l'approfondissement continu des études sur l'inconscient personnel, l'inconscient collectif et l'inconscient profond ou universel ;
- la découverte des lois du « calcul computationnel », et de ce que j'appellerais la triade computationnelle ;
- la transformation au plan des générations humaines, où la succession des générations simples est remplacée par une succession des « générations superposées ».

À la confluence de ces trois problèmes nodaux apparaît la perspective de l'entrée de l'école – institution consubstantielle à l'apparition de la civilisation humaine – dans une nouvelle époque de son développement générationnel, celle de la génération de l'École universelle qui, dans mon acception, comporte entre autres, les traits distinctifs suivants :

- 1) est à l'origine d'un nouveau type de propriété, *la propriété identitaire*,
- 2) inaugure un nouveau type de médiateur sociétal à l'échelle universelle,
- 3) offre pour la première fois dans l'histoire de la civilisation humaine une niche adéquate pour le plus important acteur sociétal – la société civile mondiale.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais soumettre aux lecteurs une double remarque. D'une part, entre les trois sujets énoncés dans la première triade il y a, à mon avis, une interconnexion profonde mise en relief justement par *la simultanéité de leur découverte*. Cette interconnexion ne passa pas inaperçue.¹⁰ D'autre part, je signale quelque chose qui va sans dire mais que je voudrais souligner expressément. À l'évidence, je n'ai ni l'intention, ni les moyens appropriés pour entrer dans le noyau dur des lois du psychique, des lois du calcul computationnel, ou des lois de la succession simultanée et, comme je viens de le préciser dans le titre de mon livre, je me bornerais à quelques notes et réflexions, la plupart d'ordre épistémologique sur ce thème y compris celui de la nécessité d'un nouveau type de médiateur pour le XXI^e siècle.

L'ouvrage « Vers un idéal praticable » comprend plusieurs volumes.

Les volumes sont construits sur une quadruple dualité :

¹⁰ Par exemple, le professeur David C. Somervell soulignait, parmi les conclusions fondamentales d'Arnold Toynbee, la liaison étroite entre les deux découvertes – celle de la triade des générations humaines et celle de la découverte des lois du psychique inconscient. Il notait dans la préface de sa synthèse sur l'œuvre en 10 volumes de Toynbee :

« On pense que la succession des générations humaines revêt une importance considérable, en règle générale, trois générations successives étant nécessaires pour fournir le cadre social idéal où des mutations dans les schèmes mentaux puissent avoir lieu. Les lois du psychique sous-conscient que les psychologues venaient de découvrir pendant la rédaction de cet ouvrage, avaient eu selon l'auteur une grande influence sur le cours de l'histoire. » (Préface à Arnold J. Toynbee, *Studii asupra istoriei...* [Étude sur l'histoire. Synthèse des vols. VII-X de D.C. Somervell], cité, p. 532.)

- première dualité de base : « notes et réflexions »;
- deuxième dualité : « prospect et rétrospect » ;
- troisième dualité qui est à l'origine de la méthode d'exposition : « cryptic statements and brief explanatory discussions »;
- quatrième dualité : « définitions fondamentale – définitions fonctionnelles ».

Dans la recherche, à leur confluence, naît la méthode des « approximations successives » et l'« essai » comme modalité d'exposition des idées.

Notes et réflexions

Observations empiriques, *les notes* saisissent les idées dans leur nudité, dans leur force naissante-intuitive et sont suivies d'une réflexion théorique où l'on opère – en principal – avec des « préconcepts » et des « définitions » fonctionnelles ».

Ces observations empiriques (les notes) suivies de réflexions sont découpées de l'expérience personnelle d'une longue activité universitaire et de recherche – cantonnée surtout dans le domaine de la théorie économique et de la stratégie sociétale – et, dans les 15 dernières années, d'une activité diplomatique qui fait corps commun avec les deux premières lignes de préoccupations.

Prospect et retrospect

La distinction entre prospect et rétrospect saisissable dès le premier volume en est le critère ordonnateur même du deuxième.

Le deuxième volume, dans la section intitulée « Prospect », marque un pas en avant par rapport au premier volume et tâche de jeter un pont entre notes et réflexions, d'une part, et une tentative de systématisation d'autre part, sans pour autant porter atteinte à son caractère de *projet ouvert*. Dans ce contexte, sont repris du premier volume les thèmes sur les lois du sous-conscient et de l'inconscient universalisé mais aussi les lois du calcul computationnel sur un autre plan, l'accent étant mis sur un nouveau modèle possible des générations superposées et une esquisse théorique de la future École universelle en tant que médiateur sociétal.

Dans ma vision, le besoin d'un nouveau type de médiateur sociétal s'accroît justement du fait des futures confrontations possibles qui, de même qu'au fil des vingt-trois civilisations déjà connues, surgiront autour de la propriété. C'est un bouleversement que l'on pourrait anticiper car:

- a. de nouvelles ressources se feront jour grâce à l'accès à l'océan du sous-conscient personnel, du sous-conscient collectif et en dernier ressort du sous-conscient universalisé (questions analysées dans ce premier volume) ;
- b. la « mensuration computationnelle, elle aussi évoquée dans le premier volume, est à même de « fluidiser » « l'essence formulable » qui vient du royaume de l'inconscient (Aristote), et « l'essence formulée »,

- « nominale » des choses (Locke), localisable au niveau de l'inconscient personnel le plus proche du conscient, en les rendant compatibles dans leur cheminement vers le conscient ;
- c. le nouveau type de médiateur sociétal – l'École universelle du futur représente le cadre sociétal appelé à garantir la collaboration organique entre « les générations successives coexistantes » au niveau de la société et de chaque individu humain et la médiation de type anticipatif, c'est-à-dire centré autour des problèmes liés à la propriété identitaire (pré-concept que j'introduis en vue d'un débat).

La section « Retrospect » du deuxième volume se donne pour but de décanter le cheminement des idées et des théories avant-coureuses, complétées par un « glossary of terms » utilisés dans les deux volumes plus une bibliographie annotée et commentée. (Cette partie pourrait paraître comme volume à part, Addenda au volume II.)¹¹

Cryptic statements and brief explanatory discussions

Je voudrais souligner que les notes et réflexions que je soumetts à l'attention du lecteur se sont fait jour assez difficilement.

Dans un premier temps, j'avais pensé à une sorte de « propaedia », puis, successivement, mon choix s'est porté sur un résumé, un compte rendu, un projet de recherche, mais chacune de ces options, à première vue très prometteuses, me semblait finalement inappropriée – et ceci à plus d'un titre.

Mon option finale s'est fixée sur un procédé utilisé brillamment dans l'histoire de la pensée économique et sociale du XX^e siècle. Par exemple, le professeur James Buchanan, Prix Nobel en économie, en montrant qu'il souhaitait suggérer des « possible directions » à suivre, soulignait: « I propose to do this through a series of cryptic statements ..., each one of which is followed by only a

¹¹ À ces deux volumes, je pense ajouter un ouvrage intitulé provisoirement *Scènes imaginaires de la vie réelle*.

Le manuscrit, sans aucune prétention, ni d'ordre théorique, ni d'ordre littéraire-artistique, ni de rigueur strictement historique, comprend déjà environ six mille pages, où sont esquissés, sur le vif, des caractères représentant l'individu générationnel, qui ont les avatars de l'après-guerre (la Deuxième Guerre Mondiale) « aller et retour » : passage du capitalisme au socialisme et du socialisme au capitalisme, chute des dictatures, démantèlement du CAEM, approfondissement et élargissement de l'UE, etc., etc., changements opérés, soulignons-le une fois encore, dans la durée d'une seule « génération superposée ».

Je voudrais souligner qu'« il ne s'agit pas d'un ouvrage de mémoires diplomatiques, ni même de mémoires en général, mais des esquisses sur la modalité dont différentes individualités savent passer le test dur des ruptures répétées, ce qui a permis de mettre en vedette des personnages vraiment fabuleux ».

Ce manuscrit ne se propose que d'offrir un témoignage sur une époque vécue et, le cas échéant, de fournir une simple et modeste source d'inspiration à ceux d'entre nous ayant le don de la création littéraire-artistique.

brief explanatory discussion. My purpose is to challenge though not to convince by argument . »¹²

¹² James M. Buchanan, *What Should Economists Do ?*, Liberty Press, Indianapolis, p. 280.

Dans ce contexte je citerais le procédé utilisé par Wittgenstein dans *Philosophical Investigations* qu'il présente dans la préface ainsi: « I have written down all these thoughts as remarks, short paragraphs... »

Plus en détail:

« The Thoughts which I publish in what follows are the precipitate of philosophical investigations which have occupied me for the last sixteen years. *They concern many subjects: the concepts of meaning, of understanding, of a proposition, of logic, the foundations of mathematics, states of consciousness, and other things. I have written down all these thoughts as remarks, short paragraphs*, of which there is sometimes as fairly long chain about the same subject, while I sometimes make a sudden change, jumping from one topic to another. – It was my intention at first to bring all this together in a *book whose form I pictured differently at different times*. But the essential thing was that the thoughts should proceed from one subject to another in a natural order and without break.

After several unsuccessful attempts to weld my results together into such a whole, I realized that I should never succeed. The best that I could write would never be more than philosophical remarks: my thoughts were soon crippled if I tried to force them on in any single direction against their natural inclination. And this was, of course, connected with the very nature of the investigation. For this compels us to travel over a wide field of thought criss-cross in every direction. – The philosophical remarks in this book are, as it were, a number of sketches of landscapes which were made in the course of these long and involved journeyings.

The same or almost the same points were always being approached afresh from different directions, and new sketches made. Very many of these were badly drawn or uncharacteristic, marked by all the defects of a weak draughtsman. And when they were rejected a number of tolerable ones were left, which now had to be arranged and sometimes cut down, so that if you looked at them you could get a picture of the landscape. *Thus this book is really only an album.*

Up to a short ago I had really given up the idea of publishing my work in my lifetime. It used, indeed, to be revived from time to time: mainly because I was obliged to learn that my results (which I had communicated in lectures, typescripts and discussions), variously misunderstood, more or less mangled or watered down, were in circulation. This strung my vanity and I had difficulty in quieting it. Four years ago I had to re-read my first book (the *Tractatus Logico-Philosophicus*) and to explain its ideas to someone. It suddenly seemed to me that I should publish those old thoughts and the new ones together: that the latter could be seen in the right light only by contrast with and against the background of my old way of thinking.

For since beginning to occupy myself with philosophy again, sixteen years ago, I have been forced to recognize grave mistakes in what I wrote in that first book. I was helped to realize these mistakes – to a degree which I myself am hardly able to estimate – by the criticism which my ideas encountered from Frank Ramsey, with whom I discussed them in innumerable conversations during the last two years of his life. Even more than to this – always certain and forcible – criticism I am indebted to that which a teacher of this university, Mr. P. Sraffa, for many years unceasingly practiced on my thoughts. I am indebted to this stimulus for the most consequential ideas of this book.

For more than one reason what I publish here will have points of contact with what other people are writing today. – *If my remarks* do not bear a stamp which marks them as mine, I do not wish to lay any further claim to them as my property. I make them public with doubtful feelings. It is not impossible that it should fall to the lot of this work, in its poverty and in the darkness of this time, to bring light into one brain or another – but, of course, it is not likely.

I should not like my writing to spare other people that trouble of thinking. But, if possible, to stimulate someone to thoughts of his own.

Certainement, l'adoption du procédé n'assure pas implicitement l'efficacité et l'éclat que Buchanan ou Wittgenstein lui ont conféré, mais je trouve dans le « prospect » un cadre parfaitement adapté à mes intentions. Elle permet de dépasser les deux difficultés fondamentales mentionnées au point 1. D'autre part, un espace et un temps plus flexibles que l'espace et le temps « profanes » favorisent non seulement le jumelage des propositions cryptiques venues des horizons idéatiques différents, mais aussi une « communicabilité ouverte » des « courtes discussions explicatives » qui, sans s'aventurer sur le terrain de la démonstration proprement dite, viennent ajouter du relief à l'idée qu'elles commentent, contribuant à la mise au point d'une planche germinative pour l'idée centrale : « L'École universelle », pilier d'un système institutionnel universel nouveau.

Définitions fondamentales et définitions fonctionnelles

La distinction entre « notes » et « réflexions » s'appuie sur la délimitation que j'opère entre « définitions fondamentales » et « définitions fonctionnelles ». Cette délimitation me permet d'aborder certains problèmes complexes avec l'humilité requise par les domaines de grand raffinement, où je pars toujours des définitions fondamentales, dans leur rédaction « classique » et, d'autre part, me permet d'essayer, à partir des « définitions fonctionnelles » d'approcher mon propre terrain, venant à partir d'horizons nouveaux. Je donnerai un exemple.

Par les définitions *fondamentales* j'ai tenté d'établir les niveaux de l'inconscient et par définitions *fonctionnelles* – les degrés d'accès à l'inconscient.

À l'aide des définitions fondamentales je distingue cinq niveaux de l'inconscient:

1. *définition générale* de l'inconscient;¹³
2. *le contenu principal* de l'inconscient;¹⁴
3. l'inconscient *personnel et collectif*;¹⁵
4. *la différence fondamentale* entre inconscient personnel et inconscient collectif¹⁶; et enfin,
5. l'inconscient collectif profond en tant qu'«*inconscient universalisé* ».¹⁷

I should have liked to produce a good book.

This has not come about, but the *time is past in which I could improve it.*

Cambridge, January 1945. » (Ludwig Wittgenstein, *Philosophical Investigations*, in *Great Books of the Western World*, vol. 55, p. 315, *Encyclopaedia Britannica*, 1990, U.S.A.)

¹³ *The Essential Jung*. Selected and introduced by Anthony Storr, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, USA, 1983. Les mentions entre parenthèses réfèrent à « Collected Works » utilisées par A. Storr.

¹⁴ *Ibidem.*

¹⁵ *Ibidem.*

¹⁶ *Ibidem.*

¹⁷ *Ibidem.*

D'autre part, sur la base des *définitions fonctionnelles* je distingue un triptyque qui fait ressortir le mécanisme d'accès à l'océan de l'inconscient notamment que l'océan de l'inconscient collectif et de l'inconscient universalisé est accessible justement par le truchement de l'inconscient personnel.¹⁸

***Sur la méthode des « approximations successives » ;
« l'essai » comme modalité d'exposition du matériel***

Dans ce paragraphe où il n'y aura pas d'analyse de la bibliographie étudiée ou consultée (qui trouvera sa place à la fin du volume suivant), je voudrais simplement suggérer au lecteur « les points critiques » de mon devenir intellectuel. De tels points critiques ont été « le fruit » soit des « déclics », des coups d'inspiration, soit l'aboutissement d'un long et merveilleux processus de dialogue intérieur en marge des grandes œuvres.¹⁹ Au cours de mes recherches je me suis

¹⁸ Dans le processus d'apprentissage, l'inconscient joue un rôle quelque peu similaire aux « trous noirs ». Comme on le sait déjà, le trou noir est un endroit où la gravitation est si forte que la vitesse nécessaire pour s'en échapper dépasse la vitesse de la lumière. Ainsi, ni même la lumière ne peut s'en échapper, d'autant moins autre chose. (Lee Smolin, *Spațiu, timp, univers*, Editura Humanitas, București, 2002, p. 88).

Dans l'apprentissage, le trou noir, a aussi la fonction de collecter les informations perdues et manquées. Ici j'anticiperais une possible réponse à une question qui revient dans les discussions contemporaines : qu'est-ce qui fait en dernière analyse la différence entre l'homme et la machine ? Probablement l'accès à l'inconscient, à tous ces niveaux.

¹⁹ Généralement, la toile de fond de toute activité de création c'est une *tradition concentrée*. Celle-ci, à son tour, surgit d'un mythe et se nourrit des flots successifs de création. Un rôle à part dans la consolidation « de la tradition concentrée » jouent ces « ameublisseurs d'idées » qui sont les critiques, les journalistes, les éditeurs, et surtout les enseignants. À ces derniers je reviens toujours tout au long de l'ouvrage. Je citerai maintenant deux exemples de la première catégorie : celui du journaliste dont l'oralité quitte « la piste folklorique » pour atteindre le sublime de la phrase écrite lorsqu'il avoue « sentir la puanteur de l'âme » et celui du savant qui, se penchant sur la même réalité, bâtit, par exemple, le concept d'âme ou le concept de pauvreté.

L'étude de la pauvreté, un thème si débattu dans la littérature, y compris économique, a culminé à un moment donné dans l'édifice combien imposant d'Amartya Sen, prix Nobel en économie, reposant sur des matériaux concernant l'Inde. J'ai lu l'ouvrage le crayon à la main essayant de suivre les méandres de sa pensée. Mais, à propos de la même pauvreté, j'ai trouvé un simple article d'un journaliste qui, par un coup de génie, décrivant la situation s'écriait : « *j'ai senti* la puanteur de l'âme ». Ce coup de génie donna du corps à mes intuitions : il fallait dématérialiser tout mon échafaudage dans la sphère des idées et dans la sphère du matériel documentaire. Lire Amartya Sen m'avait pris un mois, la lecture de l'article – quelques minutes. Mais l'expression « j'ai senti la puanteur de l'âme » me poursuivit avec une lancinante intensité.

Toujours du rang des « ameublisseurs d'idées » je citerai l'exemple d'un éditeur de génie qui, par l'édition d'une revue, une simple revue bâtie sur un échafaudage intérieur à piliers de légende et s'élevant vers l'infini des valeurs universelles, avait mis sur pied une des merveilles du XX^e siècle. Une merveille que seule une identité superficielle peut relier à un lieu et à un temps ou à une attitude personnelle, mais qui en réalité touche l'identité profonde, réussissant à donner au processus de « reconnaissance de valeur » une expression palpable d'autant plus surprenante qu'elle semble défier

heurté à un problème issu d'un excès prolongé de documentation qui, en cette occurrence, avait fini par annexer et subordonner les autres phases (formulation et test des hypothèses) et je suis arrivé à un carrefour, un écart croissant entre les hypothèses, qui allaient vers une dématérialisation croissante,²⁰ et mes arguments, destinés à les étayer, mais qui restaient empêtrés dans le concret corporel immédiat.²¹

D'autre part, en tant qu'unité des « énoncés cryptiques » et des « brèves explications », le « prospect », était parfaitement adapté au but de surprendre le concret immédiat, mais il n'offrait plus la même généreuse ouverture à l'intention de saisir l'aspiration intime du concret vers son horizon d'universalité.

L'essai rend plus flexibles les rigueurs des « cryptic statements » et des « short explanations », ouvrant la voie d'une « géométrie variable » où devient possible d'utiliser non seulement des concepts, mais aussi des pré-concepts, d'introduire des expériences majeures vécues sur le vif qui, même irréductibles en tant que tel au concept ou au pré-concept, peuvent s'avérer infiniment plus révélatrices (dans les concepts il se peut que le chien n'aboie pas, mais tout chiot vivant, non seulement aboie, mais parfois peut mordre).

L'essai comme méthode d'exposition des résultats, malgré certaines circonstances inhibitoires (provenant avant tout de la stature des précédents) m'offre un cadre plus adéquat à mes buts : il me permet de dépasser des difficultés internes du matériel recueilli pendant une période très longue, me fournit un espace

les lois « de la gravitation policière de la censure » la plus féroce pendant plus de deux décennies. Des « générations titans » peuvent s'incarner aussi au niveau d'un seul individu (tel un ange qui représente une espèce) quand celui-ci jouit de la grâce divine de pouvoir rendre à sa vision particulière une aura d'universalité.

²⁰ D'ailleurs, la tendance à une dématérialisation croissante est plutôt générale. Par exemple, l'économie est en train de se « dématérialiser », ce qui en termes concrets veut dire que, si le poids physique total de l'activité économique n'est probablement pas plus grand qu'il y a un siècle, la valeur ajoutée réelle a triplé. Le patrimoine suit la même tendance.

« Cette évolution des actifs réels au patrimoine immatériel est de plus en plus manifeste dans le monde entier. Margaret Blair, de Brookings Institution, a découvert que, alors qu'en 1982 les actifs réels – propriétés, infrastructures de production et équipements – des entreprises industrielles et du secteur minier représentaient 62,3% de la valeur boursière desdites entreprises, ils ne comptaient plus que pour 37,9% de celle-ci dix ans plus tard. Leif Edwinsson, responsable du capital intellectuel pour Skandia AFS, une entreprise suédoise de services financiers, estime que, dans la plupart des cas, la proportion du capital intellectuel par rapport au capital matériel et financier est de 5 à 16 contre 1 selon les entreprises. » (Jeremy, Rifkin, *L'âge de l'accès. La révolution de la nouvelle économie*, Editions Découverte, Paris, 2000, p. 71). Cela contribue à ce que « les économies d'échelle soient graduellement remplacées par les économies de temps ».

²¹ J'en donnerai un seul exemple, celui du cycle, qui occupe une place très importante dans mes recherches. Si, au départ ma vision restait dans la ligne classique des cycles économiques courts, moyens, longs et très longs, elle évolua finalement vers l'idée du cycle comme état d'existence de l'univers et de ses entités ; or le matériel démonstratif recueilli restait pour la plupart cantonné dans l'aire plus précise mais plus étroite des cycles « standard », ce qui aidait une argumentation sans doute utile, mais relevant d'un autre plan que celui de l'idée d'une cyclicité en tant que telle.

et un temps plus flexibles que l'espace et le temps profanes, favorise le jumelage des « propositions cryptiques » issues des horizons idéatiques différents et aussi une « communicabilité ouverte » des « brefs énoncés explicatifs », tout cela sans que l'on doive s'aventurer dans le domaine de la démonstration proprement dite.

Qui plus est, l'essai comme modalité d'exposition ne me semble pas porter le sceau de la communication écrite (comme l'étude scientifique, le prospect, etc.), mais offre la latitude attrayante de choisir des procédés propres à l'oralité (la conférence, par exemple).

La méthode des « approximations successives » part d'une « triade générationnelle » multiséculaire dans le domaine des méthodes :

- Une première génération réunit les méthodes qui font le passage de l'interprétation constatative (la voie suivie pour atteindre un but), à une approche normative (la voie à suivre pour atteindre un but).
- Une deuxième génération réunit des méthodes assurant le passage de l'interprétation normative à l'interprétation générative, qui permet donc la transformation graduelle de la méthode en partie constitutive de la théorie.
- Une troisième génération réunit les visions « des approximations successives » où la voie vers le but se fond avec le but même.

Ma vision dans ce livre fait partie de ce que j'ai appelé une troisième génération. Elle permet d'intégrer à un ensemble de procédés, des techniques, des moyens résultés d'une longue évolution des deux premières générations, et de rendre compatibles les procédés, les techniques, et les instruments coexistants.

En ce qui concerne la mise au point de ma propre vision des « approximations successives », elle s'est servie de la toile de fond chrono-spatiale combien solide édifiée par les Grands Livres fondateurs de religions et les Grands Livres de la pensée universelle. C'est à partir de la conjonction de ces deux sources que prit corps l'acception générale que je donne dans ce livre à la notion de « religiosité profonde ». Cette « religiosité profonde » est à mes yeux ce sentiment qui se nourrit constamment de ce qu'on apprend à l'école et de ce qui ressort de l'étude de la science car :

- a) au fur et à mesure que l'on avance dans la voie de la connaissance on réalise mieux qu'il y a des choses que l'on ne peut comprendre que d'une manière imprécise ;
- b) ce que l'on ne peut pas découvrir (et c'est un territoire non seulement vaste mais en perpétuelle extension) nourrit un sentiment religieux authentique. Comme disait Einstein : « Sans religion la science reste boiteuse. Sans la science la religion reste aveugle. »

C'est donc cette acception que j'attache à la notion de « religiosité profonde ». « La planche germinative immédiate » de ces réflexions procède de la prolongation des lignes de pensée de quelques « générations superposées » de savants du XX^e siècle, dont je fus le contemporain.

Parmi ceux-ci je mentionnerais le « couple » Arnold J. Toynbee – Mircea Eliade avec leur vision civilisationnelle et, respectivement, divine de l’histoire;²² le « couple » N. Kondratiev (avec sa perspective de « cycle long » et « cycle séculaire »)²³ – Pierre Werner, père de la monnaie européenne, avec sa perspective consensuelle qui lui a permis de réunir des facteurs de durée immédiate et courte, moyenne et longue, séculaire et multiséculaire.²⁴

Dans un autre plan, plus général, je citerais le couple Stephen Wolfram – Stephen Hawking, les têtes de file des savants ayant contribué d’une manière décisive à une vision où la transformation de l’école en École universelle était

²² Lorsque Arnold J. Toynbee et Mircea Eliade publiaient leurs œuvres principales j’étais à peine en classes terminales de lycée. Un de mes professeurs, avec de brillantes études en économie et en droit à Paris, mais réduit à l’époque à enseigner la sténo, me conseillait, avec une insistance irrésistible, de lire « à la source » quelques penseurs, mais tout d’abord, tous ceux recommandés par lui ; et, pour me conquérir, il m’a fait cadeau quelque-uns de ses propres livres. Il me disait que ces lectures n’allaient pas me servir immédiatement, mais que dans 20-30 ans elles me seraient utiles dans mon travail de recherche pour lequel il était sûr que j’avais des dons. Parmi les quelques noms il y avait Toynbee et Mircea Eliade dont il connaissait très bien les œuvres publiées; ensuite il insista sur Adam Smith, que visiblement il avait étudié, mentionnant aussi un autre nom, à sonorités enveloppées d’une voile de mystère issu d’une de la connaissance indirecte par ouï-dire de son œuvre, et d’une incroyable – pour moi à l’époque – histoire : il aurait été fusillé par Staline pour sa théorie des cycles.

J’ajouterais à ces notes la remarque très intéressante pour moi maintenant, que même dans les plus noires et difficiles périodes de censure et dictature, personne et rien ne pouvait altérer le rapport incorruptible entre le professeur et l’élève. C’est pourquoi je voudrais rendre un humble hommage à l’école de ce temps et à ses grands professeurs, y compris à mon professeur de sténo, qui chaque fois que je revenais des vacances m’interrogeait à propos de ses recommandations initiales, et me posait des questions visant à assouvir sa soif de compléter ses informations. Même à ce temps de censure dépourvue de sens, mon professeur de comptabilité (avec des études en Italie) pendant les huit ans de lycée, entama à un moment donné une sorte de « séminaire spécial » en marge de l’ouvrage de Luca Paciollo. Le professeur de constitution (avec des études à Berlin), tout comme le professeur de comptabilité, donnaient dans l’année scolaire ’47-’48 des cours sur le contenu du premier tome du *Capital* de Karl Marx ; c’était très difficile, d’ailleurs, car il faisait une véritable démonstration d’érudition en allemand, langue qu’aucun d’entre nous ne connaissait au point d’en comprendre les subtilités. En 1948 je fus très en colère quand j’ai vu le même volume mais en roumain, dans la traduction du professeur Ion Rachmuth et je ne comprendrai jamais pourquoi le professeur nous a tant torturés ... avec le texte en allemand.

Je ne peux ignorer, dans le même contexte, les professeurs qui nous ont dirigés vers une bibliothèque extraordinaire, la Bibliothèque du Musée Polytechnique de Moscou, qui disposait d’une salle spéciale pour les académiciens, avec un nombre fabuleux de livres, où j’ai passé de longues années, jours après jours, jamais moins de quatre heures.

²³ En ce qui concerne Kondratiev – la vie universitaire m’a permis un contact direct avec un de ses élèves – j’ai mené plus loin sa vision stadiale du développement sociétal – rythmée par les phases du cycle sociétal – en allant jusqu’à son union avec la succession des générations, y compris celles « superposées » dans le cadre de l’École universelle (ce thème sera développé par la suite).

²⁴ Quant à Pierre Werner, le destin m’a permis de le rencontrer dans ma période de maturité, lorsqu’il était à l’âge de la sagesse consolidée et l’Europe à un moment critique: la chute du mur de Berlin, la désintégration du système du CAEM à l’Est, le début de la transition à l’économie postindustrielle et à la société informationnelle en Occident, où on avait jeté les bases pratiques des idées sur la monnaie unique comprises dans le célèbre « plan Werner ».

nécessaire et possible. Le lecteur notera aisément combien ma pensée fut influencée par ces deux savants.²⁵

²⁵ J'ai exercé au fil des décennies, un « triptyque » *sui generis* dans l'étude des grands auteurs: lire l'œuvre dans son intégralité, en approfondir quelques-uns des points essentiels, attacher une attention particulière à la correspondance et à d'autres manuscrits qui n'ont pas été destinés, par leur propre conception, à la publication.

Par exemple, les commentaires faits par Tolstoï en marge de la *Sonate à Kreutzer* furent pour moi, tout au long des étapes de ma vie intellectuelle, une source d'inspiration dans les « marches successives » que j'ai gravies pour comprendre le rapport entre idéal et idéaux praticables.

Par le biais de la correspondance de Tchaïkovski avec von Meck j'ai pu pénétrer dans l'intimité du tragique des « générations superposées » réuni dans un seul individu de génie et des rapports entre générations superposées individualisées, incarnés par deux hommes, ou par un homme et une femme qui fut pour lui un mécène.

Un fil directeur fut pour moi celui de suivre les Prix Nobel en trois domaines fondamentaux de la science – physique, chimie, médecine – et, à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, en économie; dans les trois premiers, exclusivement par le truchement des discours de réception, dans le dernier par le truchement des discours de réception et des œuvres principales des lauréats. Il y a lieu de mentionner ici la collection que je coordonne avec l'académicien Murguș Isărescu : «Lauréats du Prix Nobel en économie » avec les séries « Discours de réception » et « Œuvres fondamentales » dont sont déjà parus plusieurs volumes.

J'ajouterais ma passion pour les traités de grammaire, depuis Grevisse – en quelques éditions successives – jusqu'aux grammaires des Académies des Sciences russes, roumaines, etc. et à quelques traités anglais de grammaire comparée, d'où résultèrent des suggestions inattendues pour le comportement sociétal des entités humaines.

Chapitre II

Quelques « cryptic examples » suivis par « brief explanatory discussions »

Evidemment, tant les exemples cryptiques, que – et surtout – les « brief explanatory discussions » peuvent être contestés, disputés, etc. D'ailleurs je suis moi-même tout à fait conscient que souvent les « brief explanatory discussions » restent elles-mêmes dans le domaine des intuitions ou des préconcepts, sans mener une série logique complète vers une « conclusion irréfutable ». Mais c'est un risque à prendre, et je fais mien le « procédé prospect » décrit ci-dessus.

1. Sur les recherches récentes en matière de sommeil

S'agissant d'une matière tellement complexe (y compris sous le rapport des disputes courantes), je ferai usage, le plus souvent, de l'original des rédactions « classiques ». Dans mes interventions je distingue cinq niveaux successifs de l'inconscient, à savoir :

- l'inconscient – *définition générale*;
- *le contenu principal* de l'inconscient;
- l'inconscient *personnel et collectif*;
- *la différence fondamentale* entre inconscient personnel et inconscient collectif ;
- l'inconscient collectif profond en tant qu'«*inconscient universalisé* ».

L'inconscient – définition générale

« Theoretically, no limits can be set to the field of consciousness, since it is capable of indefinite extension. Empirically, however, it always finds its limit when it comes up against *unknown*. This consists of everything we do not know, which, therefore, is not related to the ego as the center of the field of consciousness. The unknown falls into two groups of objects: those which are outside and can be experienced by the senses, and those which are inside and are experienced immediately. The first group comprises the unknown in the outer world; the second the unknown in the inner world. We call this latter territory the *unconscious*.

(CW 9ii, par. 2.) »

Le contenu principal de l'inconscient

« ...Everything of which I know, but of which I am not at the moment thinking; everything of which I was once conscious but have now forgotten; everything perceived by my senses, but not noted by my conscious mind; everything which, involuntarily and without paying attention to it, I feel, think, remember, want, and do; all the future things that are taking shape in me and will sometime come to consciousness: all this in the content of the unconscious. » (CW 8, par. 382.)

L'inconscient *personnel*, l'inconscient *collectif* (ou « *psyche per se* »)

« Beside these we must include all more or less intentional repressions of painful thoughts and feelings. I call the sum of all these contents the *personal unconscious*. But, over and above that, we also find in the unconscious qualities that are not individually acquired but are inherited, e.g., instincts as impulses to carry out actions from necessity, without conscious motivation. In this 'deeper' stratum we also find the ... archetypes... The instincts and archetypes together form the *collective unconscious*. I call it 'collective' because, unlike the personal unconscious, it is not made up of individual and more or less unique contents, but of those which are universal and regular occurrence. (CW 8, par 270.) »

La différence fondamentale entre inconscient *personnel* et inconscient *collectif* ou « *psyche per se* »

« The first group comprises contents which are integral components of the individual personality and therefore could just as well be conscious; the second group forms, as it were, an omnipresent, unchanging, and everywhere identical *quality or substrata of the psyche per se*. (CW 9ii, par. 12.) »

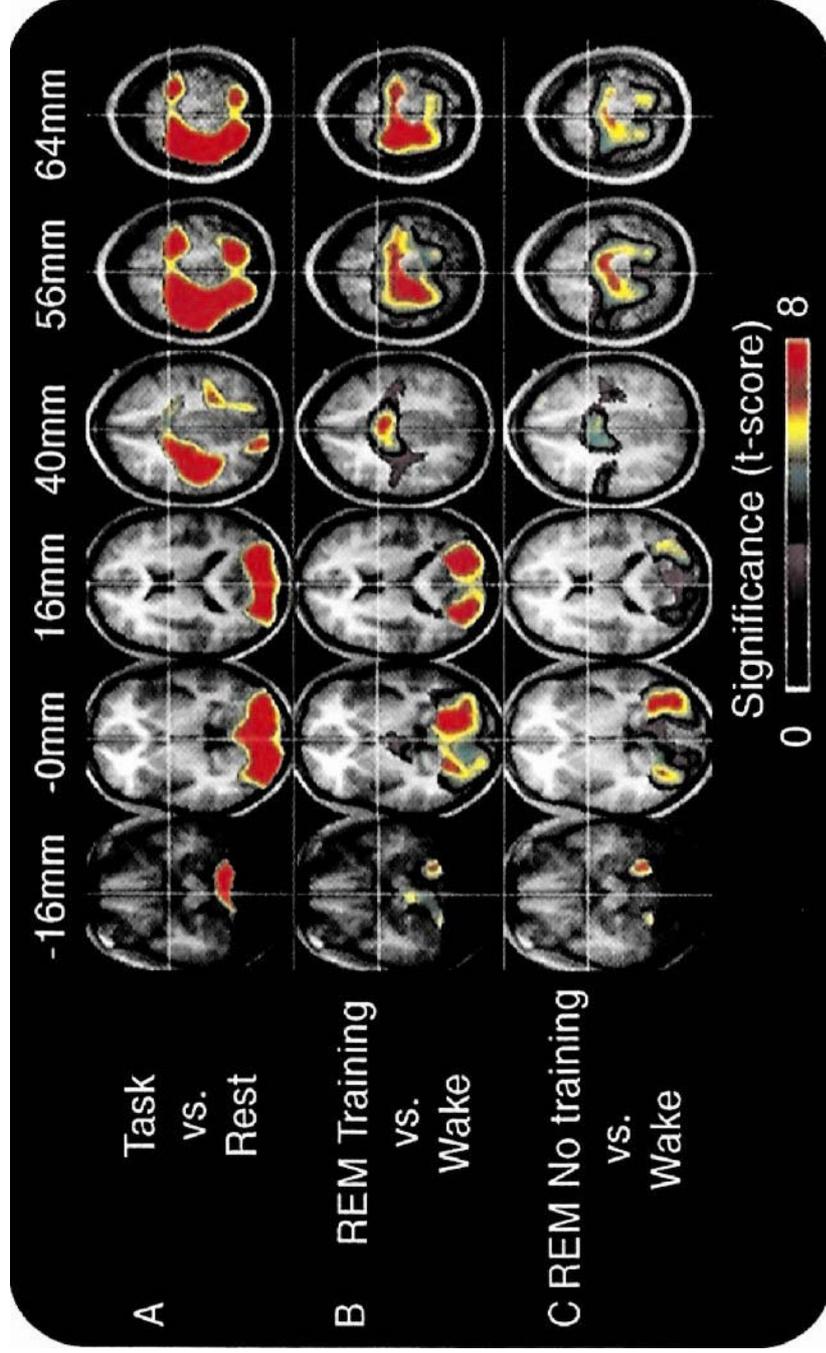
L'inconscient *collectif* (« *psyche per se* ») profond *en tant qu'inconscient universalisé*

« The deeper 'layers' of the psyche lose their individual uniqueness as they retreat farther and farther into darkness. 'Lower down', that is to say as they approach the autonomous functional systems, they become increasingly collective until they are universalized and extinguished in the body's materiality, i.e., in chemical substance. The body's carbon is simply carbon. Hence 'at bottom' the psyche is simply 'world'. (CW 9i, par 291.) »²⁶

Dans ma synthèse, en utilisant les définitions fonctionnelles il s'agit d'inconscient *personnel* (ou sous-conscient *personnel*) – inconscient *collectif* – inconscient *universalisé*.²⁷

²⁶ A. Storr, *op. cit.*, pp. 425-426.

²⁷ « According to Jung's theory, the psyche is made up of three parts: the ego or conscious mind; the personal unconscious, which includes memories that spring easily to mind as well as those



Maquet P., Laureys S., Peigneux P. et al., *Experience-dependent changes in cerebral activation during human REM sleep.*
 (Reprinted by permission from Macmillan Publishers Ltd.: Nature Neuroscience 3, 831-6, year 2000.)

Sur les nouvelles voies de pénétration dans l'intimité du mécanisme d'accès à l'océan de l'inconscient universel par le truchement du sous-conscient personnel

J'ai eu une grande opportunité : celle de pouvoir suivre « sur le vif » les résultats de certaines recherches initiées par les laboratoires superperformants de N.I.M.H. de Bethesda, Washington, et du Département d'Études Mentales de l'École de Médecine de l'Université de Maryland, notamment celles que mon fils, le docteur Teodor Postolache, avec des équipes complexes, a effectuées depuis plus de dix ans. Ces recherches m'ont intéressé au plus haut degré car elles s'inscrivaient dans un périmètre d'exceptionnelle importance pour mon thème : elles attaquaient l'étude du sous-conscient, mais avec d'autres ressources et instruments et avec des équipements de dernière génération et allaient au delà du point où elles avaient été laissées par Toynbee, Freud et Jung.²⁸

Or, à part les aspects d'intérêt pour les recherches de psychiatrie proprement dites, c'est vraiment fascinant de voir comment l'intuition de certaines idées abstraites ayant trait au sous-conscient et à l'inconscient en tant que générateur de ressources pour l'humanité trouve son pendant dans des tests surprenants, voire des « points de palpabilité ». Mais, encore plus passionnant pour mon thème, c'est « la palpabilité » de l'étude des rêves. J'illustrerai ce qui précède à l'aide d'un « R.E.M. », « Task-dependent reactivation of human brain activity during REM sleep ».²⁹

D'une manière générale, aussi paradoxale que cela puisse paraître, pour faire de la performance intellectuelle ou physique, il faut par intermittence quitter l'état conscient.³⁰

that have been repressed for various reasons; and the collective unconscious – a kind of reservoir of human experience that influences all human behaviour, particularly emotional behaviour, and includes recognition of some key symbols and myths. » (*Big Questions in Science*, edited by Harriet Swan, with an Introduction by John Maddox, published by Vintage 2003, p. 57.)

²⁸ Anthony Storr, *The Essential Jung*, Princeton University Press, 1983.

²⁹ Voir Walker & Stickgold, in: Teodor, T. Postolache, guest editor, *Clinics in sports medicine*, W. B. Saunders Company, U.S.A., Philadelphia, 2005, p. 312.

³⁰ Voir pour les détails : Teodor T. Postolache, guest editor, *Clinics in sports medicine*, W. B. Saunders Company, U.S.A., Philadelphia, 2005, p. 312.

Dans « American Psychiatric Association, 2005, 'Psychiatric News' du 19 août 2005, on trouve une ample présentation de ce livre, d'où on a tiré quelques extraits :

« Chronobiology lab findings can help athletes perform at their peak and reduce their risk of injury.

In a landmark 1994 National Institute of Mental Health study, subjects stayed in bed in the dark 14 hours every night for 28 consecutive nights. At first, they slept as long as 12 hours a night, suggesting they entered the study with sizeable sleep debts, Dement said. By the fourth week, their sleep stabilized at a nightly average of eight hours and 15 minutes – a figure interpreted to mean that most adults need this amount of sleep each night.

Studies of bright light's beneficial impact on mood hold relevance for the depressed athlete who experiences adverse effects from antidepressant medications or needs to avoid psychoactive substances entirely, said Postolache and Dan Oren, M.D., of Yale University School of Medicine. Bright light's antidepressant effects start sooner than those of most antidepressant medications, they noted. They suggest light exposure could be used to hasten antidepressant response.

La signification générale

Pour moi elle en est multiple et je la synthétiserais de la manière suivante :

- Si pendant le sommeil se produit *au moins* une consolidation de ce que l'on a appris en état de veille, on a là une preuve « palpable » et concrète d'une idée abstraite – celle de la génération de ressources nouvelles.
- Devient palpable la fonction du rêve de relier en « régime autonome » l'inconscient collectif et universel avec le sous-conscient personnel.
- Et ce qui est probablement, d'une importance égale: on a là une preuve « palpable » de l'existence d'un type de *calcul* et de *mesuration* différent de ceux traditionnels – associés à la notion de calcul (y compris à l'aide des ordinateurs) – d'un processus que Stephen Wolfram nomme *computationnel*, et qui est pratiqué « spontanément » par la nature, « le facteur divin » et l'inconscient universel. L'exemple présenté ci-dessus contient une démonstration forte des « avantages comparatifs » acquis ainsi par la recherche : exactitude, accessibilité *instantanée* rendues possibles par leur visibilité et sur cette nouvelle base par leur visibilité statistique.

J'ajouterais que la mesuration évoquée ci-dessus protège les germes fragiles des idées neuves contre la massivité écrasante des calculs et des arguments « concrets »; « le concret le plus vital reste finalement l'intuition d'une idée neuve » – le test de son universalité réside dans le miracle du concret de l'intuition; la force initiale de séduction est consolidée par la force persuasive des arguments mesurables et mesurés par des moyens aussi souples et simples qu'ingénieux.

2. Sur le décodage des lois du génome humain

La compréhension des mécanismes du sous-conscient personnel dans ses relations avec l'inconscient universalisé se conjugue avec un autre nouveau « défi » de la même taille: « le décodage des lois du génome humain », qui suggère au moins deux conclusions qui vont dans la même direction.

- La plus importante c'est que la gestion des ressources se fait essentiellement par *l'autogestion*, ce qui m'amène à penser que la fonction *du médiateur* revient à l'ensemble des agents impliqués.

"Athletes who obtain all the sleep they need might have a 'secret' advantage over their competition."

Injured athletes simultaneously may experience diminished feelings of competence and self-worth and undergo an abrupt decrement in light exposure due to reduction in outdoor training. Postolache and Oren recommended that sidelined athletes continue to get bright-light exposure, either natural or artificial. »

- D'autre part, les différences entre individus sont plus accentuées que les différences entre communautés (races, etc.).³¹

Quelles seraient, au stade actuel des investigations, les leçons à tirer sur l'unité originariaire du « primitif et de l'éternel » du génome humain ?³²

J'en mentionnerai quelques-unes :

- Ce n'est pas la différence primaire entre les gènes transmissibles par hérédité qui explique les différences entre les individus humains, mais surtout l'*infinité d'interactions* entre les gènes même dans un *espace infini* et ayant comme *temps* définitoire le présent éternel.
- Qui plus est, c'est pour la première fois que l'on constate d'une « manière palpable » un fait fondamental : *des ressources limitées* (31–39 mille gènes) deviennent *illimitées* par l'interaction interne, *en créant des réserves pour des besoins existants, mais aussi pour des besoins inexistantes « mais susceptibles de surgir »*.
- La gestion des ressources se fait essentiellement par *l'autogestion*, autrement dit la fonction du médiateur revient à l'ensemble des agents impliqués.
- Les différences entre individus sont plus accentuées que les différences entre communautés (races, etc.).³³

³¹ Selon les résultats récents de certaines recherches scientifiques, que je vais citer par la suite, à un total de 31 780 gènes (dans la variante HGP) ou 39 114 gènes (dans la variante Celera Genomics), ce qui peut différencier « naturellement » les individus humains dépend de moins de 4 gènes ! (Pour une meilleure illustration de l'enjeu du problème, rappelons qu'un seul grain de riz comporte environ 50 000 gènes – 30-40% de plus que le génome humain.)

Ainsi donc, ces 4 gènes sont à la base d'une infinité de différences !

³² « Nature » et « Science » de février 2001, et plus récemment le numéro du 25 nov. 2006 de « Nature ». Des problèmes du même type ont d'ailleurs pénétré dans les laboratoires de pointe plutôt fermés ; et s'étendent rapidement aux domaines pratiques, telles, par exemple, les thérapies de base liées à l'usage des cellules-souche. Je n'ai pas les qualifications nécessaires pour participer au grand débat si, oui ou non, il est moral d'utiliser de telles cellules pour sauver la vie des gens et de faire appel aux « fermes d'embryons », ce qui nous plongerait dans un monde nouveau. C'est un fait que des gens qui reçoivent des transplants de cellules-souche sont déjà parmi nous, ils représentent la « première génération de gens régénérés, un amalgame homogène d'ancien et de nouveau. » (Voir, par exemple, « National Geographic », juillet 2005.)

Les sources d'informations et de documentation en la matière sont de plus en plus nombreuses. Ce que je veux souligner c'est donc que : *a)* loin de me proposer d'en faire une présentation synthétique, mon but est uniquement d'évoquer des « exemples forts » ; *b)* ces « exemples forts » ne sont pas évoqués pour être discutés dans leur « propre environnement » – ce qui serait au-dessus de mes moyens – mais pour esquisser quelques idées – sous forme de notes et réflexions – sur certaines complications possibles en économie et au niveau de la société humaine.

³³ L'une des surprises dévoilées lors des recherches dont les résultats viennent d'être publiés est l'existence de « vastes régions génétiques quasi-désertes ». Ces zones correspondent, à l'intérieur des chromosomes, à de longs enchaînements d'ADN dont tout indique, au niveau actuel des connaissances, qu'ils ne correspondent pas *stricto sensu* à des gènes et que, pour cette raison, il n'est pas possible de leur attribuer une fonction particulière connue.

Une possible explication de cette dernière leçon qui, si elle se confirme, est à mon avis de nature à donner naissance à de nouvelles structures intellectuelles fondamentales pour la société, c'est que les communautés n'ont pas d'accès *direct* au monde de l'inconscient, tandis que, au contraire, *l'individu* en a.

3. Revisitant « la liste de Spinoza »³⁴ dans la perspective de l'École universelle

« Les aspirations » sont des « besoins évolués », « dématérialisés », plus difficiles à saisir dans des définitions ou à quantifier. C'est justement ce domaine mirifique que Spinoza a abordé dans le chapitre « Des origines et de la nature des émotions » (*L'Éthique*). Spinoza procède comme suit:

- au départ il dresse *un triptyque des émotions primaires*;
- sur cette base il compte *45 émotions dérivées*;
- et finit par une *définition* générale des émotions (Spinoza, p. 650 sqq.).

Je citerai en annexe les principales définitions. Je le fais pour plusieurs raisons. D'une part, elles ont un poids important dans la définition des critères du degré de liberté et du degré de bonheur. D'autre part, de nombreux termes sont soumis à l'usure produite par l'effet d'apparence de ce qui paraît « clair comme le jour », tandis que les expressions rigoureusement scientifiques sont parfois très différentes du « langage domestique ».

Finalement, je cite, assez largement, le tableau du triple triptyque de Spinoza, vu que *les recherches les plus récentes en la matière, même si elles ne coïncident pas avec les anticipations de Spinoza, suivent un chemin « incorruptible » d'évolution* à l'instar de la hiérarchisation des besoins (où au niveau des besoins essentiels, les évaluations les plus récentes établies à l'aide d'instruments sophistiqués par l'Organisation Mondiale de la Santé montrent que la hiérarchisation de ces besoins est la même que dans *l'Iliade* et *l'Odyssée* !)

Triptyque des « émotions primaires », « émotions dérivées », définition générale des émotions

« Émotions primaires »

1. Desire is the essence itself of man insofar as it is conceived as determined to any action by any one of his affections.

Cet ADN, nommé « répétitif » correspond selon les estimations à un quart ou un tiers du génome tout entier. Si certains chromosomes sont à forte densité de gènes (ceux numérotés 17, 19 et 22), d'autres semblent très « désertiques ». C'est le cas des chromosomes 4, 13 et 18, ainsi que des chromosomes sexuels X et Y. Les biologies expliquent que les gènes humains sont présents sous forme d'îlots ou de grappes, c'est pourquoi ils sont séparés par de « vastes déserts » formés d'ADN apparemment sans fonction aucune.

³⁴ *Great Brooks*, vol. 28, Spinoza, *Ethics*, The University of Chicago, U.S.A., 1990, pp. 650-651.

2. Joy is man's passage from a less to a greater perfection.
3. Sorrow is man's passage from a greater to a less perfection.

« Émotions dérivées »

Elles sont en nombre de quarante-cinq et représentent la gamme complète des émotions humaines; on peut déduire des définitions et des commentaires de Spinoza que les « *émotions dérivées* » pourraient engendrer à leur tour « *des émotions tertiaires* »; en tout état de cause, la liste des 45 émotions reste une *liste ouverte*.

4. Astonishment is the imagination of an object in which the mind remains fixed because this particular imagination has no connection with others.
5. Contempt is the imagination of an object which so little touches the mind that the mind is moved by the presence of the object to imagine those qualities which are not in it rather than those which are in it. (See Schol. Prop. 52, pt. 3.)
6. Love is joy with the accompanying idea of an external cause.
7. Hatred is sorrow with the accompanying idea of an external cause.
8. Inclination (*propensio*) is joy with the accompanying idea of some object of being accidentally the cause of the joy.
9. Aversion is sorrow with the accompanying idea of some object which is accidentally the cause of the sorrow. (See. Schol. Prop. 15, pt. 3.)
10. Devotion is love towards an object which astonishes us.
11. Derision is joy arising from the imagination that something we despise is present in an object we hate.
12. Hope is a joy not constant, arising from the idea of something future or past, about the issue of which we sometimes doubt.
13. Fear is a sorrow not constant, arising from the idea of something future or past, about the issue of which we sometimes doubt. (See Schol. 2, Prop. 18, pt. 3.)
14. Confidence is joy arising from the idea of a past or future object from which cause for doubting is removed.
15. Despair is sorrow arising from the idea of a past or future object from which cause for doubting is removed.
16. Gladness (*gaudium*) is joy with the accompanying idea of something past, which, unhopèd for, has happened.
17. Remorse is sorrow with the accompanying idea of something past, which, unhopèd for, has happened.
18. Commiseration is sorrow with the accompanying idea of evil which has happened to some one whom we imagine like ourselves. (Schol. Prop. 22, and Schol. Prop. 27, pt. 3.)
19. Favour is love towards those who have benefited others.
20. Indignation is hatred towards those who have injured others.
21. Overestimation consists in thinking too highly of another person in consequence of our love for him.

22. Contempt consists in thinking too little of another person in consequence of our hatred for him.

23. Envy is hatred insofar as it affects a man so that he is sad at the good fortune of another person and is glad when any evil happens to him.

24. Compassion is love insofar as it affects a man so that he is glad at the prosperity of another person and is sad when any evil happens to him.

25. Self-satisfaction is the joy which is produced by contemplating ourselves and our own power of action.

26. Humility is the sorrow which is produced by contemplating our impotence or helplessness.

27. Repentance is sorrow accompanied with the idea of something done which we believe has been done by a free decree of our mind.

28. Pride is thinking too much of ourselves, through self-love.

29. Despondency is thinking too little of ourselves through sorrow.

30. Self-exaltation is joy with the accompanying idea of some action we have done, which we imagine people praise.

31. Shame is sorrow, with the accompanying idea of some action which we imagine people blame.

32. Regret is the desire or longing to possess something, the affect being strengthened by the memory of the object itself, and at same time being restrained by the memory of other things which exclude the existence of the desired object.

33. Emulation is the desire which is begotten insofar as of a thing because we imagine that other persons have the same desire.

34. Thankfulness or gratitude is the desire or endeavour of love with which we strive to do good to others who, from a similar affect of love, have done good to us (Pop. 39, with School. Pop. 41, pt. 3.)

35. Benevolence is the desire to do good to those whom we pity. (Schol. Pop. 41, pt. 3.)

36. Anger is the desire by which we are impelled, through hatred, to injure those whom we hate (Prop. 39, pt. 3.)

37. Vengeance is the desire which, springing from mutual hatred, urges us to injure those who, from a similar affect, have injured us. (Corol. 2, Prop. 40, pt. 3, with School.)

38. Cruelty or ferocity is the desire by which a man is impelled to injure any one for whom we have love or pity.

39. Fear is the desire of avoiding the greater of two dreaded evils by the less (Schol. Prop. 39, pt. 3.)

40. Audacity is the desire by which we are impelled to do something which is accompanied by a danger which our equals fear to meet.

41. A person is said to be pusillanimous whose desire is restrained by the fear of a danger which his equals dare to meet.

42. Consternation is affirmed of the man whose desire of avoiding evil is restrained by astonishment at the evil which he fears.

43. Courtesy or moderation is the desire of doing those things which please men and omitting those which displease them.
44. Ambition is the immoderate desire of glory.
45. Luxuriousness is the immoderate desire or love of good living.
46. Drunkenness is the immoderate desire and love of drinking.
47. Avarice is the immoderate desire and love of riches.
48. Lust is the immoderate desire and love of sexual intercourse.

Troisième volet du triptyque « classique » – définition générale des émotions

« Affect, which is called *animi pathema*, is a confused idea by which the mind affirms of its body, or any part of it, a greater or less power of existence than before; and this increase of power being given, the mind itself is determined to one particular thought rather than to another. »

Immortality

Un premier commentaire a trait à l'*immortality*. *Immortality* pourrait trouver une place organique et en même temps spéciale dans la liste de Spinoza. C'est l'idéal de « la vie sans mort ». Une place *organique* car issue des tréfonds de l'Univers, qui transperce également la pensée et la connaissance articulée, soit-elle scientifique, philosophique, théologique; un rêve ou un mythe qui a quelque chose de *palpable*, un idéal qui pourrait devenir un « idéal praticable ».

Pour Hegel, l'immortalité réside dans l'esprit universel, pour Spinoza, dans la nature, pour Socrate, dans l'art, pour Jung, dans l'inconscient universalisé; pour l'École universelle l'*immortality* réside dans la tendance à l'identité entre *individuation* et *universalisation*.

La place *spéciale* de l'*immortality* dans la liste de Spinoza procède du fait que l'École universelle œuvre à ce qu'il y ait superposition entre *individuation* et *universalisation*. Le point de contact de tous les continents et de tous les composants de l'universel, de l'humain et de l'individuel consacre l'« *immortality* » comme *le seul bien qui puisse mesurer la bonté de tous les autres biens* tout comme la monnaie peut mesurer la valeur des autres marchandises.

Immortality rappelle, quant à la mesure de la bonté, quelque chose de fondamental pour l'édification de l'École universelle, à savoir la solidarité du tellurique, du végétal, de l'animal et de l'humain, d'où Eliade a si élégamment déduit le concept de « *crime contre la vie* »: « La solidarité qui existe entre le tellurique d'un côté, le végétal, l'animal, l'humain de l'autre, est due à la vie qui est la même partout. Leur unité est d'ordre biologique. Et lorsque l'un quelconque des modes de cette vie est souillé ou stérilisé par un crime contre la vie, tous ses autres modes sont atteints, en vertu de leur solidarité organique.»³⁵

³⁵ Voir Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Bibliothèque historique Payot, février 2004, en original 1949, Éditions Payot, Paris, p. 262.

Dans son être profond, l'homme caresse le désir d'immortalité en tant qu'idéal transcendantal comme un contact entre le paradis et l'espace terrestre, avec son « éternité au présent ».

L'« idéal transcendantal » devient idéal praticable grâce tout d'abord à la foi, qui offre aux humains l'espoir d'une vie éternelle après la vie terrestre, et d'autre part à *la connaissance* qui leur permet de découvrir des « idéaux praticables » concrets, vers *l'idéal* en tant que tel, qui reste toujours intouchable et recule devant tout désir.

Immortality est le lit germinatif de toute succession coexistante. Rappelons-nous à cet égard Ockham qui, en distinguant entre éternité et *immortality*, arrivait à mettre le signe d'égalité entre la durée infinie des anges et leur succession coexistante.

L'*immortality* comporte un type spécifique de besoins « acorporels » et « atemporels » redoutables de par ces mêmes traits; c'est ce que l'on pourrait appeler des « besoins ancestraux ».

Eliade écrivait: « ...les mythes et les rites archaïques liés à l'espace et au temps sacrés se laissent ramener, semble-t-il, à autant de souvenirs nostalgiques d'un 'paradis terrestre' et d'une sorte d'éternité, 'expérimentale', à laquelle l'homme pense pouvoir encore prétendre avoir accès. »³⁶

« La liste de Spinoza » peut servir à une meilleure hiérarchisation de l'ensemble des besoins de l'homme trinitaire: l'homme physique, l'homme social, le *psychological man*.

Par exemple, le besoin de « bonne humeur », d'un état d'esprit lumineux au niveau du « *psychological man* », n'est autre que *le besoin psychologique primordial* si l'on regarde les besoins dans le contexte physiocrate, sociocrate et psychologique de l'homme.

Il est clair que la bonne humeur ne relève pas seulement de l'homme naturel, social ou culturel, mais puise sa source la plus profonde dans le « *psychological man* », dans le sous-conscient et l'inconscient.

Une nouvelle opportunité générale s'ouvre ainsi, à savoir celle de combattre et éventuellement de prévenir, certaines maladies « immatérielles » comme, par exemple, la mauvaise humeur, le stress, etc. à l'aide d'une génération nouvelle de « médicaments » qui, du mental, vont directement dans le siège de la maladie dans ce « monde tiers », ce siège profond des maladies « spirituelles » combien différentes de celles physiques ou sociétales.

En économie, cette porte qui s'ouvre implique la nécessité de trouver des ressources pour satisfaire à des besoins immenses.

Ce besoin de « bonne humeur » (besoin d'affectivité, de sécurité, etc.) ne saurait être traité à l'aide de médicaments orientés vers le monde physique et sociétal ou tout au plus mental.

³⁶ Voir Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Bibliothèque historique Payot, février 2004, en original 1949, Editions Payot, Paris, p. 402.

Enfin, laissant de côté le domaine des maladies, on peut aisément réaliser que la « liste de Spinoza » nous présente tout un monde des « besoins », un monde fondé sur d'autres valeurs que celles de l'économie de marché standard fondé sur les prix.

État émotionnel, raison et réalité

À une certaine occasion il m'arriva d'assister à une conférence sur un sujet très actuel, donnée par une personnalité exceptionnelle, un discours construit et poli jusqu'au moindre détail, mais qui, à mon avis, souffrait d'un défaut congénital : il reposait sur un principe qui sapait sa validité et qui était répété obstinément : « *il s'agit d'un état émotionnel, tandis que les réalités sont différentes* ».

Je m'arrête à cet argument parce que, d'une part, il créa à son tour un fort état émotionnel dans le public et, d'autre part, car il s'agit d'un argument largement répandu bien que difficile à soutenir « rationnellement ».

Quelle serait la définition générale de la réalité ? Une réalité c'est tout ce qui peut produire des effets à intensité mesurable.

L'état émotionnel est une réalité de degré zéro. C'est, d'ailleurs, le genre de réalité plutôt fragile en apparence, mais durable en temps et en espace. Et c'est pourquoi il me semble très important de définir correctement le réel ou la réalité.

Pourquoi, par exemple, *jamais* et *nulle part* les problèmes aigus entre les États ne peuvent être résolus par la force des armes ? Parce que, même si la victoire militaire « résout » pour le moment un problème, engendrant une nouvelle réalité, elle fait toujours naître chez les vainqueurs, mais surtout chez les vaincus, *un état émotionnel* qui, même si au départ n'est pas frappant, devient dans le temps une réalité primordiale *dans tous les cas, sans exception.*

L'École universelle aura comme méthode favorite le *Consensus*, non seulement dans le domaine des systèmes conceptuels où sa vocation consensuelle exercée au fil des millénaires fut prioritairement régie par la raison, mais également dans un champ beaucoup plus sensible, où le rôle prioritaire dans la prise de décisions reviendra au rapport entre émotion et raison.

L'économie comportementale part du constat que les décisions économiques sont le résultat du combat entre les centres d'impulsions émotionnelles et ceux de la pensée rationnelle. Cette thèse, qui remonte d'ailleurs à plusieurs millénaires en arrière, a été très récemment démontrée par l'étude *The Neural Basis of Economic Decision-Making in the Ultimatum Game*, dont les auteurs sont Alan G. Sanfey, James K. Rilling, Jessica A. Aronson, Leigh E. Nystrom, Jonathan D. Cohen.³⁷

³⁷ Les auteurs travaillent au Center for the Study of Brain, Mind and Behavior, Princeton University, Princeton, NJ 08544, USA; Department of Psychology, Princeton University, Princeton, NJ 08544, USA; Center for Health and Well-Being, Princeton University, Princeton, NJ 08544, USA ; Department of Psychiatry, University of Pittsburgh, Pittsburgh, PA 15260, USA.

Mesurer l'implication émotionnelle et l'habileté à quantifier les conflits internes du cerveau par le procédé de « brain imaging technology » que nous avons déjà mentionné est à même de conduire à des théories meilleures.

Le rôle des émotions dans la prise de décisions rationnelles

Si l'homme a un rôle prééminent dans la gestion des grandes firmes, « l'économie domestique » continue d'être un domaine « privilégié » des femmes. Des études récentes ont montré que, dans le cas des décisions prises par des sujets féminins, *l'émotion nourrit la raison*. C'est une des raisons pour lesquelles l'économie domestique résiste même dans les situations des crises économiques généralisées les plus sévères.

L'harmonisation plus poussée *de l'émotion et de la raison dans le cas de l'économie domestique* est, probablement, facilitée par la présence directe des enfants qui, dans leur plus tendre enfance, jouissent tellement des soins de leurs mères.

On connaît aussi des études qui montrent que l'émotion peut « obscurcir », partiellement ou même totalement, la raison; dans ces cas-là on arrête des décisions qui sont contraires aux intérêts des décideurs, mais ceci demeure insaisissable à cause des émotions.

Émotions et raison – la fameuse règle du « rééquilibrage »

Des contradictions il y en a non seulement entre émotions et raison, mais aussi entre diverses émotions ou entre divers raisonnements. On pourrait, suivant la fameuse règle du rééquilibrage, nous imaginer des situations où les émotions contraires s'annulent mutuellement laissant jouer la raison « pure » et, inversement, des situations où les raisonnements contraires s'annulent mutuellement, en donnant libre champ aux émotions.

Le stockage des raisonnements et des émotions a des prolongements spécifiques au niveau de la mémoire humaine. Les raisonnements ont des limites de stockage surtout lorsqu'ils doivent passer de leur état latent à un état actif; par contre, les émotions sont stockées dans une mémoire de longue durée et peuvent surgir instantanément à la surface. C'est pourquoi les émotions se prêtent mieux au rôle de symbole que les raisonnements.

L'union du raisonnement et de l'émotion peut fertiliser l'imagination, qui est une sorte de « mémoire de l'avenir », mais celle-ci peut se manifester aussi dans le monde intermédiaire des rêves, possible fenêtre d'accès à l'inconscient.³⁸

³⁸ Au fur et à mesure que l'on approfondit la connaissance de la nature de la société et des idées, on constate qu'elles sont non seulement plus complexes que nous ne l'imaginons, or que nous ne l'aurions pu imaginer, mais aussi que nous ne pourrions nous imaginer (Gardner).

Dans le domaine des rêves et de l'imagination tout est question de mesure. La mesure s'impose dans sa forme forte lorsqu'on pénètre dans le domaine pathologique. La pathologie des rêves c'est le cauchemar, la pathologie de l'imagination c'est la hallucination.

L'inconscient est une *mémoire universelle condensée* – de ce point de vue il est la source primaire de toute découverte (selon la théorie de Platon sur *la réminiscence*).

Essayer de quantifier les effets de l'éducation sur la force de pénétration de la pensée dans les recoins secrets de l'homme, du monde, de la société, de la divinité, etc. devient ainsi une question très actuelle.

Je voudrais rappeler ici une idée de Frisch dans son discours de réception du prix Nobel en économie, à savoir qu'on ne devrait pas exclure à l'avenir la possibilité qu'un certain type de synthèse entre le corps et l'esprit puisse valider l'affirmation que l'on pourrait se déplacer à une vitesse supérieure à la vitesse de la lumière.

4. Le concept Wolframien de « computation » et la « computational equivalence »

Une trinité computationnelle

Conjointement avec les éléments évoqués quant aux lois du psychique inconscient, à la création d'une nouvelle structure intellectuelle de l'École du futur contribue également la découverte des lois du calcul computationnel. On a là une preuve « palpable » et concrète de l'existence d'un type de *calcul* et de *mesuration* différent de ceux traditionnels – associés à la notion de calcul (y compris à l'aide des ordinateurs) – d'un processus que Stephen Wolfram nomme *computationnel*, et qui est pratiqué « spontanément » par la nature, « le facteur divin » et l'inconscient universalisé.

Le livre monumental de Wolfram, paru en 2002, plonge la communauté scientifique internationale dans la déroute. D'une part, grâce à la réputation tout à fait exceptionnelle que Wolfram avait déjà acquise, sa prétention ambitieuse de bâtir « a new kind of science » ne pouvait être prise à la légère; d'autre part, il y a eu cependant des hésitations, une prudence dans les commentaires négatifs ou positifs, à l'égard des ouvertures carrément surprenantes, radicales que Wolfram opère dans les branches de base de la science: mathématiques, physique, chimie, informatique, philosophie et dans les fondements méthodologiques de la connaissance en général. (Wolfram Stephen, *A New Kind of Science*, Wolfram Media Inc., 2002.)

Wolfram offre « une nouvelle structure intellectuelle fondamentale qui *doit être comprise dans ses propres termes et qui normalement ne saurait être située dans aucun autre cadre existant* ». C'est là un premier point fondamental. Citons Wolfram Stephen: « This book is first and foremost about a fundamentally new intellectual structure, *that needs to be understood in its own terms, and cannot*

L'imagination peut produire des valeurs, l'hallucination les effrite; la première produit de la lumière, la deuxième se complait dans le noir, qu'elle entretient; la première nourrit le penchant vers le consensus, la deuxième celui vers la confrontation et le diktat; l'imagination est une manière bénie de prolonger l'harmonie de la raison et de l'émotion dans le domaine de l'esprit, ainsi qu'un multiplicateur du bonheur individuel et sociétal. L'hallucination est une maladie, un prolongement pervers de l'émotion au-delà d'un « seuil critique ».

reasonably be fit into any existing framework. » À l'instar de Toynbee et Eliade, il pense que « *la nouvelle structure intellectuelle* » doit être comprise dans ses propres termes. Illustrant l'idée d'une évolution de la méthode vers un point où elle marque un bond, Wolfram souligne qu'il a consacré vingt années au « noyau dur » de ses propres idées et découvertes et, dans le même temps, à la voie à suivre vers ce noyau dur.

Un des buts essentiels suivis expressément par l'auteur est de faire en sorte que le nouveau type de science, de pair avec les méthodes propres à son nouveau noyau dur, devienne, finalement, « *un élément standard de l'éducation* », et que toute référence qui maintenant semblerait « surprenante et remarquable » de son livre, devienne non seulement familière, *mais aussi un lieu commun*.

De ces deux premiers points fondamentaux, il résulte une conclusion capitale pour mon hypothèse: le processus de restructuration de l'école vers son horizon d'*École universelle* n'est pas une simple « thèse d'auteur », mais quelque chose de beaucoup plus important : *d'une part*, l'école est « condamnée » à ce cheminement, en raison de « ses propres termes intérieurs » et, *d'autre part*, en raison toujours de ces mêmes termes, on lui offre un « lit germinatif » qui rend *possible* une sorte nouvelle de restructuration.

Les bouleversements intellectuels comportent la dualité de *l'intuition* et ensuite sa *quantification* : « Le couple Faraday-Maxwell ressemble de la manière la plus frappante au couple Galileo-Newton – le premier membre de chaque couple saisissant intuitivement *les relations* et le second les formulant avec *précision* et les donnant des expressions *quantitatives*. » (Albert Einstein, *Cvinté memorable*, p. 254, București, Editura Humanitas.) Stephen Wolfram retrouve dans *A New Kind of Science* une nouvelle expression, car il s'agit d'une unité de cette dualité, d'une véritable *unicité*.

Dans une présentation de son livre, Wolfram exprime son désir de révolutionner les mathématiques, la physique, la philosophie, l'épistémologie – mais ne fait aucune référence à l'économie. Or, à mon sens, si l'on accepte que l'économie représente la forme consensuelle la plus générale d'existence de l'univers et de ses entités, l'effet « Wolfram » devrait trouver une éclatante confirmation justement dans l'économique.

Il y a peut-être lieu de souligner clairement une chose: il est évident que ni la manière dont j'interprète l'œuvre de Wolfram, ni les extrapolations que je me permets, en exprimant des pensées qu'elle a fait naître en moi, n'engagent d'aucune manière les textes originaux. Cette double précision s'applique à tous les cas où, à partir d'œuvres et de certaines recherches fondamentales, j'arrive à formuler des notes et réflexions personnelles.

De la monumentale construction Wolframienne je retiens tout d'abord la triade suivante:

- a) le concept de « *computation* »,
 - b) « *le principe de la 'computational equivalence'* », ce qui, de pair avec
- a) mène au

c) *principe général de la mesurabilité computationnelle universelle* ou « la computationalité ».

Le concept Wolframien de « computation »

Le point de départ de cette triade est le principe Wolframien qui veut que « tout processus produit par un effort humain ou arrivé spontanément dans la nature puisse être considéré comme une ‘*computation*’ ».³⁹

La notion de «*computation*», que l’on pourrait traduire par « processus computationnel » garde un lien direct avec la rédaction originale et présente un avantage par rapport à la notion simple de *calcul*. Ce n’est pas tant qu’à cette dernière on associe à tort ou à raison le sens de «*mesuration quantitative*». Il y a là des éléments beaucoup plus importants. *Il ne s’agit pas de ce « que l’on peut calculer », y compris par le truchement des ordinateurs, mais de ce que « calcule » la nature, l’univers, le divin, l’inconscient. Il s’agit même d’un changement de paradigme, à un calcul inventé se substituant un calcul découvert.* L’équivalence computationnelle universelle exprime non seulement la commensurabilité quantitative, qualitative et structurelle, mais aussi une commensurabilité que j’appellerai *consensuelle*, des valeurs appartenant à des domaines différents. La notion de *computation* s’étend, au-delà du calcul proprement dit, couvrant ce que je pourrais appeler « des territoires épistémologiques » – les rapports entre les différentes formes et les différents instruments de mesure, la causalité de leur apparition et de leur coexistence, la possibilité de réaliser une formule générale computationnelle de calcul et même cette pénombre de mystère qui échappe à *la logique* du calcul proprement dit.⁴⁰

Computational equivalence

Il en résulte que « tout processus computationnel suit des règles bien définies, sans égard aux types d’éléments qu’il contient. »⁴¹ D’où le *principe*

³⁹ Stephen Wolfram, *A New Kind of Science*, Wolfram Media Inc., 2002 p. 715: « All processes, whether they are produced by human effort or occur spontaneously in nature, can be viewed as computations. »

⁴⁰ On s’est efforcé de trouver différentes réponses à *la logique du développement de la science* (Popper, Khun, etc.). Mais les mathématiques – le domaine du rationnel pur – nous présentent quelque chose de surprenant de ce point de vue, c’est-à-dire la conclusion que « le plus frappant et le plus beau trait des Mathématiques c’est l’existence des relations mystérieuses entre tous ces différents domaines, *relations qui n’ont aucune explication rationnelle* ». Ces « relations mystérieuses », qui n’ont aucune « explication logique », traversent non seulement les mathématiques, non seulement les sciences, l’individu et l’humanité, mais aussi l’univers, en faisant nécessaire qu’à la connaissance logique on ajoute une sorte de « religiosité profonde ». (Einstein) Voir en ce sens le chapitre de V. Arnold: « Les polymathématiques: les mathématiques, science unique ou multitude d’arts ? » dans le livre *Mathematics: Frontiers and Perspectives*, édité par V. Arnold, M. Atiyah, P. Lax et B. Mazur en 2002.

⁴¹ Stephen Wolfram, *A New Kind of Science*, Wolfram Media Inc., 2002 p. 716: « Any process that follows definite rules [can be viewed] as being a computation – regardless of the kinds of elements it involves. »

computationnel: «... whatever the details of the rules involved the crucial point is that it is possible to view every process that occurs in nature or elsewhere as a computation. »⁴²

L'univers et ses entités sont régis par un *principe d'équivalence computationnelle*. Ce principe explique le fondement de l'*universalité des « entités individuelles »* et des « *équivalences computationnelles* », indépendamment du genre, du type d'éléments qu'une entité puisse comprendre. Il montre que *toute entité représente une substance homogénéisée et peut être soumise au principe de l'équivalence*.

Tous ces éléments que j'ai essayé de mettre en évidence ci-dessus, sont réunis par Stephan Wolfram *dans une vision, à mon avis, refondatrice des structures intellectuelles fondamentales de la société, plus précisément de la science contemporaine, y compris de la future École universelle*.

La computationnalité

Pourrait-on conclure à partir de la vision Wolframienne que « le principe de l'équivalence computationnelle » nous amène à identifier une propriété intrinsèque de l'univers et de ses entités: à savoir *la computationnalité*? À mon avis, la réponse devrait être affirmative.

La computationnalité est quelque chose dont la substance spécifique est la « mensuration universelle concentrée, inépuisable et atemporelle », et qui en tant que telle se retrouve dans toutes entités de l'univers, comparables du fait de leur mesurabilité.

La computationnalité pourrait être comparée à la monnaie ; en tant qu'entité spécifique de l'univers, elle est plutôt similaire à la monnaie. Entité spécifique du monde des marchandises, celle-ci mesure l'univers du monde des marchandises et sert d'équivalent général car elle-même est une marchandise. On pourrait dire que la computationnalité est une propriété de l'univers, celle de servir d'*équivalent universel* et de permettre la mensuration.

La *computationnalité* pourrait être vue *comme un symbole*, donc comme une modalité de penser, un langage unificateur et ré-unificateur de tous les stades du « réel », des divers mondes de l'univers, y compris de l'inconscient.⁴³

Dans sa passionnante contribution « Conversations sur les mathématiques avec une visiteuse de l'espace extraterrestre », après nous avoir tenus *en suspens* à chaque phrase nouvelle, David Ruelle formule quelque part la question suivante : « Combien de ce que nous considérons comme naturel dans les Mathématiques provient de la structure de l'esprit humain? Et combien est, dans un certain sens, universel? »

⁴² Stephen Wolfram, *op. cit.*, p. 716 .

⁴³ Voir Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Bibliothèque historique Payot, février 2004, en original 1949, Editions Payot, Paris, p. 122.

Il souligne que: « *La conscience est la capacité de focaliser les ressources intellectuelles sur une certaine tâche* », pour conclure: « Peut-être que l'étude consciente met les choses utiles dans la mémoire de longue durée, *en laissant ensuite à l'inconscient le rôle de réaliser les combinaisons nécessaires à la solution.* »⁴⁴

L'individu peut avoir accès au stock de connaissances de l'inconscient, mais dans son passage de l'inconscient au conscient il rencontre des « seuils », des limites, d'où la connaissance « latente » et la connaissance « active » (le paradoxe de Saint Augustin: « lorsqu'on ne me le demande pas, je sais ce que c'est que le temps, mais lorsqu'on me le demande, je n'en sais plus »).

La mensuration computationnelle est à même de « fluidiser » « l'essence formulable » qui vient du *royaume de l'inconscient* (« the formulable essence », Aristote), « *l'essence formulée* », « *nominale* » des choses (Locke), localisable au niveau de l'inconscient personnel le plus proche du conscient, en les rendant compatibles dans leur cheminement vers le *conscient*. Autrement dit, entre les lois du calcul computationnel et les lois du psychique humain inconscient, il y a un lien essentiel.⁴⁵

La quantification des faits c'est la préhistoire de l'apprentissage, la quantification des concepts – son histoire, la quantification des règles de *la découverte* des régularités à long terme et de *la mise au point* des règles du choix des futurs à court terme est « l'apprentissage comme projet ouvert ». Quant à la quantification qui touche le point où la computationnalité devient une dimension intrinsèque de l'univers et de ses entités, elle crée une structure intellectuelle propre à la future École universelle.

5. La chronospacialité de la succession coexistante

Considérations générales

Toute « succession » devient dans un certain sens coexistante, dans la mesure où toute entité, une fois apparue, ne disparaît plus, car ce n'est qu'après la « disparition » qu'elle devient objet de recherches sans contraintes, demeure une composante du fonds universel de connaissances, son contenu peut être soumis à la critique scientifique illimitée, sans charge idéologique primaire et sans restrictions

⁴⁴ D'après David Ruelle dans son article *Conversations sur les Mathématiques avec une visiteuse de l'espace extraterrestre*.

⁴⁵ À ce qu'on dit, on ne peut pas résoudre un problème qui n'existe pas. Est-ce vrai ? Je passe sur les « situations intermédiaires » (le problème n'existe pas dans la mesure où il n'a pas encore été formulé, etc.), mais de façon générale on peut dire qu'une « solution sans problème » stérile en quelque sorte engendre elle-même – tôt ou tard – un problème. Si toute solution est une réplique à un problème, à son tour un problème peut être la conséquence d'une solution « stérile ».

censoriales primaires et, d'une certaine façon, certains processus se retranchent dans « le sous-conscient universalisé », où ils nourrissent des intuitions, des angoisses, des mythes, des aspirations, des craintes coexistantes avec les réalités successives liées à des époques et des espaces des plus divers.

Des circonstances d'ordre personnel m'ont permis d'avoir un contact direct, et même d'étudier « sur le vif » certaines réalités de la zone de l'UE, surtout du Luxembourg, de la zone nord-américaine, surtout du Canada, et bien sûr de l'espace du CAEM, surtout de la Russie et, naturellement, la Roumanie. Ces mêmes circonstances ont fait que la « zone Asie-Pacifique » me soit beaucoup moins accessible pour une étude « sur le vif ».

De ce que j'ai pu étudier et comparer directement, je me suis formé *intuitivement* l'idée que l'universalité du « messianisme » d'un peuple dépend de la mesure dont l'esprit intérieur de ce peuple est part de l'esprit universel, en consonance avec l'esprit d'une époque historique.

Ce sujet étant trop important, je ne me hasarde pas à le toucher, sachant dès le départ qu'il me dépasse.⁴⁶

« Noyau dur » et « diaspora »

Toute entité de l'univers connaît un double état: celui de « noyau dur » et celui de « diaspora ».

Le « noyau dur » est la « substance concrète », irréductible d'une entité. Il confère à l'entité une identité (irrépétable) qui, représente « l'universel dans sa spécificité ». Le « noyau dur », ce « concret irrépétable », tend inévitablement vers son horizon d'*universalité*, en se reproduisant dans l'espace et dans le temps en entités dérivées ; l'ensemble des entités dérivées d'un « noyau dur » forme sa « diaspora ».

La diaspora en est donc « l'ensemble des entités dérivées ». Elle peut être d'ordre *incorruptible* lorsque, malgré la distance dans l'espace et dans le temps par rapport à son « noyau dur » initial, elle garde le lien avec la source, tel un fleuve, quelle que soit sa longueur et la diversité des affluents qu'il reçoit dans son parcours vers la mer ou l'océan. La diaspora peut devenir une entité dérivée *corruptible*, lorsque les transformations subies touchent un « point critique », au delà duquel elle perd le « lien avec sa source », devient une entité *distincte* du « noyau dur », et même opposée à celui-ci.

⁴⁶ Les sources indirectes auxquelles j'ai eu accès mises à part, je tâcherais de dresser le contour de cette « zone Asie-Pacifique ». C'est le centre où depuis voilà presque deux décennies, deux transitions s'entremêlent à l'échelle gigantesque: la transition à l'économie de marché de la Russie et de la Chine, accompagnée par la transition à l'économie postinformatique des États-Unis, du Canada et du Japon – pour donner naissance au centre le plus dynamique de la future économie universelle. La Chine, qui expérimente les deux transitions, s'appête à surgir en leader. Des tendances traditionnelles séculaires se brisent: au cours des derniers siècles, le développement économique s'est déplacé du sud vers le nord en Europe, et du nord vers le sud en Asie, dans les deux cas depuis la terre ferme vers la côte et vers les deux archipels (l'Angleterre et le Japon). Le continent *eurasiatique* est, à présent, le principal espace de contradictions (*et donc de besoin de consensus*), car il est marqué, entre autres, par la succession coexistante des transitions à temps historiques différents.

Le noyau dur nourrit la diaspora qui, à son tour, donne de la vitalité au « noyau dur ».

Cette règle générale peut être vérifiée sur l'exemple des entités nationales-étatiques. À « l'horizon du présent historique » on verra probablement se généraliser un modèle : États noyau à diasporas universelles, qui pourraient engendrer de nouveaux types de dualité et l'imprimer à de nouveaux types de formations entre les deux extrêmes: l'Israël, un État noyau à une diaspora mondiale, les États-Unis – un État formé à partir des migrations de la presque-totalité des États du monde et où, sur le fond d'un patriotisme américain exemplaire, chaque groupe garde vivante son origine identitaire.

Dans ce model les États noyau se perpétuent sous forme d'États nationaux tandis que leurs diasporas vivent dans d'autres États où, d'une part, elles s'intègrent de façon organique et, d'autre part, elles essaient de conserver leur identité. La grande leçon que l'humanité pourra extraire de l'histoire pour le XXI^e siècle: tout en écartant les diverses spécificités et certaines exagérations, on a la capacité de créer *un monde réel dans le monde de l'esprit grâce à l'école et à la foi*. La diaspora peut garder sa liaison avec la source même quand « l'État noyau » n'existe plus; de plus, la diaspora peut « ressusciter » le noyau originel.

La globalisation, l'intégration et les transitions conduiront à la reproduction autant des « noyaux durs originaux », bien que sous des formes « dématérialisées », spirituelles, qu'à *la généralisation de leurs diasporas*. D'où un renforcement des sentiments d'identité primaire et, en même temps, une prise de conscience de la perpétuité de l'esprit universel, un renforcement du « patriotisme universalisé ».

La tendance à un horizon d'universalité de la destinée de toute entité humaine, de tout peuple devient une réalité palpable dans la mesure où *a)* elle repose sur des éléments consubstantiels à la nature, à l'âme et l'esprit du peuple respectif; *b)* elle trouve des ressources pour les mettre en place d'abord chez soi, dans son espace propre et *c)* gagne la consistance d'un symbole, d'« idée messianique », une diffusion internationale, lorsque la marche de l'histoire la rend possible ou même nécessaire.

Jusqu'ici, lorsqu'un « État noyau » a su imposer son profil stratégique, ce ne fut que dans la mesure où il a incarné tant l'identité *distincte* du peuple respectif que son identité profonde, qui relève de l'univers.

L'idée-force qui réunit « l'esprit du lieu avec l'axe du monde » personnifiée par l'École universelle c'est la nécessité absolue d'un *consensus* universel pour la survie de l'humanité.

Si, à la différence des précédentes grandes transformations, il n'y a plus de système comportant un centre unique, un « État noyau » et des « périphéries », *le besoin de consensus se retrouvera, sous une forme ou sous une autre, dans la fibre de tout peuple existant sur la terre*.

Tout peuple, grand ou petit, sera alors porteur d'un « nouveau messianisme » de l'idée d'un consensus universel, soit dans une forme « positive active », soit dans une forme latente.

Quelques annotations sur les entités humaines

De son temps, Hegel soulignait que « si les États-Unis ne frisent encore d'aucune manière l'universalité, on ne peut pas en déduire leur manque de vocation à l'universalité, mais plutôt que les États-Unis toucheront l'universalité à l'avenir... L'Amérique doit donc être vue comme un pays de l'avenir, dont l'importance pour l'histoire universelle se fera sentir plus tard, en d'autres temps, peut-être lors d'un conflit entre l'Amérique du Nord et celle du Sud, elle est un endroit dont rêvent tous ceux qui sont étrangers à l'arsenal historique de la vieille Europe. L'Amérique doit se séparer du terrain où s'est joué jusqu'ici l'histoire universelle. »

L'universalité potentielle d'un peuple puise ses sources dans son sol, sa religion, sa structure politique, juridique, ses mœurs, sa science, son art, son habileté technique, dans tous ces traits particuliers qui ne sont qu'un aspect spécifique de l'universel. En ce sens, l'universel est l'esprit particulier d'un peuple, il est, comme le disait Hegel, « l'universel en spécificité ».⁴⁷

- On pourrait distinguer une *universalité abstraite ou latente*, qui existe dans la nature profonde de chaque peuple, et une *universalité concrète*, acquise par des moyens divers – conquêtes, export de langue, des traditions, etc. Dans la mesure où l'universalité est acquise par la conquête et l'occupation territoriale et tant que la potentialité d'universalité des conquis reste enchaînée, cette dernière n'entrera pas dans le circuit normal de l'esprit universel par le truchement des conquérants, mais plutôt par des circuits parallèles.
- La potentialité d'une universalité en état latent est d'autant plus puissante que sa possibilité de manifestation a été plus jugulée.
- Lorsqu'on limite l'universalisation effective de la spécificité des peuples conquis, ce n'est pas l'universalité latente qui souffre de manière absolue – car elle peut s'auto-reproduire dans son spécifique universel –, mais c'est l'esprit universel qui en ressort mutilé, vu qu'il n'est qu'une synthèse entre spécificités individuelles locales et nationales et l'esprit universel. La vocation de la synthèse et du consensus est un des principes fondateurs de l'école. C'est pourquoi l'école, la langue, l'histoire et la culture nationales forment l'édifice sacré d'où on donne le signal des renaissances nationales, barrières entre tout danger de dérives nationalistes et d'où sort la source d'identité propre et d'une large ouverture vers l'universel.⁴⁸

⁴⁷ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Prelegeri de filozofie a istoriei*, Editura Academiei, București, 1968, pp. 64–65.

⁴⁸ Le mythe est un « territoire intermédiaire » entre l'inconscient universalisé et le sous-conscient personnel. Ce qui est irréductible au plan local devient cumulable au plan universel (espace infini et temps infini). Dans les bibliothèques, il y a de vrais « cimetières d'idées », mais des cimetières où même enterrées, les idées connaissent un sommeil de vie éternelle: n'importe quand toute idée peut être ressuscitée par une simple touche exploratoire d'une autre idée; et souvent force

La restructuration, en tant que processus cyclique permanent est accompagnée, à des intervalles de temps, par des processus transitionnels. Les transitions représentent, sous *leur forme générale*, des niches de successions coexistantes de générations différentes d'entités de l'univers. Les transitions *sociales* assurent le passage d'une structure sociale à une autre, d'un cadre institutionnel à un autre ou d'une civilisation à une autre. Au XX^e siècle, l'espace européen a été marqué par les « transitions du capitalisme au socialisme » et du « socialisme au capitalisme ».

Les transitions sociales se déroulent de manière inégale dans le temps et dans l'espace, mais on y retrouve quelques régularités générales:

a) une cyclicité *générale-universelle*;

b) une cyclicité propre à *l'Univers humain*, revêtant une diversité de formes, dont:

- le cycle du militarisme;
- les macro-cycles économiques et sociaux;
- le cycle « séculaire » – Kondratiev.

La cyclicité universelle générale connaît une multitude de phases duales, ou paires de phases: chaos et ordre, lumière et obscurité, liquide et solide, plus et moins, ascendant et descendant, etc., avec l'idée sous-jacente d'une cyclicité universelle *compensatoire*; cet enchaînement cyclique peut toucher un « point critique » dans une zone médiane, fragile et éphémère, où un certain facteur pourrait avoir un comportement tout à fait différent du « comportement logique ».

La recherche et le « réglage » des cycles humains universels devraient avant tout se donner pour but de ne pas détensionner les facteurs de cyclicité compensatoire générale-universelle qui, dans leur essence, nous restent inconnus. Ce n'est qu'à cette condition que l'on pourrait concevoir des mesures de réglage des processus spontanés des différents types de cycles universels-humains.

L'universalité *générale*, les formes de sa cyclicité naturelle, présente une solidarité indissoluble entre *toutes* les entités de l'univers. C'est sur cet arrière-plan que Mircea Eliade introduit son concept de « *crime contre la vie* ». ⁴⁹

« Le profil continental » à long terme

En *Eurasie* dans la dynamique économique et sociale il y a un triple mouvement:

- dans la partie européenne du sud vers le nord,
- dans la partie asiatique du nord vers le sud,

est de constater que, plus le sommeil se prolonge, plus augmente la force de réincarnation en de nouvelles idées, avec une inimaginable capacité de propulsion. L'empire des mythes est la source la plus profonde en temps et en espace de toutes les idées, il est la bibliothèque de l'oralité condensée.

⁴⁹ Voir Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Bibliothèque historique Payot, février 2004, en original 1949, Editions Payot, Paris, p. 262.

- dans ses deux composantes, l'Eurasie présente un mouvement vers ses périphéries insulaires (l'Angleterre, respectivement le Japon).

En Amérique aux XVII^e et XVIII^e siècles, on connaît une expansion économique de l'*Amérique Latine*, mais au XIX^e siècle on enregistre un déclin de cette dernière et un boom de l'Amérique du Nord (il paraît que ce mouvement du sud vers le nord est parallèle à celui de l'Europe).

Si en 1780 l'Amérique Latine était à l'égalité avec l'Amérique du Nord, déjà en 1870 elle ne représentait plus que 26% du niveau de prospérité nord-américaine.

En Afrique il y a un mouvement du centre vers les deux extrêmes:

- vers le nord du continent plus fortement (et plus directement) lié à l'Europe,
- mais aussi vers son sud.

Les observations concrètes pourraient continuer. L'idée générale qui s'en dégage et que je voudrais souligner est qu'on a là des phases différentes, qui se succèdent dans le temps et dans l'espace, pour se constituer en cycles *économiques* qui, au niveau de la planète, semblent désynchronisés.

Qu'est-ce qui a conduit à la différenciation des régions du monde au cours des 2 000 dernières années?

C'est à mon avis le fait – qui trouve un support consistant dans les séries statistiques de Maddison – que l'Europe occidentale a obtenu, à partir du XVI^e siècle au plus tôt et du XIX^e siècle au plus tard, la suprématie en ce qui concerne la croissance économique par rapport au reste du monde grâce à la *renaissance*, la *comptabilité*, aux *inventions* et aux *découvertes* qui ont créé une identité spécifique et qui, par des moyens appropriés (conquêtes et découvertes d'autres continents, etc.) ont transformé l'identité ouest-européenne en une identité ouverte.

On ne saurait dire que l'identité européenne fut plus forte en soi que l'identité chinoise ou indienne, mais les dernières étaient, en termes séculaires, *identités en soi*, tandis que l'identité européenne s'est transformée au cours de quelques siècles d'une identité en soi en une identité *ouverte*.

La suprématie des États-Unis au cours du XX^e siècle s'explique par son « identité ouverte » qui fut à l'origine de la formation de la nation américaine, ainsi que par le fait que malgré les doctrines isolationnistes le pays s'est affirmé comme une économie à identité ouverte et *profonde*.

Les chiffres mentionnés dans la littérature économique sur le poids réduit du commerce extérieur dans la croissance des États-Unis contiennent la même erreur que ceux sur le commerce extérieur de l'ancienne URSS; il suffit de prendre en compte la part du commerce entre les États qui forment les États-Unis pour voir que les États-Unis sont l'économie la plus ouverte. Rappelons ici un facteur auquel nous reviendrons: les performances de l'École américaine.

Selon Angus Maddison, l'Ouest a obtenu la suprématie sur le reste du monde au XVI^e siècle (conformément aux indicateurs de revenu par habitant et d'espérance de vie).

D'autres auteurs, parmi lesquels André Gunder Frank, professeur au Centre d'histoire mondiale de l'Université de Boston, soutiennent que les performances de la Chine ont été constamment sous-estimées dans le cadre de l'économie mondiale et que le démarrage économique du monde occidental n'eut lieu qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Une troisième position est une tentative de compromis entre les deux premières, critiquées pour leurs visions partielles: elle met l'accent sur l'importance d'autres facteurs que ceux pris en considération par les deux premières positions, surtout l'agriculture et *les économies traditionnelles non-capitalistes*, les soi-disant « *non-market economies* » (voir la synthèse du débat international sur ce thème rédigée par l'Institut d'Études Internationales du Luxembourg, 2005).

Une meilleure projection de la corrélation des phases du cycle (ascendantes-descendantes), par régions et par périodes pourrait assurer la stabilité de l'économie mondiale sans violer son caractère cyclique intrinsèque.⁵⁰

Le continent de l'Eurasie au début du XXI^e siècle

L'Europe est en plein processus de réunification, processus où la transition de l'économie de commande à l'économie de marché à l'Est s'unit avec la transition à une société post-informationnelle à l'Ouest. L'union des deux types de transition engendre un puissant facteur propulseur à long terme.

Dans l'Europe du XX^e siècle, le centre des transitions se trouvait en Allemagne, qui de ce même fait est devenue l'économie prépondérante du continent. Il s'agissait là d'une transition de l'économie de marché classique à l'économie de commande de type nazi ; de l'économie de commande de type nazi à l'économie de marché de type ouest-européen, tandis que l'Allemagne de l'Est passait de l'économie de commande de type nazi à l'économie de commande de type CAEM, pour qu'au cours de la dernière décennie du siècle passé l'Allemagne réunie arrive à gérer le passage de l'économie de commande de type CAEM à l'économie de marché ouest-européenne, avec intégration simultanée et instantanée de l'ancienne Allemagne de l'Est dans l'Union Européenne.

⁵⁰ De la mise en valeur des « terres vierges ».

Cette question peut être étudiée à la lumière des civilisations qui se sont succédé et des civilisations coexistantes et cette étude pourrait servir à la modélisation dès le départ des futures entités humaines établies sur les « terres vierges » des espaces cosmique, terrestre et extraterrestre, qui deviendra une réalité consistante du siècle qui vient de commencer.

Les deux exemples comparatifs éclatants que je voudrais invoquer sont:

- la colonisation des terres vierges du Centre et de l'Ouest de l'Amérique par le système des fermes et *homesteads* ;
- la prise en culture des terres vierges de l'Asie Soviétique sous l'administration Khrouchtchev.

Passons maintenant à la zone Asie-Pacifique. Ici c'est le centre où, depuis presque deux décennies, les deux transitions se combinent à une échelle gigantesque : la transition à l'économie de marché de la Russie et de la Chine, accompagnée par la transition à l'économie de la société informationnelle aux États-Unis, au Canada et au Japon ; tout cela donne naissance au centre le plus dynamique de la future économie universelle où la Chine, qui combine les deux processus, se profile en leader.

Le continent *eurasiatique* est, à présent, le principal espace de contradictions (où on éprouve le plus grand besoin de consensus), engendrées, entre autres, par la concentration et la combinaison spécifique des transitions. Les foyers ayant généré les deux guerres mondiales et situés en Europe semblent éteints. Les foyers des futures possibles guerres à l'échelle universelle se déplacent vers ce qui a été appelé « Les Balkans de l'Eurasie ».

*

Les valences de consensus propres au peuple roumain semblent vouées à s'affirmer. Jusqu'au XXI^e siècle, l'histoire a mis au premier plan les éléments qui avaient opposé la Russie, la Turquie, l'Autriche-Hongrie et les Pays Roumains. Le XX^e siècle a mis en évidence le fait que ce qui nous rapproche de la Turquie et de l'Autriche est plus fort que ce qui nous sépare. Malheureusement, la marche de l'histoire universelle a reproduit au XX^e siècle les adversités inspirées par la Russie. Je suis convaincu qu'une situation tout à fait nouvelle se fera jour au XXI^e siècle ; l'appartenance de la Roumanie à l'UE, l'ouverture démocratique de la Russie, la communauté de foi chrétienne des deux peuples sont des facteurs qui finiront par jouer. Et je suis certain que ce qui maintenant nous apparaît comme divergence, non résolue, par exemple le Trésor, trouvera une solution consensuelle. Ce sont des blessures profondes, il est vrai, mais qui ne guériront pas si on les irrite. Si le foyer franco-allemand a pu être éteint au cours de trois générations successives, devenant le principal moteur de la paix européenne, pourquoi cet exemple ne pourrait-il être répété ?

Je voudrais ajouter maintenant une chose, vu que le « délai de prescription » peut être considéré expiré. Dès 1992, le grand visionnaire qui fut Pierre Werner voyait dans l'intégration de la Roumanie à l'UE une voie organique d'harmonisation avec la Russie, avec son économie et ses marchés, qu'il connaissait du temps du CAEM, avec sa culture fabuleuse, de loin plus durable que sa force militaire. Il insista sur cet aspect au cours de trois rencontres avec les dirigeants roumains de l'époque. De plus, le Grand Duc héritier, à présent duc de Luxembourg a transmis comme principal message en 1993 lors de la visite de 5 jours en Roumanie d'une délégation économique luxembourgeoise, la nécessité de l'ouverture vers le continent russo-asiatique. Je ne commente pas l'absence

totale des suites pratiques mais, malgré les obstacles surgis, la voie magistrale reste la même.⁵¹

Une question fondamentale

Dans quelle mesure une nouvelle structure sociétale peut-elle assurer la résorption des décalages (et non leur approfondissement) ? Plus concrètement l'interrogation pourrait être formulée de la manière suivante:

1. Pourrait-on aboutir à une « égalisation » au courant d'une triade générationnelle comme succession coexistante ?
2. Pourrait-on maintenir une telle « égalisation » par un mécanisme sociétal – et quel serait le critère de fonctionnement de ce mécanisme ?

La réponse vise quelques paliers:

1. Une réponse fondée sur un cas *particulier*, que j'ai étudié, suggère une possible solution à caractère particulier: au cours d'un seul cycle Kondratiev, le Luxembourg qui était un pays pauvre, est devenu État au revenu national par

⁵¹ Sur l'identité de l'économie roumaine aux XIX^e–XX^e siècles.

Les formes successives se retrouvent en proportions différentes dans l'identité des entités les plus diverses. Je résumerai cette identité sous la forme d'une triade:

- *Le modèle inertiel* de l'économie roumaine que l'on retrouve, depuis environ 140 ans, quel que soit le régime, le gouvernement, les partis, etc. Dans toutes les phases longues du cycle séculaire, soient-elles ascendantes (d'environ 25 ans) ou descendantes (d'environ 25 ans) le taux moyen de croissance de l'économie roumaine est supérieur à la moyenne mondiale et, paradoxalement, le résultat en est un accroissement des décalages de productivité et de niveau de vie.

- *Le modèle inertiel de type pervers* des 10 dernières années après la révolution de décembre s'installe après une grande rupture mondiale (l'année 1989) – et pour la première fois dans l'histoire du XX^e siècle l'économie roumaine connaît un taux de croissance au-dessous de la moyenne mondiale pendant toute une décennie.

D'un point de vue économique, le coût de ce modèle, à part un élargissement des décalages (encouru aussi dans le modèle antérieur) est la stagflation (où la stagnation et la chute de la production se combinent avec l'inflation), ainsi que la corruption.

Tandis que le capitalisme développé entre dans une nouvelle phase (le capitalisme éducationnel), l'économie de la Roumanie garde son paradoxe typique, et même l'intensifie, du fait de la perte apparente de supériorité en matière de taux de croissance dans sa phase « classique ».

- *Le modèle restructurant* résulte essentiellement d'un effort d'éliminer les anomalies du modèle pervers (des 10 dernières années) et surtout celle de la stagflation et de récupérer l'avantage en matière des taux de croissance, tout en éliminant sa tare, à savoir que la supériorité en matière des taux provenait d'un déphasage par rapport au cycle séculaire des pays développés, l'économie roumaine étant toujours en retard d'une phase.

Dans la perspective du XXI^e siècle, la Roumanie européenne pourrait s'inscrire sur les coordonnées d'un modèle consensuel si elle quitte résolument la stratégie du « rattrapage » des pays développés et passe à une autre stratégie dont l'élément principal serait de synchroniser sa propre dynamique avec la dynamique des pays de l'UE et non pas avec le point actuel de leur évolution.

La forme finale de la stratégie adoptée en mai 2000, préfigurée dans le projet de Déclaration politique diffusé à la mi-février 2000, se situe au point de convergence entre le modèle restructurant et le modèle consensuel.

habitant le plus élevé de l'Union Européenne. *La voie suivie en fut celle de mettre en valeur sa propre identité*, d'assumer en toute conscience les faiblesses et les fragilités spécifiques à un État très petit, entouré par trois pays infiniment plus puissants en matière de force économique et militaire.⁵²

C'est une solution à caractère *particulier*, qui ne comporte pas la suppression des décalages planétaires, mais, en tant que point de réflexion, ce cas particulier peut devenir un symbole.

2. Un deuxième palier de la réponse vise une situation plus générale, ayant trait à une cyclicité universelle qui veut que les régions développées et celles moins développées changent de place. Nous avons esquissé cette situation dans le paragraphe précédent.

3. Un troisième palier de la réponse est lié à la possibilité de diminuer les décalages universels non pas à la suite des changements successifs de positions chronospaciales, mais comme une tendance :

a) où la « succession » devienne « synchrone » et

b) où on reproduit la tendance à l'égalisation mais avec également un « critère de calcul ».

Dans leur première partie, les réponses font penser à une « rente d'identité » comme base générale de synchronisation. Dans leur deuxième partie, les réponses partent de la prémisse qu'on ne doit pas confondre enrichissement et corruption ou pauvreté et incorruptibilité. Si l'on envisage un *calcul consensuel de l'enrichissement*, un enrichissement des riches devrait être encouragé lorsqu'il conduit à un enrichissement plus accentué des pauvres.

*

Ce que l'on pourrait retenir des expériences connues est que les transitions devraient être réalisées dans le temps qui leur est propre.

J. Stiglitz montre comme un paradoxe le fait que nombre de pays ayant adopté une stratégie gradualiste ont su procéder plus rapidement à des réformes à caractères plus profonds.⁵³ Je crois que l'une des explications est que dans un

⁵² Même la « loi générale de l'univers » dans l'acception de Gerald Heard, soutenu par Toynbee sonne ainsi: « la vie évolue en vertu de sa capacité de sentir et de devenir consciente de ce qui se passe autour d'elle; à savoir, justement parce qu'elle est exposée aux dangers et non parce qu'elle en est protégée. La force de la vie réside plutôt dans la faiblesse, non dans la force; dans ses dimensions réduites et non dans un immense volume. » (Arnold Toynbee, *Studiu asupra istoriei. Sinteză a volumelor I-VI de D.C. Somervell*, Editura Humanitas, 1977, traduction par Dan A. Lăzărescu, p. 443.)

⁵³ Stiglitz montre qu'on peut considérer deux modèles mondiaux de transition:

- la transition en Russie – avec thérapie de choc – mise en œuvre par des institutions financières internationales et

- la transition en Chine – graduelle – conçue par eux-mêmes.

Après 10 ans, les résultats essentiels sont paradoxaux:

contexte de « gradualisme stratégique » on peut effectuer les réformes nécessaires dans *le temps qui leur est propre* (« le temps du projet ») – sans préjudice pour la direction d'ensemble du processus.⁵⁴

« Succession organique » et « succession mécanique » dans les transitions sociétales

Dans ce mouvement universel on rencontre des formes sociétales issues soit d'une « succession organique » soit d'une « succession mécanique » (je définirai ailleurs ces termes). Par exemple, la transition à l'économie de marché aux XVII^e–XVIII^e siècles mena à la généralisation d'une concurrence de type capitaliste dans *l'Ouest de l'Europe* ; en revanche en Europe de l'Est cette transition fut accompagnée par un retour à la rente en travail qui, combinée avec la naissance et l'élargissement du marché mondial mena à une économie de *néo-servage* (insuffla une nouvelle vie aux plantations de type esclavagiste du *sud des États-Unis*). Le remodelage de certains facteurs de production et de certains groupes de produits dans les conditions du marché mondial a pour effet une situation intéressante, à savoir: pour les produits « traditionnels » la capacité de concurrence du néo-servage est supérieure à celle du système « capitaliste »: le blé « néo-servagiste » produit en Russie et dans les pays sud-est européens battait sur les marchés internationaux le blé produit dans les pays occidentaux car les prix de revient du blé produit en néo-servage et exportés dans des conditions capitalistes sont plus bas (puisque ce blé est obtenu à l'aide de l'inventaire vivant et non vivant du paysan et avec une main-d'œuvre asservie et gratuite).

Cette même situation – à savoir la production en néo-servage et la commercialisation capitaliste – a pour conséquence une aggravation des tensions du système de néo-servage: l'augmentation de la production pour exportation dans la course à des lots cultivés en néo-servage a marqué une tendance d'extension au détriment des lots paysans. Le rétrécissement des lots paysans et donc de la base de reproduction de l'inventaire paysan a mené au tarissement graduel, lent, mais inévitable, des avantages de la production en néo-servage sur le marché capitaliste des produits traditionnels.

« En 1990, le PIB de la Chine représentait 60% de celui de la Russie. Dix ans plus tard, c'est l'inverse. La pauvreté a considérablement augmenté en Russie et considérablement diminué en Chine. » (Joseph E. Stiglitz, *La grande désillusion*, Librairie Arthème, 2002 (titre original: *Globalization and Its Discontents*, W.W. Norton, 2002, p. 31.)

⁵⁴ La solution proposée dans L'Esquisse de Stratégie de 1990 est intéressante: « L'ample débat sur les implications de la soi-disant 'thérapie-choc' ou de la 'transition graduelle de durée' a soulevé des problèmes des plus divers, étant donné la complexité de l'équation globale qui se devait d'être résolue. La stratégie de notre choix pourrait être définie comme une stratégie graduelle mise en place rapidement y compris pour ce qui est des mécanismes juridiques et économiques strictement nécessaires pour le fonctionnement de l'économie de marché et avec la protection sociale adéquate de la communauté dans son ensemble. »

Les avantages comparatifs des formes de production en néo-servage deviennent inexistantes dès l'apparition de nouveaux facteurs de production, et de la production capital-intensive. Le système du néo-servage devient incapable de concurrence et donc la première grande transition de l'économie naturelle à l'économie de marché a pour résultat une faille profonde entre les deux parties de l'Europe. Il en résulte que les échanges internationaux censés s'effectuer en accord avec la loi de l'échange équivalent deviennent responsables d'une hémorragie de revenu national et des distorsions dans le mécanisme interne de l'apparition du capitalisme : l'hémorragie de richesse nationale et l'absentéisme ne cessent d'anémier l'accumulation primitive de capital.

Le comportement des grandes propriétés des boyards entraînées dans le circuit du marché mondial de céréales à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle se retrouvera en quelque sorte dans le comportement des grandes entreprises d'État entraînées dans le tourbillon des privatisations dans la transition de l'Europe de l'Est et de la Russie de l'économie de commande à l'économie de marché capitaliste.

Pendant la période de transition, de grandes entreprises d'État arrivent à combiner par un mécanisme fétichisé, mystifié, des avantages relevant du vieux système des « pertes planifiées » propre à l'économie de commande et les avantages propres aux monopoles en matière de fixation des prix, mais sans contrepartie dans les contraintes du monopole économique et des lois d'un marché libre; voit ainsi le jour un mécanisme pervers, capable de faire se répercuter sur les prix toutes les augmentations de salaires, surtout celles des managers, ainsi que toutes les pertes et tous les coûts de l'inefficacité ; ceux-ci n'ont plus aucun rôle dans la fixation du seuil de rentabilité et la survie de l'établissement ou dans la fixation des revenus des employés et des managers.

Les pratiques des établissements dévorant leurs propres fonds, ce véritable « cannibalisme des entreprises » (selon l'expression lancée par Mugur Isărescu lors des débats de Snagov, en 1995) et la dépréciation constante de la valeur de marché des affaires soumises à la privatisation sont des pratiques spécifiques de la transition à l'économie de marché et représentent le canal spécifique le plus important de l'hémorragie interne et externe de richesse nationale.

Le comportement de certaines entités anciennes (telles les propriétés terriennes des boyards entraînées dans le tourbillon du marché mondial au XIX^e siècle ou les gigantesques entreprises d'État de l'économie de commande, entraînées dans le tourbillon de la transition à l'économie de marché à la fin du XX^e siècle) permet, face aux exigences des nouveaux cadres sociétaux de dégager certaines régularités.

- Une entité sociale de type ancien peut s'adapter à un nouvel environnement, même changé radicalement, mais elle n'a plus l'énergie interne nécessaire pour se réadapter à un second changement successif.⁵⁵

⁵⁵ Toynbee se réfère à cet aspect sur un plan beaucoup plus large et formule même une loi agissant tant dans le domaine non humain que dans le domaine humain. En invoquant Gerald Heard

- Une autre réflexion d'ordre général porte sur les limites de l'horizon d'universalité. Dans l'ouvrage de Toynbee il a y un sous-chapitre intitulé « l'élargissement de l'horizon » où on fait valoir deux limites :
 - soit un élargissement au-delà des limites de sa capacité de maîtrise physique ou conceptuelle,
 - soit un non-élargissement de l'horizon.

Lorsque l'on dépasse constamment la limite de « l'horizon propre d'universalité » on peut aboutir à l'extension d'une entité au delà d'un « point critique », avec danger de collision ; une telle collision peut avoir des issues des plus inattendues, tel un « retournement des armes » contre le noyau ayant généré l'entité en sur-extension, ou aventures suicidaires.

Au delà d'un tel « point critique », toute extension devient « sur-impérialiste » (l'essence du sur-impérialisme étant le divorce irrémédiable entre les objectifs et les moyens de leur gestion des objectifs).⁵⁶

dans ce contexte il écrit à propos d'une entité qui atteint le seuil de la maturité: « elle arrive ainsi à vaincre tous ses compétiteurs sur le terrain où elle est habituée à se battre. Mais, d'autre part, il n'en reste pas moins que, si le terrain de lutte change, elle sera écrasée. Seul ce succès à conséquences long temps efficaces paraît expliquer l'extinction d'un nombre énorme d'espèces. Les conditions climatiques changent. Les espèces ont utilisé toutes les ressources de leur énergie vitale pour s'adapter aux circonstances. A l'instar des pucelles écervelées, elles n'ont pas gardé d'huile pour pouvoir s'adapter à d'autres circonstances. Engagées en sens unique, elles ne peuvent plus modifier leur direction et sont donc vouées à la disparition. »

⁵⁶ Les guerres en trois générations de civilisations dans la vision de Toynbee.

« Les guerres fratricides, menées avec une violence toujours plus grande furent de loin la cause la plus importante d'extinction des civilisations relevant à chacune des trois générations que j'ai mentionnées.

Dans la première génération, la guerre fut sans aucun doute à l'origine de l'écroulement de la civilisation sumérienne et de la civilisation andine et, probablement, de la civilisation minoenne.

Dans la deuxième génération, par la guerre furent détruites les civilisations babylonienne, indique, syriaque, hellénique, sinique, mexicaine et yuccathèque.

Dans la troisième génération, la guerre mena à l'anéantissement de la civilisation chrétienne orthodoxe, tant dans son corps principal que dans son rejeton de Russie, de la civilisation extrême-orientale dans son rejeton japonais, ainsi que des civilisations hindoue et iranienne. Parmi les cinq civilisations restées, on peut supposer que la civilisation hittite vit elle aussi sa fin à la suite d'une guerre fratricide, dans son berceau, bien avant qu'elle ne se laisse entraîner dans une guerre externe contre le monde périphérique de l'Égypte ou de succomber à la suite d'une période de *Völkerwanderung*. Il n'y a pas de preuves jusqu'à présent que la civilisation maya se soit perdue à la suite d'une guerre fratricide. La civilisation égyptienne et celle extrême-orientale de Chine semblent avoir sacrifié leur vie à une idole à part : un empire universel doté d'une bureaucratie parasite en extinction continue. Le seul spécimen de civilisation qui n'ait pas disparu à cause de la guerre est la société arabe.

Celle-ci semble avoir été anéantie par l'esprit du mal issu de l'implantation d'une institution nomade parasite dans un monde peu propice aux nomades – l'institution des mamelouks égyptiens, des guerriers esclaves. Mais il est tout à fait possible que la société arabe soit anéantie si une attaque se perpétue par des civilisations allogènes, ce qui représenterait un cas singulier de périssément d'une civilisation. » (Arnold J. Toynbee, *Studiu asupra istoriei. Sinteză a volumelor VII-X de D.C. Somervell*, Editura Humanitas, pp. 423-424)

L'impérialisme se reproduit de manière inexorable en largeur et en profondeur jusqu'à un point où les objectifs et les moyens dont il dispose pour réaliser de l'extension entrent en collision.

Rapport entre économie de marché et capitalisme

C'est bien connu que **tout capitalisme est économie de marché**. Le capitalisme est un mode de production qui s'étend sur environ 500 ans. Quand à l'économie de marché, elle a une histoire d'au moins quelques milliers d'années. Le noyau dur originaire du capitalisme est l'*économie de marché*, une économie de marché *généralisée*, fondée sur la propriété privée, et une concurrence omniprésente qui *régit l'échange de valeurs et préside à la formation des prix*.

Le désarmement pendant la guerre froide.

Parmi les principales conclusions théoriques des dernières décennies en matière de course aux armements et de guerres, il convient de rappeler les deux grands modèles théoriques qui ont soutenu les stratégies de sauvegarde de la paix globale pendant la guerre froide.

Le premier était le modèle de la « destruction mutuellement assurée » (MAD – Mutually Assured Destruction), qui reposait sur l'idée d'une protection des arsenaux nucléaires et de la conservation de la capacité de riposte après un premier coup nucléaire de l'adversaire, modèle fondé sur des études en matière de théorie des jeux, pour lequel deux savants, Robert Aumann et Thomas Schelling, ont reçu le prix Nobel en économie, en décembre 2005.

Le second était le modèle de la réduction des armements et du désarmement, illustré dans le domaine économique par des hommes de sciences tels Leontief, Dolgu, Wallich (États-Unis), Duisenberg (Pays-Bas).

Le lauréat Nobel Wassily Leontief écrivait à Gheorghe Dolgu en novembre 1977: « Cher Professeur, je suis parfaitement conscient du rôle central qu'une réduction générale des dépenses d'armement peut jouer dans l'accélération du progrès économique et social, surtout dans les zones les moins développées du monde... Le modèle mondial que j'ai construit peut très bien servir pour une vaste étude sur les effets bénéfiques d'une réduction générale (ou au moins d'un ralentissement) des dépenses militaires. Si les Nations Unies étaient prêtes à sponsoriser une telle étude, je prendrais sérieusement en considération la possibilité d'entreprendre un tel effort.»

Un tel financement de la part de l'ONU a été assuré avec la contribution de Gheorghe Dolgu et c'est ainsi que Wassily Leontief a pu apporter sa contribution personnelle, sur la base de son modèle mondial, à l'étude des effets économiques et sociaux de l'armement/désarmement, ce qui renforça les fondements scientifiques des conséquences économiques de l'armement/désarmement, la crédibilité et l'impact des études pertinentes entreprises dans le cadre des Nations Unies.

Le cycle du militarisme est suicidaire; il « consiste d'une invention, une victoire, une léthargie et un désastre ». (Arnold Toynbee, *Studiu asupra istoriei. Sinteză a volumelor I-VI de D.C. Somervell*, Editura Humanitas, 1977, traduction Dan A. Lăzărescu, p. 452; voir aussi les trois générations successives du militarisme).

D'après Toynbee le militarisme est voué à entraîner le suicide, soit par des méthodes passives, soit par des méthodes actives; les méthodes *passives* étant propres à ceux enclins à « s'endormir sur leurs lauriers » et les méthodes *actives* par la situation où un acteur doté d'une force militaire nettement supérieure, tel un Goliath, n'a plus de discernement, n'est plus capable d'appréciation réaliste du rapport de forces dans des contextes en changement et rencontre chaque fois un autre type de David, les deux voies étant tributaires de ce que Toynbee appelle « intoxication par la victoire ».

Mais si tel est le cas avec le capitalisme et l'économie de marché, on pourrait s'interroger: est-ce qu'à l'avenir, l'économie de marché restera la matrice de l'économie capitaliste ou bien celle-ci pourrait se retrancher en une entité-noyau distincte capable d'engendrer sa propre « diaspora » spécifique ? ⁵⁷

Ma réponse vise essentiellement la possibilité d'un nouveau type de dualité:

- a) une économie de marché et un capitalisme fondés sur un type nouveau et supérieur de propriété – *la propriété identitaire* – et
- b) sur un nouveau type d'échanges – *l'échange des valeurs* – avec pour siège principal l'École universelle, ce qui n'écarte pas le marché mondial, mais entraîne sa restructuration.

À un certain moment, l'économie de marché peut atteindre un « point critique » où elle est à même de régénérer ses atouts de « noyau dur originaire » et transformer l'économie capitaliste en l'un de ses secteurs. C'est le moment où intervient le marché universel proprement dit, ce marché « fini mais sans limites » (planétaire + interstellaire + les ressources infinies de la connaissance universelle, y compris celles du sous-conscient et de l'inconscient universalisé).

On peut parler ici de « point critique » dans le rapport entre économie de marché et capitalisme. L'économie de marché représente « l'environnement propice » où naît le capitalisme qui, pour une bonne moitié de millénaire, apparaît comme la forme supérieure de l'économie de marché, qu'il subordonne, élimine et recrée en permanence par le mécanisme même de la concurrence généralisée, son « environnement propre » d'existence.

En gros, sous le capitalisme, l'économie de marché élargit et approfondit sans cesse sa sphère de compréhension.

Critique des sociétés coexistantes, en l'occurrence du capitalisme et sa troisième génération:

- Les historiens blâment l'époque de l'accumulation primitive, mais créent ainsi un point de vue favorable au capitalisme du XX^e siècle (la première génération de la critique du capitalisme *décrit* et *expliqué*).

- Des économistes essaient de tempérer les excès des historiens dans leur critique de l'accumulation primitive, créant ainsi une prémisse pour la critique du capitalisme du XX^e siècle (une deuxième génération de la critique, qui met l'accent sur *le changement* du capitalisme) en vue de sa réformation à l'échelle nationale-étatique.

⁵⁷ La thèse de Fernand Braudel acquerrait ainsi une « expression étendue »: il s'agirait d'une « économie de marché étendue », avec une acception différente du marché même où

1. ce qui domine ce ne sont pas les prix, mais les valeurs ;
2. ce n'est pas *l'acte* d'échange, mais *le flux* (qui devient stock et tire son origine du stock) ;
3. le marché n'est pas gouverné par la loi de « l'échange équivalent » (qui en pratique se manifeste finalement dans l'inéquivalence des échanges).

• Une troisième génération confère à la critique une nouvelle dimension: non seulement celle d'expliquer et de changer le monde, mais aussi et surtout *celle de le conserver*. C'est la critique où il y a fusion de la science et de la foi. Cette troisième génération qui se trouve à ses débuts fut en quelque sorte inaugurée par une critique des sociétés coexistantes à partir d'une double perspective:

- 1) la perspective de l'avenir;
- 2) la perspective de l'intérêt général humain de préserver l'espèce.

Chacune de ces trois générations de la critique présente dans son être des combinaisons différentes entre science et idéologie, science et croyance, entre intérêts restreints et intérêts généraux. La première génération est marquée par la prédominance des intérêts de classe, la deuxième génération essaie de réconcilier les intérêts antagonistes de classe sur la plate-forme de l'intérêt de *l'État-nation*, la troisième génération de la critique cède la priorité à l'intérêt *général humain*. *Pour la première fois, le capitalisme est tenu à manifester sa supériorité intrinsèque non pas par rapport au « socialisme réel » ou aux formations précédentes, mais par rapport à soi-même. Alors sa seule ressource en est sa capacité d'auto-perfectionnement, c'est-à-dire sa disponibilité de se réformer de façon continue.*

La perplexité institutionnelle contemporaine comme « succession coexistante » spécifique

Un facteur important, primordial, un critère permettant de distinguer le commencement du déclin d'une civilisation ou d'une entité sociale distincte est le sort des « *minorités créatrices* » en soi, une condition indispensable du progrès; cette minorité commence à dégénérer en une « *minorité dominante* », qui, à la limite, devient une « *minorité dictatoriale* » quelle que soient les formes institutionnelles.

Toutes les civilisations qui ont disparu ont eu cette cause dans leur gènes (à leur incapacité d'harmoniser le cadre institutionnel avec l'émergence des nouvelles formes matérielles et spirituelles s'ajoute leur incapacité d'élargir et d'universaliser leur propre type de civilisation).

Dans la perspective du passage vers « l'École universelle » je voudrais souligner qu'il ne s'agit pas de transférer le pouvoir de décision des mains des instances politiques aux mains d'une élite intellectuelle dotée de pouvoirs discrétionnaires.

Plus un leader se montre hyperactif, plus il doit être limité dans son pouvoir discrétionnaire. Les minorités créatrices devraient pouvoir jouir d'un champ illimité pour affirmer leur talent créatif, tout en étant pondérées par d'autres éléments de forces comparables dans la prise des décisions sociétales.

Il me vient souvent à l'esprit un exemple cité par ce grand démocrate qui fut Karl Popper à propos du lauréat Nobel, Sakharov, le savant connu pour son opposition spectaculaire au régime soviétique et pour la célébrité mondiale duquel

Popper même avait fait des efforts extraordinaires. Or, dans les mémoires écrites par Sakharov, Popper allait découvrir une histoire incroyable, accablante: à la fin des années '60 Sakharov avait proposé aux dirigeants soviétiques que des bombes à hydrogène fussent installées sur des sous-marins soviétiques afin d'anéantir l'Amérique!

Cet « effet Sakharov » reste un grand point de réflexion.

Dans la dialectique de la disparition des 16 civilisations énumérées par Toynbee, il y a eu chaque fois une multitude d'« alternatives » que l'on n'a pas su saisir et utiliser de leur temps et qui furent identifiées *post factum* ; dans des cas exceptionnels où une « alternative » a su se frayer un chemin, elle a été finalement étouffée.

Cela ne veut pas dire que des éléments relevant des modèles théoriques et pratiques successifs n'ont pas été repris et intégrés dans de nouveaux schémas sociaux.

Bertrand Russel suggère une piste qu'on peut continuer jusqu'au modèle de la Chine contemporaine.

Le schéma judaïque de l'histoire (à savoir une histoire: *a*) orientée vers l'avenir; *b*) fondée sur l'apprentissage permanent; *c*) comportant une critique sans rivages, y compris de soi-même) a été adapté par Saint Augustin au christianisme, par Marx au socialisme, qui a repris pour les besoins du socialisme tant le schéma judaïque proprement dit que son adaptation au christianisme, en insistant que le premier terme du schéma C+V ne produit aucune valeur nouvelle, tandis que V produit des salaires, ainsi que des profits.

Bertrand Russel présente ce « dictionnaire » intéressant:

Yahvé	=	Le Matérialisme dialectique
Messie	=	Marx
Les Choisis	=	Le Proletariat
L'Église	=	Le Parti communiste
Le Deuxième Avènement	=	Le Révolution
L'Enfer	=	La Punition des capitalistes
L'Empire Millénaire	=	La Société socialiste

« Les termes du côté gauche expriment le contenu émotionnel des termes du côté droit et c'est justement ce contenu émotionnel, familier pour ceux qui ont une éducation judaïque ou chrétienne, qui a rendu crédible l'eschatologie de Marx.» (B. Russel, *Istoria filosofiei occidentale*, Editura Humanitas, București, 2005, p. 379.)

La perplexité institutionnelle contemporaine

Le terme de « perplexité institutionnelle » a été introduit par Pierre Werner pour définir la situation de crise où un cadre institutionnel ancien n'est plus à même de permettre la résolution des problèmes d'un nouveau type.

L'accumulation continue des *problèmes d'un nouveau type* et surtout la recherche de leurs *solutions* requiert toute l'ingéniosité et toutes les ressources de l'intelligence et de l'esprit humain. Les solutions ne résolvent pas les problèmes d'un *nouveau type* tant qu'elles restent partielles ou moulées sur l'ancien cadre institutionnel. Lorsqu'on se borne à leur appliquer des « perfectionnements partiels », les cadres institutionnels restent eux-mêmes « perplexes » face non seulement aux nouveaux problèmes mais aussi face aux vieux « problèmes standard », et même voient leur perplexité s'accroître.

S'installe ainsi une « triade » de la « perplexité institutionnelle »:

- a) elle se généralise;
- b) en même temps elle devient *chronique* et
- c) connaît des poussées *aiguës*.

Des générations successives de véritables « vagues idéatiques » qui, dans leur phase majeure, d'expansion, engendrent des hypothèses situées dans le monde de *l'explication causale* du problème, dans leur phase « mineure », réflexive, se placent dans le monde de *la recherche des solutions* à cet état de perplexité institutionnel.

Les processus au bout desquels la perplexité devient « généralisée », « chronique » et « aiguë » peuvent atteindre dans leur combinaison un « point critique », qui annonce l'éclatement d'une véritable « crise civilisationnelle ».

« La carte des recherches contemporaines » connaît deux sommets: un dans le monde des *explications causales* des crises et l'autre dans le monde de la recherche des *solutions* à l'état de perplexité et aux crises.

Il y a une règle générale qui veut que la trajectoire suivie par la recherche des *explications causales* soit l'inverse de celle suivie par la recherche des *solutions* et cette règle générale peut être vérifiée même à présent.

L'explication causale des « perplexités contemporaines » s'inscrit dans un triptyque:

- „I^e Étape”: trouver la *cause immédiate* de la « perplexité institutionnelle » contemporaine. Cette cause immédiate c'est l'apparition de problèmes nouveaux qui ne se prêtent plus à des solutions propres à l'ancien cadre institutionnel.

- „II^e Étape”: trouver la *cause générale* des « perplexités institutionnelles ». On peut considérer que la cause générale des perplexités institutionnelles réside dans l'accumulation des processus de crise civilisationnelle, où la perplexité institutionnelle n'est qu'un des processus majeurs annonçant la possibilité de désintégration des civilisations respectives.

- „III^e Étape”: la *cause générale des crises civilisationnelles*. Là on a besoin d'une *théorie générale* des crises civilisationnelles. La première tentative d'ensemble en ce sens est due à Arnold Toynbee.⁵⁸ Élaborée au milieu du XX^e

⁵⁸ Voir Arnold J. Toynbee, *A Study of History*, qui comprend les volumes suivants:

siècle, dans une période marquée par deux guerres chaudes majeures et l'éclatement de la première guerre froide mondiale, elle est soumise à présent à un « test majeur » poppérien.

Ce triptyque d'une explication causale des états de perplexité intellectuelle rencontrés au cours de l'histoire et valable pour *toutes* les civilisations successives s'applique également aux civilisations coexistantes actuelles.

Si *l'explication causale* parcourt toutes les étapes successives qui vont du « concret immédiat » à une « théorie concrète » et ensuite à une « théorie générale », *les solutions ont parcouru un chemin inverse*. Qu'est-ce qui s'ensuit? On ne saurait, par des solutions partielles d'un concret immédiat, aboutir à une *théorie générale des solutions* et identifier ainsi la *Solution*. S'attendre à autre chose serait preuve d'inconscience logique.

La recherche des solutions connaît un cheminement inverse et il mérite de s'y attarder car l'un des traits essentiels de la « perplexité institutionnelle » contemporaine c'est qu'à ce stade *des montagnes de solutions s'accumulent*, l'une plus ingénieuse que l'autre, portant toutes sur le perfectionnement des cadres institutionnels existants, *mais ce qui manque encore c'est la Solution*, une *Théorie générale* des solutions qui puisse partir de la dernière marche de *l'explication causale* (la *théorie générale* de la perplexité institutionnelle et donc des crises civilisationnelles), et aboutir sinon à la *Solution* (idéale), du moins à une *solution praticable* ; même si cette dernière n'était pas à même de résoudre la crise civilisationnelle, elle pourrait au moins reporter sa possible explosion catastrophique jusqu'à un moment futur où s'avèreraient possibles des solutions qu'à présent nous ne pouvons qu'apercevoir ou des solutions qui à présent ne sont ni même imaginable.⁵⁹

À l'œil nu on peut s'en rendre compte que si des montagnes de solutions s'accumulent, des problèmes innombrables s'accumulent à leur tour et ils approchent des seuils critiques. Je ne sais ce qui est plus troublant – l'agglomération

Vol. I: Introduction; The Geneses of Civilizations (Oxford University Press 1934) ;
 Vol. II: The Geneses of Civilizations (Oxford University Press 1934) ;
 Vol. III: The Growths of Civilizations (Oxford University Press 1934) ;
 Vol. IV: The Breakdowns of Civilizations (Oxford University Press 1939) ;
 Vol. V: The Disintegrations of Civilizations (Oxford University Press 1939) ;
 Vol. VI: The Disintegrations of Civilizations (Oxford University Press 1939) ;
 Vol. VII: Universal States; Universal Churches (Oxford University Press 1954) ;
 Vol. VIII: Heroic Ages; Contacts between Civilizations in Space (Oxford University Press 1954) ;
 Vol. IX: Contacts between Civilizations in Time; Law and Freedom in History; The Prospects of the Western Civilization (Oxford University Press 1954) ;
 Vol. X: The Inspirations of Historians; A Note on Chronology (Oxford University Press 1954) ;
 Vol. XI: Historical Atlas and Gazetteer (Oxford University Press 1959) ;
 Vol. XII: Reconsiderations (Oxford University Press 1961).

Source: http://en.wikipedia.org/wiki/A_Study_of_History

⁵⁹ Voir en ce sens Nicholas Georgescu-Roegen, *op. cit.*, p. 98.

des nuages noirs des conclusions convergentes ou l'indifférence dont on les regarde du fait de leur suragglomération, avec son inévitable effet de dépréciation.

Ceci dit, je voudrais souligner que l'on ne peut pas attendre la mise au point d'une *théorie cohérente des solutions*, car ce processus a son cheminement, ses lois et son rythme tout à fait imprévisibles ; en revanche il est à la portée de l'humanité d'ébaucher un *système de solutions*, qui sans être une théorie générale, sans être déjà la *Solution*, soit quand bien même la voie vers une *solution praticable*.

L'aspiration de toute entité à un horizon d'universalité se manifeste aussi au niveau des phases distinctes du cycle explications-solutions, dans la mesure où : « la phase majeure » et « la phase mineure » tendent à s'autonomiser en des cycles distincts. En s'autonomisant de la sorte, les deux phases qui, par définition, devraient *se succéder* et offrir par là même une soupape pour la résorption des contradictions accumulées, présentent un « tableau perplexe » : la succession des deux phases est remplacée par *leur simultanéité synchrone*, ce qui permet à ces phases, successives par définition, de ne plus se rencontrer nécessairement.

Or, une loi absolue de la cyclicité (car c'est la forme la plus générale d'existence de l'Univers) veut que *tout* cycle comporte dans son noyau dur un « point critique » (placé soit dans un « espace-temps réel », soit dans un « espace-temps imaginaire », qui n'est, selon Hawking, moins réel que l'espace-temps réel).⁶⁰

En d'autres termes, malgré les processus qui frappent de perversité le « cycle explications-solutions », il reste possible qu'à un certain moment le cycle des *phases majeures* croise le cycle des *phases mineures* directement, sans intermédiaires, faisant ainsi passer sur une nouvelle orbite l'ensemble des processus de crise.

Justement un tel « point critique » (crise) se trouve à la porte commune des civilisations coexistantes à présent.

Même sans proposer de saisir sur *leur « propre terrain »* les notions dont on parle, un minimum serait d'essayer d'en donner une définition *fonctionnelle*.

Je ferais ici appel à une thèse fondamentale de Toynbee : « L'histoire des civilisations met en avant une conclusion pleinement démontrée : l'élément que représente l'ajournement des restructurations paisibles représente lui aussi un côté essentiel des révolutions et explique leur violence, un de leur traits proéminents. Les révolutions ont un caractère violent du fait même qu'elles sont des victoires

⁶⁰ « Peut-être que ce que nous appelons temps imaginaire est en réalité plus concret, tandis que ce que nous appelons temps réel n'est qu'une idée que nous inventons pour nous aider à décrire ce que nous voyons être l'univers. Mais, selon l'approche que j'ai décrite dans le chapitre I^{er}, une théorie scientifique n'est qu'un modèle mathématique que nous employons pour décrire nos observations ; il existe uniquement dans notre esprit. Ainsi, il n'y a aucun sens à nous poser la question : Lequel est réel, le temps « réel » ou le temps « imaginaire » ? Il s'agit tout simplement de quelle est la description la plus utile. » (Stephen W. Hawking, *Scurtă istorie a timpului. De la Big Bang la găurile negre*, București, Editura Humanitas 2001, p. 162.)

tardives des nouvelles et puissantes forces sociales contre des institutions anciennes et rigides, qui depuis quelque temps barraient le chemin à ces nouvelles expressions de vie sociale. Plus les obstructions durent longtemps, plus sera forte la pression des forces qui voient leurs voies d'accès bloquées. Et plus cette pression est forte, plus sera violente l'explosion par laquelle les forces longtemps emprisonnées arrivent finalement à se libérer.»⁶¹

À l'origine, le terme « révolution » avait une signification qui, au long de l'histoire, a évolué de manière surprenante: la révolution qui au départ voulait dire la reprise de l'ancienne orbite prit après 1789 la signification d'une rupture brusque de « marche en avant » et d'écrasement rapide de l'ancien régime. Le terme *réforme* a lui aussi connu beaucoup de zigzags, mais je ne vais pas les poursuivre en détail (dans le deuxième volume il y aura une analyse du mouvement de ces deux termes à partir de « leur propre terrain »).

Je noterai maintenant quelques moments nodaux: *a)* avec le temps, les deux notions « révolution et réforme » se sont constitués en un couple, où l'une conditionne l'autre, voire même dans une sorte de *cycle sociétal* où l'une serait la phase forte, de rupture, et l'autre la phase de consolidation; *b)* ce couple montre avec force que toute entité sociétale, idéatique et ainsi de suite, tend d'une manière irrépressible vers son horizon d'universalité et essaie en permanence de subordonner, d'englober autres entités; *c)* au cours du processus de changement de sens de la tendance à un horizon d'universalité, d'annexion du sens de l'autre, la notion de révolution et celle de réforme s'interpénètrent et arrive, pour donner un exemple récent, à ce qu'on appelle « *révolution tranquille* »; *d)* mais non seulement les macro-termes du couple cyclique – révolution d'une part, réforme d'autre part – ont un mouvement en zigzag; on peut observer que même à l'intérieur de chacune d'entre elles, les parties constitutives tentent d'atteindre un « horizon d'universalité », de dépasser leur état spatio-temporel limité, etc. Par exemple: la notion de *restauration* qui fut une phase particulière de ce qui était censé être la réforme tendit, au fil des décennies et des siècles, à se substituer complètement à la notion de réforme.

*

En revenant maintenant au « point critique » dont il a été question à la fin du paragraphe précédent, celui-ci présente une phase *constitutive* d'un *cycle de restructuration*,⁶² accompagné ou suivi par l'entrelacement des moments de

⁶¹ Arnold Toynbee, *Studiu asupra istoriei, Sinteză a volumelor I-VI de D.C. Somervell*, Editura Humanitas, 1977, p. 378.

⁶² Voir *Restructurări în economia politică*, Editura Politică, București, 1980; le terme de « restructuration » essayait une synthèse entre les visions épistémologiques de Kuhn et, respectivement, Popper sur l'exemple de l'économie politique.

révolution et des processus de *réforme* qui, dans leur répétition cyclique, aboutissent à une phase de « perplexité institutionnelle »; celle-ci peut être résorbée par le mécanisme « standard », qui fait nourrir le cycle des restructurations ou peut être résorbée dans un macro-processus de *renaissance*.

Nous pourrions considérer comme des moments constitutif intégrés à une « succession coexistante »: 1) « le point critique » (la crise), 2) la résorption paisible, 3) la révolution, 4) la réforme, 5) la perplexité institutionnelle. La *renaissance* devrait être considérée distinctement.

Sur les « Renaissance »

Les renaissances ont un caractère universel, elles se produisent non seulement dans la vie des sociétés humaines, mais aussi dans l'espace.

La « renaissance cosmique » est donnée par la vitesse de la lumière et par la constante Hubble, selon laquelle plus les galaxies sont éloignées plus leur vitesse d'éloignement augmente.

Si la vitesse de la lumière est constante, quelle que soit la direction (environ 300 000 km par seconde) il est clair que plus les galaxies sont éloignées plus la vitesse d'éloignement devient importante.

Conformément à des données récentes, la lumière émise par les galaxies détectées dernièrement a mis 13,23 milliards d'années pour nous atteindre.

De la même façon on considère que l'on ne voit pas le soleil tel qu'il est quand on le regarde mais tel qu'il était 8 minutes auparavant, parce que la lumière qu'il émet a besoin de 8 minutes pour nous atteindre (Isabelle Grenier, astrophysicien et professeur à l'Université Paris VII).

Voici donc un « type classique » de renaissance, la renaissance cosmique.⁶³

⁶³ Un autre problème pourrait se poser à ce propos. Peut-on avoir à faire à une vitesse de déplacement supérieure à la vitesse de la lumière? La réponse que je déduis du schéma d'Isabelle Grenier pourrait être exprimée de la manière suivante: la vitesse de déplacement de la lumière est constante, mais en ajoutant le principe Hubble il en résulte qu'elle est constante quelles que soient les directions dans lesquelles elle se propage; c'est justement pourquoi au fur et à mesure qu'elle s'éloigne d'un certain point d'observation, disons la Terre, et se rapproche implicitement d'un autre point d'observation, même si sa vitesse de propagation reste la même quelle que soit la direction, elle prendra par exemple 13,23 milliards d'années pour nous parvenir (dans le cas des galaxies détectées dernièrement), période de temps qui augmentera si les galaxies respectives sont plus éloignées de la Terre et diminuera si elles sont plus proches d'un autre point – donc, sans bouleverser cette définition de la lumière, on pourrait répondre que la vitesse de propagation de la lumière par rapport à un point peut être dépassée par la lumière même en fonction du mouvement de rapprochement du point d'où on commence la mensurations.

On pourrait dire que seule la lumière peut égaler ou dépasser la vitesse de la lumière.

En tout cas la lumière doit s'autonomiser par rapport à la lumière, tout comme, par exemple, pour que la rente différentielle du pire lot de terre pris en culture puisse apparaître, le prix individuel de production de ce lot, qui représente en même temps le prix régulateur, doit s'individualiser non seulement par rapport aux conditions moyennes, mais aussi par rapport à soi-même.

Les renaissances terrestres sont des cas spécifiques des renaissances *en général*.

À l'échelle terrestre il s'agit d'une rencontre dans le temps entre une civilisation morte et une civilisation vivante et dans l'espace – de deux civilisations vivantes.⁶⁴

Et un deuxième problème, ou une autre « question naïve » : est-ce que la vitesse de la pensée pourrait, à son tour, égaler (ou dépasser) la vitesse de la lumière ?

⁶⁴Pour une intéressante discussion du terme de renaissance et des réalités qu'il recouvre, voir Arnold J. Toynbee, *Studiu asupra istoriei, Sinteză a volumelor VII-X de D.C. Somervell*, Editura Humanitas, p. 328-330.

Une question peut se poser : le capitalisme peut-il connaître une nouvelle renaissance ? Le capitalisme est supérieur aux modes de production précapitaliste dans la mesure où il fait jouer des facteurs naturels, sociaux et spirituels qui entretiennent un permanent dynamisme et qui élargissent pour chaque génération le champ des choix.

Quand le camp naturel où il se développe devient trop restrictif, et tel fut le cas de l'accumulation primitive de capital avec l'ordre féodal – notamment la propriété féodale des terrains et l'attachement à la terre des serfs – que la grande peste a ébranlé sans l'éliminer, le capitalisme s'est choisi de nouvelles voies de développement où les limites furent contournées et où l'on appliqua le schéma : ne pas attendre que la transformation des structures anciennes aboutisse entraînant l'apparition des structures nouvelles.

En Amérique du Nord le capitalisme s'est créé des structures nouvelles. Une certaine répétition de ce phénomène, quoique à une échelle restreinte, fut la colonisation de l'Australie.

Il est à supposer que le nouveau capitalisme qui se fraye un chemin dans les sociétés de l'Occident connaîtra une renaissance cyclique, en empruntant des voies que l'on ne saura prévenir. Est-ce que ce sera une sorte de société interplanétaire, créée à partir de règles nouvelles, où les facteurs de productions connaîtront dès le début une corrélation structurelle à l'instar de celle de l'Amérique du Nord, qui a su repositionner les facteurs d'Europe mais à un degré de liberté fondamentalement nouveau et où les limites ont cessé d'agir directement ? Y aura-t-il une dynamique telle que l'on retrouve dans le capitalisme post-socialiste de la Chine ? Y aura-t-il une combinaison des facteurs civilisationnels dans une entité nouvelle – l'École universelle ?

Chapitre III

Triade des « générations humaines coexistantes » à la charnière des millénaires

Je reviens maintenant avec plus de détails sur le grand tournant dans la succession des générations humaines, à la charnière des millénaires.

1. Séries séculaires et millénaires sur le sujet

J'ai tenté à bon escient d'éviter tout signe d'« érudition numérique », car souvent celle-ci est douteuse et parfois même nuisible à l'idée qu'elle est censée étayer. Mais je reste quand même un grand admirateur des « chiffrophiles » passionnés tel un Angus Maddison, sans l'effort desquels la recherche économique et sociale serait beaucoup plus pauvre.

Ceci dit et revenant à la triade en question je vais présenter tout d'abord les faits, à l'aide de quelques séries séculaires et millénaires de l'OECD et des divisions spécialisées de l'ONU.⁶⁵

Ces séries couvrent trois grandes périodes :

- *la première*, dans laquelle l'espérance moyenne de vie à la naissance, dans l'ensemble du monde, sans différences notables entre les deux grandes aires (régions développées et moins développées), était de moins de 25 ans, c'est-à-dire une durée à peu près égale à la durée d'une génération humaine « standard ». Il s'agit en gros des séries allant jusqu'à l'an 1820 ;

- *la deuxième*, la période allant de 1820 jusqu'au milieu du XX^e siècle, quand on assiste à une croissance accentuée de l'espérance moyenne de vie à la naissance, dans les deux aires A et B, l'aire B connaissant des taux de croissance supérieurs à la moyenne mondiale. En 1950 entre les zones A et B, il y a quand même une différence égale approximativement à la durée d'une génération : 66 ans par rapport à 44 ans ;

⁶⁵ Voir l'Annexe statistique. L'existence des chiffres statistiques ne constitue pas en soi un test de *validité* ; le test doit prouver la capacité du chiffre respectif à s'insérer *logiquement dans des séries historiques* longues, séculaires, millénaires, de pouvoir servir en tant que générateur en une série rétrospective, de pouvoir constituer un point de départ consistant d'une série prédictive. Les données qui suivent sont sélectionnées conformément à cette vision.

- une troisième période qui commence dans l'intervalle 1950-1955, s'allonge jusqu'en 2005-2010 et au delà, car les prévisions confirment la même tendance jusqu'à l'an 2300.

2. Le grand tournant dans la succession des générations humaines

Les séries que je viens de présenter témoignent de ce qu'on pourrait appeler « le grand tournant dans la succession des générations humaines ». En effet, si dans les tréfonds de la préhistoire de la société humaine et dans les quelque six millénaires de civilisation y compris les deux derniers millénaires jusqu'au début du XX^e siècle, on constate une succession « simple » des générations humaines (l'espérance moyenne de vie à la naissance étant le plus souvent en dessous de la durée d'une « génération standard »), à partir du XX^e siècle, dans cette succession intervient le phénomène de plusieurs *générations coexistantes* ; au milieu du XX^e siècle, il y avait deux générations coexistantes, de nos jours une triade de générations coexistantes est déjà un fait accompli, tandis qu'un éventail de quatre générations coexistantes pourrait devenir la norme dans la deuxième partie du XXIII^e siècle.

Ce grand bouleversement générationnel, prouvé sous rapport quantitatif, a dès maintenant des implications dans les plus divers domaines,⁶⁶ implications que

⁶⁶ Je vais en citer quelques-unes sur l'exemple du Prix Nobel en économie. Institués avec un décalage d'environ sept décennies par rapport aux trois autres domaines – physique, chimie, médecine (psychologie) –, ces prix sont décernés non pas pour des découvertes faites au courant de l'année ou dans les années immédiatement précédentes, mais assez souvent pour des contributions d'il y a 3-4 décennies – et seulement à des auteurs vivants. Jusqu'ici tout paraît normal ; là où une nouvelle « opportunité » surgit c'est la présentation des discours de réception quant, après *trois-quatre décennies*, le lauréat fait une auto-appréciation de la découverte pour laquelle il a décroché le prix. Et là, ce qui à l'origine apparaissait comme des « lois générales », peut s'avérer dans le temps comme n'étant que des cas particuliers d'autres lois, tandis que « des cas particuliers » peuvent acquérir le statut de véritables lois plus générales.

Dans le passé, les générations de savants en tant qu'individus générationnels parcouraient, outre une première période – génération de formation, jusqu'à environ 25-30 ans – aussi une deuxième période – génération de maturité créative, jusqu'à 50-55 ans, tandis que, maintenant il se manifeste à l'œuvre une troisième génération, par excellence de réflexion, qui commence après 55 ans et se prolonge jusqu'à l'âge de 80-90 ans. Il se crée ainsi la possibilité de procéder, comme règle, à l'évaluation de l'œuvre personnelle, ce qui par le passé ne pouvait se faire que par une autre génération de savants. Ceci occasionne « des répliques » chargées d'un contenu épistémologique particulier, d'un type nouveau, à même de couler des conclusions fraîches dans les schémas fondamentaux des grands épistémologues du XX^e siècle – Karl Popper et Thomas Kuhn –, tandis que l'épistémologie du XXI^e siècle sera fortement influencée par ce nouveau « paradigme » (au sens de Kuhn) lié à la transformation de la succession *simple* des générations de savants, dans une *succession des générations coexistantes*, tant au niveau *individuel* (*formation, création, réflexion*) qu'à celui *des communautés scientifiques* (laboratoires, chaires, etc.) où *coexistent* – collaborent, concourent, se

l'on peut seulement induire ou qui se trouvent encore au delà de tout horizon et restent à s'affirmer à l'avenir.

3. Triade des « générations coexistantes » et cycle « séculaire » (Kondratiev)

Comme je l'ai déjà souligné, *la triade des générations successives coexistantes* fut formulée comme loi par Arnold Toynbee. Cette loi veut qu'une idée neuve, une entité nouvelle, une mentalité nouvelle ne puisse s'affirmer que dans l'espace d'une troisième génération humaine.

La théorie du cycle « séculaire » fut établie par Kondratiev presque dans le même temps. Quant au cycle en question, il représente l'unité de deux phases longues, d'une durée de 20-25 ans chacune (c'est-à-dire autant que la durée d'une génération humaine « standard »). Outre les interprétations et les contestations, etc., les séries longues, depuis environ 200 ans confirment cette permanente alternance de deux phases : une ascendante (taux moyen élevé de croissance économique), une autre descendante (de « stagnation »).

La triade générationnelle, de même que le cycle séculaire sont des phénomènes objectifs. De leur enchevêtrement découle la succession des étapes sociétales. Celle-ci *s'effectue par le mécanisme de la succession générationnelle*, une nouvelle étape ne s'affirmant que dans la durée d'une troisième génération humaine.

Le cycle séculaire est *universel*, car il comporte des causes universelles (que l'on ne connaît pas encore en détail), mais *les options des générations humaines réelles sont différentes* ; elles sont différentes quel que soit leur statut : options *libres*, options « mimées » ou options sous contrainte.

Qu'est-ce que la société devrait faire ?

Liquider le cycle séculaire en tant que tel, comme on l'a déjà essayé ? Staline a lutté contre lui, il a fait même supprimer le malheureux Kondratiev, sans pour autant pouvoir supprimer « le cycle séculaire », qui ne cessa de produire ses effets.

stimulent, etc. – trois générations « standard » de chercheurs – jusqu'à 25-30 ans, jusqu'à 55-60 ans et après 60 ans. *Ce nouveau paradigme générationnel* introduit dans la recherche davantage que dans les siècles passés et d'une façon naturelle, alternatives théoriques, pluralisme méthodologique et une internalisation de la critique scientifique.

La critique de la création de maturité du savant, qui dans le passé était d'habitude l'œuvre d'une autre génération, peut de nos jours « s'internaliser », tandis que l'évaluation devient *auto-évaluation* et *réévaluation*.

Mais ce qu'on peut prouver dans le cas de la succession générationnelle individuelle à l'exemple des Prix Nobel en économie ressort d'une manière encore plus forte au niveau sociétal dans le cas de la recherche scientifique « de masse ».

Essayer de liquider « seulement » ses phases descendantes ? On a tenté cela aussi, et en théorie et en pratique, mais sans obtenir le résultat voulu.

Ce n'est que maintenant, à l'époque des générations coexistantes, du cycle séculaire (Kondratiev) et de leur intersection, que se crée la possibilité pour l'individu « trigénérationnel », en tant qu'individu *sociétal*, de choisir librement, dans une parfaite connaissance de cause, entre les futurs possibles que la *succession inexorable des phases ascendantes et descendantes* du cycle séculaire place devant les générations superposées aux intervalles « générationnels » (d'environ 20-25 ans).

Par exemple, la phase longue ascendante Kondratiev qui commence en 1947/1948 et s'achève en 1971/1973, s'est clairement avérée tant dans les pays du plan Marshall que dans les pays membres du CAEM (le taux de croissance économique représente le double de celui de la phase antérieure et de la phase suivante – 1971/1973 – 1989/1991).

Pour ce qui est de l'option pour le plan Marshall ou pour le plan du CAEM, celle-ci relève non pas du cycle séculaire ou de la loi de la triade générationnelle, mais de l'option de l'individu générationnel – soit-elle libre, mimée, ou imposée.⁶⁷

Un triptyque méthodologique consensuel pour « maîtriser » Kondratiev

C'est un procédé aussi banal de prime abord que difficile à appliquer à un triptyque exercé et testé aussi par moi-même mais qui s'est inspiré de l'arsenal de Pierre Werner. « Tout « plan stratégique » pour une longue période peut être réalisé au travers d'« un échafaudage méthodologique consensuel » qui se présente sous la forme d'un triptyque, qui comporte :

a) la définition du point de départ réel (et non seulement « désiré », « supposé », etc.);

b) la définition du point désirable d'arrivée; à partir d'une multitude d'options, on arrive d'abord à des variantes alternatives multiples, lesquelles, par le truchement des techniques propres aux débats consensualisants, permettent de décanter « l'objectif désirable » à atteindre (sans pour autant négliger ou écarter les autres points de vue); au contraire, les techniques consensualisantes sont censées encourager les points de vue différents, voire opposés qui, maintenus dans

⁶⁷ Chaque génération a le droit de choisir sa propre « constitution ». David Hume remarquait que « le contrat originnaire » a parmi ses défauts le fait que l'accord des parents oblige leurs enfants, jusqu'à la génération la plus éloignée. Même s'ils choisissaient l'ancienne « constitution », c'est un choix libre, nouveau. La famille multi-générationnelle et l'École universelle faciliteraient la communicabilité entre les générations. En plus, selon David Hume, les défauts de la démocratie sont plus nombreux. « Athènes a été, je crois, la plus grande démocratie de l'histoire. Et malgré cela, si on prend en considération les femmes, les esclaves et les étrangers, nous verrons que ce régime n'a pas été dès le début démocratiquement bâti et qu'aucune loi n'a été votée par plus de 10% de ceux qui devaient du respect au régime... dans de telles circonstances, parler du choix est synonyme de parler des chimères. » (*Eseuri Politice*, Editura Humanitas, București, pp. 197-198.) Et pourtant c'est une chimère qui conquiert le monde.

l'attention de la société et des décideurs, nourrissent le débat et contribuent au raffinement des options.

Les opérations de ceux deux premiers points doivent s'appuyer en permanence sur une analyse documentaire de la meilleure qualité, des expériences pratiques et théoriques, y compris des scénarios à une triple dimension spatiale: mondiale, continentale, locale et à une triple dimension temporelle: terme séculaire (et si possible millénaire), longue terme, moyen/court terme;

c) le point de départ et le point d'arrivée une fois établis, il reste à motiver les voies alternatives, les options quant au parcours optimal entre le point de départ et le point d'arrivée. Tout projet successif doit rester un *projet ouvert*, c'est-à-dire sans options figées, pétrifiées, et capable d'intégrer toujours les éléments nouveaux et « incorruptibles » par rapport à la construction fondamentale.

*

Dans la nouvelle perspective de croissance spectaculaire – à plus de 90 ans – de l'espérance moyenne de vie à la naissance, un affinement des classifications s'impose qui, sans altérer le cadre général de « la triade générationnelle », fixerait pourtant quelques « seuils intergénérationnels » qui pourraient offrir, au niveau sociétal, y compris au niveau de la future École universelle, un instrumentaire cohérent, à fonctionnalité élevée.

De ce point de vue, on pourrait distinguer :

- *une première génération* – enfance, adolescence, première jeunesse :
 - une première enfance jusqu'à 6-7 ans ;
 - enfance et adolescence, dès l'âge de 7 ans jusqu'à l'âge d'environ 14-15 ans ;
 - une première jeunesse, dès l'âge de 15 ans jusqu'à 20-25 ans ;
- *une deuxième génération* – jeunesse-maturité :
 - une jeunesse consolidée, dès l'âge de 20-25 ans jusqu'à l'âge d'environ 45 ans ;
 - la maturité, dès l'âge d'environ 45 ans jusqu'à l'âge d'environ 65 ans ;
- *une troisième génération* – la maturité consolidée et la postmaturité :
 - maturité consolidée, dès l'âge d'environ 65 ans jusqu'à l'âge d'environ 80-85 ans ;
 - postmaturité, après l'âge de 80-85 ans.

4. Annexes statistiques

Tableau 1

Moyennes d'espérance de vie pour les groupes A⁶⁸ et B⁶⁹,
pour la période 1000–1999
(nombre d'années d'espérance de vie à la naissance; moyenne pour les deux sexes)

Années	Jusqu'à l'an 1000	1820	1900	1950	1999
Total Groupe A	24	36	46	66	78
Total Groupe B	24	24	26	44	64
Monde	24	26	31	49	66

Source: « Études du Centre de Développement, **L'économie mondiale, Une perspective millénaire** »,
par Angus Maddison, OECD, 2001, p. 31.

Tableau 2

Life expectancy at birth of the world by development group, major area, region and sex:
selected periods

Major area and region	1950 – 1955	2000 – 2005	2050 – 2055	2100 – 2105	2150 – 2155	2200 – 2205	2250 – 2255	2295 – 2300
Male life expectancy at birth (years)								
World	45.17	63.33	73.04	81.23	86.46	90.34	93.29	95.45
More developed regions	65.53	72.13	79.43	85.73	90.38	94.14	97.27	99.69
Less developed regions	40.24	61.74	72.12	80.64	85.90	89.74	92.66	94.77
Female life expectancy at birth (years)								
World	47.93	67.63	77.51	84.50	89.15	92.65	95.26	97.15
More developed regions	68.54	79.40	85.25	90.74	94.76	97.96	100.62	102.66
Less developed regions	41.88	65.09	76.31	83.69	88.35	91.82	94.41	96.28

United Nations Department of Economic and Social Affairs/Population Division

⁶⁸ Europe de l'Ouest, les pays d'immigrations européennes (Australie, Canada, États-Unis, Nouvelle Zélande et Japon.

⁶⁹ Amérique Latine, Europe de l'Est, plus l'ex-Union Soviétique, l'Asie moins le Japon, et l'Afrique.

Tableau 3
Life expectancy at birth by continents and sex: 1950-2300

Period	Africa		Asia		Europe		Latin America and the Caribbean		Northern America		Oceania	
	Male	Female	Male	Female	Male	Female	Male	Female	Male	Female	Male	Female
1950 – 1955	36.49	39.12	40.70	42.12	62.95	67.95	49.74	53.10	66.10	71.92	58.03	62.90
1995 – 2000	48.48	51.58	64.14	67.32	69.10	77.43	65.99	72.87	73.50	79.32	70.75	75.81
2055 – 2060	67.25	69.33	75.58	80.17	79.08	84.88	76.86	83.24	80.68	85.52	79.56	84.53
2095 – 2100	76.61	78.31	81.45	85.02	84.05	89.22	81.84	87.11	85.86	90.36	83.96	88.37
2150 – 2155	83.68	85.06	86.89	89.71	89.32	93.71	87.24	91.36	91.01	95.02	89.05	92.90
2195 – 2200	87.30	88.50	90.29	92.71	92.95	96.79	90.82	94.19	94.14	97.78	92.56	96.07
2255 – 2260	90.72	91.74	93.78	95.75	97.10	100.31	94.74	97.30	97.32	100.55	96.54	99.57
2295 – 2300	92.47	93.39	95.65	97.39	99.51	102.35	96.92	99.07	99.02	102.00	98.89	101.62

United Nations Department of Economic and Social Affairs/Population Division

Tableau 4
Génération « post-maturité »
65+ years (percentage)
major area and region, medium scenario: 1950-2300

Major area and region	1950	2000	2050	2100	2150	2200	2250	2300
World	5.2	6.9	15.9	24.4	27.5	28.8	30.7	32.3
More developed regions	7.9	14.3	25.9	27.7	29.3	31.9	33.9	35.6
Less developed regions	3.9	5.1	14.3	23.9	27.2	28.2	30.1	31.8

United Nations Department of Economic and Social Affairs/Population Division

Tableau 5
Post-retirement duration based on retiring at 65 years

Major area and region	1950	1975	2000	2025	2050	2075	2100	2200	2300
World	-20.0	-6.1	0.0	4.6	9.7	14.0	17.4	26.2	31.3
More developed regions	0.0	6.8	10.3	14.1	16.3	19.9	22.7	30.7	36.2
Less developed regions	-25.6	-9.3	-2.1	2.9	8.6	13.2	16.7	25.5	30.6

United Nations Department of Economic and Social Affairs/Population Division

Chapitre IV

Sur le profil de la future École universelle

1. Trois générations de l'école. La génération de l'École universelle

Dans mon discours de réception sur les « successions coexistantes » au tournant des millénaires. Quelques réflexions épistémologiques, tenu à l'Académie Royale des Sciences Économiques et Financières d'Espagne le 15 février 2007, j'ai essayé d'esquisser les contours de l'École universelle; je me bornerai ici à une brève esquisse des trois arguments :

- 1 – la loi universelle du développement trinitaire ;
- 2 – la nature de la succession des générations humaines ;
- 3 – l'édification d'un nouveau climat intellectuel, propice à l'universalisation de l'école.

Le premier argument. Il existe une loi universelle du développement trinitaire qui veut que toute entité de l'Univers parcoure une triade générationnelle. En tant qu'espèces de la société humaine, les civilisations n'en font pas exception. Nous vivons, d'après Toynbee, *dans la troisième génération des civilisations humaines* dans laquelle coexistent cinq (selon d'autres auteurs sept) civilisations distinctes.

Le problème fondamental que Toynbee soulève est que :

«Eu égard au nombre d'échecs qui furent le prix tellement élevé à payer pour chaque succès, tout au long de l'histoire passée de l'évolution de la vie sur la Terre, il paraîtrait improbable que, dans l'histoire d'une espèce aussi jeune que celle des civilisations, certains représentants d'une troisième génération arrivent à trouver une voie *jusque là inconnue*, qui leur permette de vivre et de se développer sans entraves et, sans limites de temps ; ou, peut-être d'accomplir une mutation à même de faire naître une nouvelle espèce de société. »⁷⁰

⁷⁰ Arnold J. Toynbee, *Studiu asupra istoriei. Sinteză a volumelor VII-X de D.C. Somervell*, București, Editura Humanitas, p. 417.

Une telle voie « *jusqu'ici inconnue* », pourrait être justement la voie vers l'École universelle ? Cette interrogation demande au moins une brève mise en contexte du sens que j'attache à l'École universelle.

L'École universelle représente elle-même, en consonance avec le mouvement universel tri-générationnel des civilisations, une troisième génération de l'École.

La première génération de l'École commence avec la « Grande Frontière » marquée par l'apparition de l'écriture et dure jusqu'à la Renaissance. Il s'agit d'écoles locales, paroissiales, etc.

La deuxième génération de l'École, qui commence avec la Renaissance, marque les développements graduels sous-tendant la généralisation du système des écoles nationales. « Le plan Condorcet » fournit à ce système un environnement propre tandis que le sommet politique est marqué par l'année révolutionnaire 1789. L'époque du développement en largeur et en profondeur du système des écoles nationales a duré quelques centaines d'années, jusqu'à la récente charnière des millénaires.

L'environnement intellectuel propre à *la troisième génération* de l'École, donc de l'École universelle, se nourrit des grands bouleversements dans la science et la philosophie et sa borne politique propre en est l'année révolutionnaire 1989, l'année des « chutes des murs » (entre les États, les écoles, les visions, etc.); c'est le sol germinatif propre au développement ultérieur de l'École universelle.

Le deuxième argument a trait à la nature des successions des générations humaines.

Les *séries séculaires et millénaires de l'OCDE et des divisions spécialisées de l'ONU* que je vais utiliser par la suite, couvrent *trois grandes périodes* :

- Dans les tréfonds de la préhistoire de la société humaine et dans les quelque six millénaires de civilisation on constate *une succession « simple »* des générations humaines (l'espérance moyenne de vie à la naissance étant le plus souvent en dessous de la durée d'une « génération standard »). Cette *première* période couvre la *première* génération de l'École.

- À partir du XV^e jusqu'au milieu du XX^e siècle, dans cette succession intervient le phénomène des deux *générations coexistantes*. Cette deuxième période couvre la deuxième génération de l'École.

- *Enfin, une troisième* période qui commence dans l'intervalle 1950–1955, se prolonge jusqu'en 2005–2010, et au-delà, car les prévisions confirment la même tendance jusqu'en 2300. Les séries que je viens de présenter témoignent de ce qu'on pourrait appeler « *le grand tournant dans la succession des générations humaines* ». Si, au milieu du XX^e siècle, il y avait deux générations coexistantes, de nos jours – *une triade de générations coexistantes est déjà une tendance claire, qui deviendra « la règle » au XXI^e siècle (et pourrait s'étendre à quatre générations coexistantes au XXII^e siècle)*.

Ce *grand tournant dans la succession des générations humaines* coïncide avec le passage de l'École à la troisième génération, celle de l'École universelle.

Cette troisième génération se situe dans le contexte de la mondialisation de la société, de l'universalisation réelle de la vie économique, politique, culturelle.

Le troisième argument. À partir de la seconde moitié du XX^e siècle, on connaît de véritables percées simultanées, qui ont préparé un nouveau climat intellectuel propre à l'universalisation de l'École. Je rappellerai seulement la découverte des lois du psychique de l'inconscient humain et l'approfondissement continu des études sur l'inconscient personnel, l'inconscient collectif et l'inconscient profond ou universalisé, la découverte des lois du « calcul computationnel », et ce que j'appellerais la triade computationnelle. *D'autre part*, il y a des processus impliquant expressément l'universalisation de l'École. Si 1989 – année de la chute des murs et des barrières – a été la réplique « générationnelle » au « plan Condorcet », le document politique fondateur en est la Déclaration universelle des droits de l'homme. Plus précisément, l'article 26 spécifie que :

« 1) *Everyone has the right to education. Education shall be free, at least in the elementary and fundamental stages. Elementary education shall be compulsory. Technical and professional education shall be made generally available and higher education shall be equally accessible to all on the basis of merit.*

2) *Education shall be directed to the full development of the human personality and to the strengthening of respect for human rights and fundamental freedoms. It shall promote understanding, tolerance and friendship among all nations, racial or religious groups, and shall further the activities of the United Nations for the maintenance of peace.* »

Je n'ai fait mention que de trois des facteurs qui montrent que l'École entre maintenant dans la phase de l'École universelle. À ceux-ci peuvent être ajoutés, certainement, beaucoup d'autres.

Parmi ces « beaucoup d'autres » facteurs, j'en citerais un, inspiré d'un commentaire incitant de Noica à « De l'interprétation » d'Aristote. En soi, ce facteur est « une succession coexistante » inépuisable car il s'agit de livres fondamentaux qui ont fait époque et qui, à les regarder sous un rapport factuel immédiat, épuisent leurs ressources initiales mais, seulement pour faire place à de nouvelles ressources d'inspiration. Les mots de Noica dans le commentaire cité ci-dessus a un rôle constitutif dans la structuration de l'École universelle. Dans ce « commentaire » où il fait preuve d'une perspective moderne, Noica disait :

« En soi-même, le livre d'Aristote semble ne pas beaucoup dire à l'homme contemporain. Mais vu en tant que livre de culture, il est, tout comme les Catégories, non seulement un grand livre de l'humanité, mais aussi un livre d'où on peut toujours commencer, auquel on devrait revenir incessamment. »⁷¹

⁷¹ Constantin Noica, *Comentariu din perspectivă modernă la tratatul „Despre interpretare” al lui Aristotel*, in *Aristotel, Categorii. Despre Interpretare*, Editura Humanitas, București, 2005, p. 143.

Les grands livres de l'humanité – y compris certainement les Grands Livres Saints fondateurs de religions – demeurent une source de successions coexistantes inépuisables. Cependant ils ne sont pas un objet spécial de ce premier tome, je m'y pencherais ultérieurement dans l'Addenda au deuxième volume. En revanche, à titre d'exemple, voyons ce que peut donner un effort de revisiter *le monde des anges*.

Le monde des anges et la maternité

Je n'ose pas entrer dans les subtilités et les complexités de labyrinthe qui ne s'ouvrent qu'à « ceux appelés » et, grâce à Dieu, j'ai la pleine conscience des limites de mes horizons et de mes forces. Mais dans les grands livres que j'ai étudiés – avec minutie et humilité – j'ai suivi un but limité et pourtant fondamental, à mon sens, celui de répondre à la question: que pourrait offrir l'étude du « monde des anges » pour l'École universelle et son rôle de médiateur ?

1. Le monde des anges offre le modèle « de la substance immatérielle » et donc une voie à déchiffrer la lutte entre le bien et le mal dans un monde idéal, des « formes pures », libres de toute matérialité et de toute émotion.

2. Le monde des anges illustre « le cas limite » de l'identité : chaque ange est une espèce. L'information dans ce monde est donc « parfaite » et les décisions prises sur cette base sont identiques.

3. Le monde des anges met en évidence en sa « forme pure », le handicap des modèles économiques et sociaux qui font abstraction d'un échange des valeurs en dehors des moyens standard du marché et des prix et de leur lois iniques du soi-disant échange équivalent. « La tierce personne » dans les modèles standard de la réalisation n'est qu'un reflet limitatif du modèle du médiateur idéal avec l'ange comme médiateur entre l'homme et Dieu, modèle d'une surprenante applicabilité pratique justement dans un monde avec l'École universelle comme médiateur.

4. Le monde des anges invite à « l'humilité » dans la connaissance et nous rappelle toujours que « la science sans religion reste boiteuse, la religion sans science reste aveugle » (Einstein). On pourrait dire qu'il est un guide vers l'union ou mieux dire la réunion de la religion avec la science dans l'École universelle.

5. On pourrait me reprocher : « mais écoute, le monde des anges est un monde abstrait. Dans les modèles économiques il n'y a pas de place pour un « ange gardien » car qui pourrait le percevoir ? À quoi je réponds qu'il suffit d'ouvrir largement les yeux de l'esprit et de l'âme pour se rendre compte que l'on ignore la relation inter-humaine peut-être la plus fréquente du type du rapport ange gardien–homme, : s'il y a des hommes qui n'ont pas d'enfants, il n'y en a un seul qui n'ait pas de mère, or la mère est, pour ses enfants (au moins pendant l'enfance) un ange gardien, l'incarnation du mythe universel de la maternité; c'est impensable de vouloir réduire les rapports mère–enfants à des rapports de type marchand. Les

rappports mère–enfants ne sont pas régis par les lois des prix et de « l'échange équivalent ». Il y a là un monde des valeurs à part, gouverné différemment.

Le sentiment maternel est même supérieur à celui angélique car il n'est pas qu'« amour de service » (Andrei Pleșu), abstrait dans sa perfection.

L'amour maternel est animé non seulement par l'esprit, mais aussi par toute sa tridimensionnalité. Il est infiniment plus intense, car impliquant l'égoïsme (l'enfant est corps du corps de sa mère, sang de son sang). Cet amour ne s'exerce pas, il n'est pas placé dans un espace imaginaire et un temps intermédiaire inaccessible, aux sens humains, mais dans un espace-temps palpable, etc.

6. Le monde des anges-médiateurs invite l'école à s'ouvrir à des « questions naïves ». Par exemple, les anges sont de la lumière, plus exactement des « signaux lumineux » (« signals »), et en tant que « signals » ils peuvent bouger plus vite que la lumière.

Une pareille question naïve serait donc la suivante : est-ce possible de dépasser la vitesse de la lumière ? De telles questions « naïves » sont posées avec insistance par des esprits téméraires et rigoureux, tel le premier lauréat du prix Nobel en économie Ragnar A.K. Frisch, qui dans son discours de réception se demandait : « est-ce possible de voyager à une vitesse supérieure à la vitesse de la lumière ? »

« Le voyage à une vitesse supérieure à la vitesse de la lumière. Il est de mise à croire que cela est impossible. Mais est-ce vrai ? Tout dépend de ce que l'on comprend par « être à un certain endroit ». Depuis la Nébuleuse Andromède un rayon de lumière prend environ deux millions d'années pour arriver chez nous. Ma pensée, en revanche, parcourt la même distance en quelques secondes. Peut-être, qu'un beau jour, quelque chose d'intermédiaire entre corps et esprit nous permettra de dire que l'on peut bouger effectivement plus vite que la lumière. »⁷²

Et il y en a plein de questions « naïves » pareilles. Je n'en citerais qu'une, formulée cette fois-ci par Hawking : « Pourquoi ne se souvient-on que du passé et non de l'avenir ? », question « naïve » qui l'a déjà conduit à un solide début de révolution en matière des conceptions sur la place de l'homme dans l'Univers.⁷³

7. Le besoin d'un médiateur est organique, profond. Le roi David, homme lui-même fut un médiateur entre hommes et Dieu. Les anges, qui de par leur substance sont des médiateurs entre Dieu et hommes, jouent ce rôle dans l'espace et dans le temps. À un niveau supérieur se trouve Jésus-Christ, à la fois homme et Dieu, dont l'implication en tant que médiateur porte la marque de cette double nature.

⁷² Ragnar A.F. Frisch, Discurs de recepție, in *Laureații Nobel în Economie – Discursuri de Recepție*, vol. I, Editura Expert, București, p. 19.

⁷³ La conclusion la plus révolutionnaire soulignée par Stephen Hawking est peut-être la suivante :

«...lorsqu'on combine la relativité généralisée avec le principe de l'incertitude de la mécanique quantique.... il est possible que l'espace et le temps soient finis sans marges ou limites. »

Le médiateur réunit « l'esprit du lieu » et « l'axe du monde » au-delà de régionalismes et de « l'universalisme électoral ».⁷⁴

L'école se fonde sur de telles croisées où « l'axe du monde » rencontre l'esprit des lieux, de sorte que, pour reprendre les termes de Jung, « l'individuation » devienne « universalisation ».

2. L'École universelle, une démocratie universalisable. Le paradoxe de la démocratie suisse

La nature, la société et l'esprit œuvrent, comme tendance générale, dans le sens d'un accroissement du degré de liberté, d'une liberté comprise comme liberté de choix de l'homme.

L'homme de la Grèce antique avait beaucoup moins de choix (même dans les meilleures époques, encyclopédiques et universalisantes) que le plus humble de nos contemporains.

Le capitalisme est supérieur aux modes de production pré-capitalistes du fait qu'il entraîne des facteurs naturels sociétaux et spirituels à la base d'un permanent dynamisme, ce qui offre de la sorte à chaque génération un champ de choix de plus en plus grand.

Quand le champ naturel où il se développe devient par trop restrictif, et ce fut le cas de l'accumulation primitive de capital à l'Occident européen – où le principal obstacle était représenté par les réglementations féodales, la propriété féodale de la terre et l'attachement à la terre – que la grande peste a ébranlée mais n'a pas éliminée, le capitalisme a su trouver de nouvelles voies de développement où les limites étaient éludées et où on appliquait un schéma choc idéal: ne pas attendre que la transformation des vieilles structures soit totale et que les nouvelles structures soient en place.

Le capitalisme se dota de nouvelles structures en Amérique du Nord, Australie et dans d'autres régions, notamment les territoires des « English-speaking people ».

Le « modèle » de la démocratie suisse peut être considéré comme l'acquis de pointe de la démocratie occidentale.⁷⁵ Mais en vertu même de ses

⁷⁴ Andrei, Pleșu, *Limba păsărilor*, Editura Humanitas, București, 1994, p. 133.

⁷⁵ La démocratie la plus avancée de l'Occident est considérée la démocratie des États-Unis d'Amérique. Les grands avantages et défauts du système démocratique sont mieux mis en évidence dans le cas des États-Unis que dans le cas de l'Angleterre ou de la Suisse, mais ni le système de la démocratie américaine ne peut être universalisé, en tant que tel, au plan économique, culturel, politique et d'autant moins militaire. Mais l'« exceptionnalisme » du système démocratique américain jouit d'un atout exceptionnel: ce système a su bâtir l'École américaine, une institution ayant les vertus de l'« universalité ». C'est ce qui explique pourquoi les États-Unis, malgré tous les changements dans l'équilibre des forces économiques, politiques, démographiques, etc. restent non seulement le leader du monde occidental, mais aussi le leader potentiel de l'univers, et ceci non pas

performances il ne peut pas être universalisé dans l'espace de la démocratie étatique.⁷⁶

Si tous les principes et les enseignements que l'on pourrait tirer de cette exceptionnelle expérience historique de gestion sociétale étaient mis à profit non dans un cadre national étatique, mais dans un nouveau cadre – à savoir l'École universelle –, alors les principes régissant une démocratie de type suisse seraient à même de contribuer à la mise en place et au fonctionnement du nouveau type de démocratie.

De cette manière, l'expérience de la démocratie suisse, qui au plan de la démocratie national-étatique continue de rester non généralisable, deviendrait peut-être un cas particulier d'une situation générale: une synthèse organique entre éléments qui prouvent leur universalité dans leur universalisation, depuis l'État juif jusqu'à la démocratie suisse, sans toucher pour autant les spécificités que ici et là, l'individu et les entités humaines voudraient voir se perpétuer.⁷⁷

« L'ensemble du groupe des citoyens » n'est rien d'autre que la société civile au niveau de la planète ; sa niche organique à l'échelle planétaire devient l'École universelle.

Toynbee pose une question de grand intérêt: qu'est-ce qui a permis aux mammifères de survivre au temps de la grande épreuve où les reptiles ont disparu? La réponse qu'il choisit de l'ensemble des réponses possibles affirme (tout comme Gerald Heard) que « la cuirasse qui a permis aux mammifères de survivre ne fut pas d'ordre physique, mais d'ordre psychique, et que la force de cette arme psychique c'était justement la conscience de leur incapacité de se défendre. En fait, il y a là, selon lui, un exemple antérieur à l'apparition de l'homme sur la terre, qui illustre ce principe de l'évolution que l'on a appelé *sublimation*,⁷⁸ c'est-à-dire la conscience de ses faiblesses en matière de défense.

par ses ressources et ses cadres institutionnels standard qui ne présentent pas la garantie de passer le test de l'universalité, mais par les germes de son nouveau cadre institutionnel, universalisable incarné par l'École américaine.

⁷⁶ À voir l'ouvrage *Multicultural Federalism. The Swiss Case*, Institute of Federalism, University of Fribourg, 2004 et les notes correspondantes.

⁷⁷ Ce serait aussi un début de réponse à la question formulée par Bertrand Russell: y a-t-il d'ordre politique où le pouvoir politique soit entre les mains des plus sages?

« Il est clair que les majorités, tels que les conseils généraux, peuvent se tromper et qu'ils se sont trompés plus d'une fois. » Et Bertrand Russell, de passer en revue les différentes conceptions de gestions de la société et de montrer que les aristocraties ne sont pas toujours sages, qu'il y a eu des rois cinglés, et des papes censés être infaillibles mais qui commirent des erreurs déplorables. Y a-t-il quelqu'un prêt à soutenir que la gouvernance soit confiée à des diplômés d'universités, ou à des docteurs en théorie ? Ou à des gens qui, nés pauvres, ont accumulé de grandes fortunes ? Et à Russell de conclure : « Il est clair qu'aucun groupe choisi de quelque manière que se soit du rang des citoyens ne sera, probablement en pratique, plus sage que l'ensemble du groupe des citoyens. » Bertrand Russell, *Istoria filosofiei occidentale*, vol. I, Editura Humanitas, București, 2005, pp. 125-126.

⁷⁸ Arnold Toynbee, *Studiu asupra istoriei. Sinteză a volumelor I-VI de D.C. Somervell*, Editura Humanitas, 1977, traduction Dan A. Lăzărescu, p. 443.

Il est grand temps de se rappeler ce principe de sublimation et de prendre en pratique conscience des vulnérabilités qui sont celles non seulement de l'individu humain mais aussi des crises civilisationnelles humaines coexistantes.

Le système américain de démocratie a ses traits irrépétables et donc impossible à universaliser, mais en même temps il a un germe puissant d'universalisation des choses de la planète. Mais la question reste : le système américain de démocratie a-t-il des chances d'universalisation ?

L'école américaine est une institution à vertu d'universalisation.

Je considère que les États-Unis, malgré les grands changements ou même bouleversements dans l'équilibre des forces économiques, politiques, démographiques, etc. restent le leader du monde occidental et de la planète, non pas tant par ses cadres institutionnels qui sont soumis au vieillissement, mais par ce nouveau cadre de consensus universel que l'histoire nous offre – l'École – et que les États-Unis ont porté au plus haut niveau la potentialité ; en conséquence, mon principal argument ne vise pas tant la force militaire ou financière américaine que le niveau des potentialités de l'école américaine, dans les conditions où l'école devient le principal moteur d'une nouvelle démocratie à vocation universelle.⁷⁹

3. L'École universelle et la pluralité des écoles

L'une des objections, formulée encore assez vaguement, c'est que aller vers l'École universelle revient à réduire le pluralisme des écoles, à les fondre en une école unique. Mais une telle perspective va à l'encontre des lois universelles mêmes dans des domaines aussi difficilement saisissable que celui du phénomène religieux. Eliade a souligné d'une manière combien convaincante qu'il y avait une diversification continue **des hiérophanies**, ce qui nourrit leur tendance à la réunification, laquelle, à son tour, fait naître une nouvelle diversification.

En plus, *l'École universelle* jouit d'un avantage spécial sur beaucoup d'autres cadres institutionnels. Elle est *l'archétype* des écoles ; par son caractère spécifique, chaque école comporte un mouvement irrésistible du local vers l'universel et en même temps un moment inverse, de l'universel vers le local. L'école est, par définition, une entité réticulaire et subsidiarisable. Au niveau national, ce double caractère a été saisi depuis des siècles. Les fondements de l'école réticulaire subsidiarisable ont été mis par Condorcet pendant la révolution de 1789. Un siècle plus tard, on retrouve ce système aux États-Unis et au Japon. Deux siècles plus tard, il est généralisé dans tous les États. L'année 1989 a ouvert la voie pour placer les deux particularités de l'école dans sa posture d'*école universalisable dans son propre environnement, c'est-à-dire au niveau planétaire et non seulement national*

⁷⁹ Einstein posait les problèmes dans un cadre général : « La plus grande faiblesse des démocraties est la peur économique. » (Albert Einstein, *Pensées intimes*, Paris, Editions du Rocher, septembre 2000, p. 126.)

et pour réunir l'esprit local avec l'axe du monde. C'est la voie qui s'ouvre devant nous.

Au Japon, par exemple, en 1872, le pays fut divisé en huit districts universitaires, chaque district universitaire en 32 districts de lycées ; chaque district de lycée en 210 districts d'écoles primaires. Autrement dit on avait mis en place un réseau d'entités administratives et territoriales qui annonçait déjà les tendances du XXI^e siècle. C'était là des tentatives, des adaptations à partir des expériences françaises et surtout américaines, mais l'idée en soi retient l'attention. Ma conviction est qu'à côté des États – nationaux, fédéraux et confédéraux actuels –, des régions et d'autres unités territoriales administratives – départements, districts, communes, etc. –, nous sommes à l'orée d'une nouvelle et radicale décantation de la conception des établissements humains autour des écoles en tant que noyaux de l'École universelle.

Mais l'école ni même dans sa variante d'École universelle ne reste immune aux tendances de corruptibilité bien que dans chaque cas imaginable elle se présente comme une institution à reflets rationnels. Dans l'infini des successions de ses générations, l'École universelle comme Médiateur universel ne peut pas *se conduire exclusivement* conformément à la loi de la rationalité (la loi d'Ockham). Son modèle comporte aussi un élément « catastrophique » qui ne peut être ni prédit ni expliqué. Des dérapages restent possibles de même que des tragédies, des cataclysmes, des erreurs d'une dimension d'autant plus effrayante que la force de l'école est grande.

L'École universelle est une composante de la société civile mondiale comportant l'étude et la connaissance de la science ; elle appelle comme corollaire une autre composante de cette même institution qui comprend la société civile mondiale comportant l'étude et la connaissance de Dieu.

Le fondement de l'école est le climat intellectuel dominant dans chaque époque historique. Pour ce qui est du fondement de la religion, celui-ci ne doit pas être cherché dans la rationalité des démonstrations comme dans le cas de l'étude de la science organisée dans l'école, mais dans *l'essence de la genèse*. Que les deux éléments institutionnels se rapprochent est indubitable, car on a là probablement un mouvement de pendule, cyclique et ceux-ci tantôt se rapprochent, tantôt s'éloignent – aucun mouvement n'étant absolu mais préparant le suivant. Quel est le point de rencontre des deux éléments ? Ce doit être un point à caractère individuel-universel. Ce point individuel-universel contenant toutes les potentialités de l'école en matière d'étude et de production institutionnelle de la science et toutes les potentialités infinies de la foi c'est *l'individu humain universel*. Comme dans le cas du cycle Kondratiev, il y a là des facteurs différents (naturels, sociétaux, divins, succession des récoltes, monnaie) dont la conjugaison serait difficile à comprendre dans la phase matérielle des successions des étapes autrement que par la médiation de *l'individu universel*.

Or, la seule forme d'existence de l'individu universel en est la *génération humaine*. Les générations humaines successives donnent du poids à la succession de ce « cycle-pendule » qui autrement serait incompréhensible.

Quand on a à faire avec la succession des générations superposées – c'est-à-dire dans ma définition des générations qui coexistent dans un même individu, mais qui ont également une existence distincte, palpable dans la société comme générations successives – alors, probablement, le plus fort pendant-partenaire de toute institution de l'importance de l'École universelle c'est *l'individu universel même placé dans la succession des générations successives superposées*. En tant qu'individus sociétaux universels, de tels individus ne sauront plus dire qu'ils « n'étaient pas au courant » (des camps de concentration, par exemple). Du moment où la propriété identitaire garantit à chaque individu universel sa souveraineté d'individu, alors sa capacité, sa possibilité de prendre position envers et contre toute anomalie devient illimitée. En tout état de cause, le degré de confinement des anomalies devient supérieur à toutes les civilisations de jusqu'ici.⁸⁰

⁸⁰ Certes, si on veut porter le raisonnement jusqu'à sa fin logique, on devrait s'interroger: peut-on exclure que les institutions de contreponds-partenaires puissent tomber accidentellement d'accord sur une décision erronée, catastrophique? Ce serait normal qu'une telle hypothèse, quelque petite que soit sa probabilité, ne soit pas exclue. Il y aurait alors un amortisseur à deux natures :

- divine, que personne ne sait prévoir (car personne ne peut pénétrer « la pensée de Dieu ») – donc l'espoir de dernière instance serait entre les mains du divin, mais cette référence au divin ne devrait pas justifier la passivité face à des cataclysmes;
- une autre interprétation de cet espoir de dernière instance serait l'existence d'une sorte d'« automatismes » anti-catastrophiques – et j'entrevois ce type d'amortisseur dans les élaborations « computationnelles » de Wolfram.

Un autre type d'automatismes serait la capacité de transfert de l'espèce humaine sur une autre planète, préparée par avance pour recevoir organiquement la vie menacée à la source, sur Terre.

À maintes reprises on a expérimenté cela dans des proportions plus restreintes, et avec la colonisation répétitive de l'Amérique, et avec la colonisation de l'Australie, et avec d'autres colonisations, mais il est évident qu'on prépare la colonisation de la Lune et, au cours des deux générations suivantes, d'autres planètes.

De toute manière la société universelle assurée par ces automatismes devrait éviter les mouvements chaotiques que l'on a vue, par exemple, lors de l'évacuation de la zone de Tchernobyl, des zones touchées par des tsunamis, des zones de guerres, etc. – c'est-à-dire des transferts énormes de population impliquant des centaines de milliers, des millions ou des dizaines de millions de personnes – bien que ses exodes puissent se chiffrer à des dizaines de millions, centaines de millions ou milliards de personnes..

Parler de l'École universelle et universalisable c'est déjà ouvrir l'horizon de l'école planétaire vers l'horizon interplanétaire.

Même sans la menace des cataclysmes explosifs ou – si l'on veut – des cataclysmes lents, de tels « automatismes » devraient être pris en considération. Nombre de problèmes se posent, bien sûr. Par exemple comment maîtriser les ressources humaines, non pas en termes abstraits, mais comme un problème concret?

Et bien, là encore l'École est appelée à jouer un rôle d'avant-coureur d'autant plus que sur ce terrain: peuvent se confronter sans limites différents modèles, visions, variantes.

Le caractère réticulaire de l'École est renforcé par l'Internet, qui lui confère une couverture vraiment mondiale.

Ce n'est que dans ces conditions que le « Centre du monde » devient localisable non pas dans une géographie *concrète profane*, mais, comme dans des rites, dans une infinité de points géographiques, sans que l'authenticité d'aucun affecte celle des autres endroits où sont placées les écoles.⁸¹

4. La future École universelle dans son hypostase de nouveau type de médiateur sociétal

Ce médiateur serait appelé à régler les problèmes engendrés par la succession des générations superposées et à assurer la conciliation au champ des nouveaux problèmes surgis en marge de la « propriété identitaire », ainsi que dans les questions plutôt ponctuelles, mais d'une acuité croissante, des retraites, des assurances sociales, du chômage, du temps de travail, de repos et de loisir, du perfectionnement dans les conditions des flux démographiques internationaux de nouveau type (généralisation du modèle « dual » des entités humaines – « noyau » national étatique et « diasporas » généralisées).

L'influence réelle des médiateurs dans l'histoire de la société humaine est incontestable. Mais peut-on dire la même chose quant à leur efficacité à l'échelle de l'espèce humaine ?

Jusqu'à présent, toutes les guerres ont été menées au nom de la paix, toute tentative d'asservissement au nom de la liberté, toutes les basses besognes au nom de la sincérité. Toutes les conquêtes de la raison et de l'esprit humain ont servi non seulement au progrès de l'humanité, mais aussi au développement des moyens de destruction, d'anéantissement d'un nombre de plus en plus grand – relatif et absolu – d'êtres humains. Je me borne à présenter un tableau succinct et à souligner le dilemme qui lui est associé. En effet qu'est-ce qui est plus troublant : le tableau en tant que tel où « l'ordinaire » paralysant que l'idéologique tente à nous inculquer ?

Plus la confrontation est forte, plus elle est bénéfique, car elle peut atténuer ou, à la limite, se substituer à la confrontation « réelle » entre générations d'hommes, de races, etc., tel qu'il est arrivé jusqu'ici au long de l'histoire.

Ceux appelés à préparer les modèles pour de tels « automatismes » seraient les savants eux-mêmes constitués en écoles.

⁸¹ Mircea Eliade, dans son *Traité d'histoire des religions* (Bibliothèque historique Payot, février 2004, en original 1949, Editions Payot, Paris, p. 239) soulignait dans ce sens :

« Nous verrons plus loin que de telles échelles unissant le Ciel et la Terre ne sont pas nécessairement localisables dans une géographie concrète, profane; que le 'centre du Monde' peut être consacré rituellement dans une infinité de points géographiques sans que l'authenticité de chacun nuise à celles des autres. »

War-related deaths over the centuries⁸²

Years	War Deaths (millions)	Deaths per 1,000 People
0-1499	3.7	n.a.
1500-99	1.6	3.2
1600-99	6.1	11.2
1700-99	7.0	9.7
1800-99	19.4	16.2
1900-95	109.7	44.4

Source: William Eckhardt, *War-related deaths since 3000 BC*, Bulletin of Peace Proposals, December 1991; Ruth Leger Sivard, *World Military and Social Expenditures 1996* (Washington, DC: World Priorities, 1996).

*

L'École peut représenter pour le XXI^e siècle un «*médiateur par excellence* », car elle est à même de transformer tout « event » en « common knowledge », et surtout parce qu'elle jouit de la confiance de tous les acteurs, de tous ceux auxquels ce médiateur dispense ses offices, car tous sont parties prenantes de l'école.

L'École universelle du futur représente le cadre sociétal à même de garantir la collaboration organique entre les générations successives et coexistantes au niveau de la société et de chaque individu humain.

S'il n'y avait au monde que trois mots : amour, sagesse et jeu, l'homme dans ses trois états formulerait avec ces trois mots trois propositions différentes, avec leur charges spécifiques, mais intimement interconnectées. Écoutons ce que nous dit à ce propos Lucian Blaga le grand penseur et poète roumain du XX^e siècle :

Three Facets

The child laughs :

« My wisdom and my love is play ! »

The young man sings :

« My play and my wisdom is love ! »

The old man keeps silent :

« My love and my play is wisdom ! »⁸³

⁸² Lester R. Brown, Christopher Flavin, Hilary French, *State of the World 1999. A Worldwatch Institute Report on Progress Toward a Sustainable Society*, W.W. Norton & Company, New York – London, 1999, p. 153.

⁸³ Lucian Blaga, *Stanzas along the years*, București, Editura Fundației Culturale Române, 2003.

Peut-on imaginer une autre institution que la future École universelle qui puisse embrasser avec la même chaleur maternelle la permanence toujours renouvelée du jeu, de l'amour et de la sagesse, de cette trinité consubstantielle à chaque individu humain ?

Que va-t-elle léguer à la postérité, l'année révolutionnaire 1989 ? Il est difficile de le discerner au jour d'aujourd'hui, mais il n'en est pas exclu qu'il s'agisse justement du projet d'« *École universelle* », en tant que médiateur sociétal.

5. « *Game versus play* »

L'école est « un médiateur humain universel », idéal par la manière même dont elle est équipée pour pouvoir dépasser « la difficulté standard » qui lui est spécifique: *game* versus *play*, et d'où prennent leurs sources les types de paradoxes exemplifiés ci-dessus (de même que la manière de les maîtriser).

Dans la théorie générale des jeux, le lauréat Nobel en économie, Aumann, précise que *game* représente une description complète des règles et *play* un moment spécifique d'un *game* qui est joué. Le rapport serait comme entre un arbre dans sa totalité et une branche.⁸⁴

Entre les membres d'une équipe il y va d'un « pure coordination game », tandis que, par rapport à une autre équipe, il y va de « pure conflict game ».

L'école est l'arène où le savoir est universalisé (« je sais ce que tu sais, tu sais que je sais ce que tu sais, je sais que tu sais que je sais ce que tu sais ») et la « sublimation » (le principe constitutif de l'école en tant que symbole) peut se produire : « pure conflict game » peut être encouragé dans le monde *sublimé* des concepts et des théories (un monde de l' « ordre des anges »), afin qu'au niveau des entités réelles puisse être encouragé un « pure coordination game ». De là le rôle du médiateur : le médiateur représente la partie du « common knowledge » entre deux ou plusieurs joueurs; l'École est un « *médiateur par excellence* » dans la mesure où : *a*) elle transforme un « event » en « common knowledge »; *b*) mais ce qui compte ce n'est pas cette transformation, mais l'environnement dans lequel il est appliqué; *c*) c'est un médiateur *objectif*, qui jouit de la confiance des joueurs (eux-mêmes parties prenantes de l'École); *d*) c'est pourquoi l'École comme symbole ne saura user ni de la manipulation pour son usage « privé » ni de la « manipulation négative » (Schelling).

L'« Aeviternal » pourrait s'avérer le co-présent typique de la sphère de l'inconscient; rien de cette sphère n'a pas de fin, bien que le degré d'éternité soit différent (quelques-unes des composantes ont un commencement, d'autres – non).

L'exemplarité du temps des anges, qui est « la moyenne entre éternité et temps », nous fait penser au « *temps infini en entités finies* » qui, avec sa source au

⁸⁴ *Handbook of Game Theory*, Editura North-Holland, 1992, p. 23.

moment même de sa création, coule vers l'infini, pour se jeter dans le fonds universel de l'inconscient.

Si l'on tient compte du fait que le fonds universel de l'inconscient – le plus grand réservoir universel latent du rapport « ressources illimitées–besoins illimités » – commence à passer de l'état latent à l'état « gérable », que l'accès à ses ressources d'universalité maximale ne peut se produire qu'au travers de l'individuel plénier – comme unité du conscient et du sous-conscient –, et que la gestion de ces ressources universalisées accessibles seulement par individualisation peut se réaliser seulement comme « autogestion », au travers d'une institution symbole comme médiateur universel, il devient très clair quel poids pèse sur les épaules de l'École universelle comme société civile mondiale réellement ouverte.

À la différence des États universels et des églises universelles, *l'efficacité de l'École universelle* n'a pas encore été testée.

Les processus profonds du monde contemporain tendent à modeler une nouvelle institution: *l'École universelle* dont l'influence modératrice réelle et mesurable au niveau mondial (c'est-à-dire la réduction de l'inégalité et l'exclusion de la violence, des guerres civiles, militaires, froides et chaudes) n'a pas encore été testée, mais son grand atout est qu'elle permettra à l'humanité d'user de ses « deux poumons » – la science et la croyance –, de ses deux moteurs – le cerveau et l'âme –, en leur redonnant la force intérieure de renaître en permanence.

L'école est le plus *généralisable, universalisable médiateur* pour l'humanité, entre autre parce qu'elle sert à médier dans les rapports entre générations coexistantes non seulement distinctement successives, mais aussi superposées en chaque individu.

6. L'École universelle *versus* science et technologie

Le seul domaine où on dispose d'un critère rigoureux d'évaluation du progrès est la science, dont l'évolution a lieu soit par des *révolutions scientifiques*, soit par évolution *normale*. Là le critère du progrès en est que : toute nouvelle théorie, toute vision scientifique nouvelle doit expliquer tout ce que l'ancienne théorie, l'ancienne vision scientifique a su expliquer et donner quelque chose de plus.

Est-il possible de réconcilier, au plus profond de la civilisation, dans sa cellule générative même les deux voies de mouvement du progrès? J'ai essayé de montrer comment les deux voies peuvent être combinées dans l'évolution de la science (sur l'exemple de la science économique) et j'ai formulé une possible réponse – la « théorie des restructurations » que j'ai soumise à l'attention de la communauté scientifique il y a un quart de siècle et qui prouve encore sa résistance.⁸⁵

⁸⁵ Voir *Restructurări în economia politică*, București, Editura Politică, 1981.

Les révolutions scientifiques peuvent-elles être accompagnées par des révolutions idéologiques?

La réponse devrait être affirmative si l'on pense à ce que nous puissions appeler « *idéologies profondes* ». Les idéologies profondes, en tant que visions globales de l'univers, accompagnent les grandes révolutions scientifiques de l'histoire de l'humanité – et il y en a en très peu jusqu'à présent. Les idéologies profondes sont appelées à remplir deux fonctions utiles à l'École. *La première*: elles font disparaître les voiles des fausses idéologies, qui soit « absolutisent » des processus relatifs ou temporaires, soit s'adonnent à des spéculations autour des circonstances conjoncturelles ; à l'instar des grandes révolutions scientifiques, les *révolutions idéologiques* balayent à leur tour les visions fausses, antérieures, mais à un rythme qui touche *l'universalité* avant la démonstration scientifique (la terre tourne autour du soleil et non *vice-versa*). *La deuxième* fonction des idéologies profondes comporte un degré supérieur de subtilité : dans le feu de telles explosions, des éléments constitutifs séparés des anciennes idéologies sont balayés, mais placés sur des orbites « imaginaires », les préservant ainsi, plus ou moins perceptiblement, autour de certains mythes primordiaux ; toute grande révolution scientifique élimine le plus carrément les anciennes représentations scientifiques, ce qui n'est pas sans rapport avec le spécifique des révolutions idéologiques qui les accompagnent et *rapprochent l'explication scientifique des mythes* fondateurs. Ceux-ci remplissent une fonction pratique : *tout ce qu'elle ne peut expliquer rationnellement, la révolution scientifique* tente de suppléer par un retour aux mythes et croyances.⁸⁶

Dans les tréfonds de toute recherche scientifique, quelque abstraite qu'elle soit, se trouve la soif inextinguible de changer l'horizon de la vision humaine de l'univers et ses entités. C'est pourquoi le mythe et la « croyance profonde » ne peuvent pas être tenus à l'écart par l'École, car c'est elle qui les produit.

Les « idéologies partielles », déformantes justement du fait de leur partialité, sont écartées par une « idéologie profonde », nettement supérieure à toutes les autres, puisque ses vérités fondamentales coïncident, en dernière analyse, avec les vérités fondamentales de la science.

⁸⁶ Hawking sur l'école et le progrès: «...le rythme du progrès est si rapide que ce qu'on apprend à l'école ou à l'université est toujours un peu dépassé. Mais peu sont ceux qui peuvent tenir le pas avec l'avancée rapide des frontières de la connaissance et ils doivent lui dédier tout le temps et se spécialiser dans un domaine restreint. Le reste de la population comprend mal les progrès enregistrés ou l'intérêt qu'ils suscitent. Il y a soixante-dix ans, à en croire Eddington, il n'y avait que deux personnes à comprendre la théorie générale de la relativité. Aujourd'hui, des dizaines de milliers de diplômés d'université la comprennent et beaucoup de millions de personnes en connaissent au moins l'idée. Si on découvrait une théorie unifiée complète, ce ne serait qu'une question de temps que de la synthétiser et la simplifier pour l'enseigner à l'école. Au moins en lignes générales. Alors on pourrait avoir une certaine idée des lois qui gouvernent l'univers et sont responsables de notre existence. » (Stephen W. Hawking, *Scurtă istorie a timpului. De la Big Bang la găurile negre*, Editura Humanitas, București, 2001, p. 193.)

Une fausse idéologie sur les idéologies

David Ruelle soulignait que dans le monde abstrait des mathématiques, l'idéologie disparaissait. « Les espaces Teichmüller » sont les mêmes pour tous, sans égard au fait que Teichmüller était un nazi célèbre.

De pareils exemples on en trouve aussi dans d'autres domaines : écriture, poésie, musique, grammaire, orthographe, etc. On pourrait citer cependant certaines prédispositions spécifiques: l'écriture chinoise et celle japonaise se penchent plutôt vers le dessin et la peinture, tandis que l'écriture indo-européenne vers la musique, etc.

Des exemples partiels d'un genre ou d'un autre sont innombrables. *Mais le vrai problème soulevé par l'observation de David Ruelle exprime partiellement un préjugé, une fausse idéologie sur l'idéologie*, à savoir que l'idéologie est quelque chose de déformé dont la science, l'école, les personnes sérieuses devraient se tenir à l'écart. Or, l'idéologie profonde a pour mission *de changer radicalement la vision de l'humanité sur l'univers*. Elle n'admet que « les plus abstraites abstractions », qui ont cependant de leur côté *la réalité profonde* (la Terre tourne autour du Soleil et non vice-versa).

En même temps pourtant, plus les abstractions des plus abstraites sciences sont éloignées du tumulte des idéologies sociales (États, groupes, riches-pauvres, etc.), plus il y a de la chance que leur charge idéologique profonde, c'est-à-dire celle visant de changer radicalement de la vision du monde, soit considérée infiniment supérieure aux sciences en contact direct avec la société.

D'une manière générale on peut affirmer, avec Karl Popper: « Il est totalement erroné de supposer que l'objectivité de la science dépend de l'objectivité de l'homme de science mais, d'autre part, il est totalement erroné de croire que le spécialiste ès sciences de la nature est plus objectif que le spécialiste ès sciences sociales. »

Et j'en arrive à ce que j'appelle une idéologie pervertissante.

Le cas le plus intéressant est celui des « noyaux durs » des sciences qui se déguisent en noyaux durs des idéologies et qui se reproduisent constamment du fait des critiques acerbes réciproques des « formes perverses » – le libéralisme étant entretenu par la critique marxiste, le marxisme par la critique libérale, etc., de sorte que, à la fin, les marxistes luttent contre le marxisme, les libéraux contre le libéralisme, etc.

Après avoir soumis à une critique historique et logique et rejeté les approches précédentes, y compris celle d'Hegel (mais pas dans le sens d'un rejet primaire), Marx, en tant que savant authentique, ne pouvait ne pas tester au feu de la critique sa propre construction. De quelle manière?

Si l'individu est avant tout un être social, on ne doit pas opposer société en tant qu'abstraction et individu et, ce qui est le plus important, dans l'acte de volonté de l'individu, même quand il ne s'exprime pas directement par une manifestation

de volonté collective (donc entreprise conjointement avec d'autres), il faut voire une manifestation de la vie sociale, car l'individu est lui-même un être social.

La liberté sans rivages de l'esprit critique

Cette liberté est le principe fondateur de l'École universelle ; un principe fondateur d'autant plus important que dans ses deux précédentes générations l'école a eu à subir la pression de la censure, dont même les esprits les plus éclairés n'ont pas su s'y soustraire, et non très rarement ont dû, soit fermer l'horizon de leurs propres systèmes scientifiques, soit leur donner des expressions hermétiques.

L'œuvre d'Hegel exprime une soif inassouvie, un désir (*Sehnsucht*) ardent de « liberté absolue », qui ne pouvait aller jusqu'à sa limite d'universalité dans le contexte de l'État prussien.

Un autre aspect intéressant, c'est le cas plus récent de *Hawking*, qui à propos de l'excès de mathématiques (qui entre autres aide à masquer les vérités « dures ») et du pouvoir des formules mathématiques raconte avoir dit que par ces formules on peut connaître la pensée de Dieu et que donc on pourrait se passer de Dieu pour expliquer la création de l'univers. Il avait présenté cette thèse devant un Grand Concile Papal où, du fait de l'enveloppe de mathématiques pures, on n'avait pas compris ce qu'il avait dit, ce qui fut sa chance; il confessa que lui-même n'avait pas tout à fait compris ce qu'il soutenait.

Le célèbre mathématicien *Arnold*, dans un tableau d'environ 20 erreurs, dit qu'il pourrait continuer la chaîne des erreurs célèbres « s'il ne craignait pas pour sa vie ».

Si de tels esprits paient un lourd tribut aux rigueurs de la censure, il s'ensuit que pour les « mortels ordinaires » il est d'autant plus nécessaire un code d'immunités et de privilèges de l'école.

J'ai traversé l'école, diverses écoles, de diverses villes, divers pays, sous différents régimes, depuis la dictature d'Antonescu-Hitler, de Stalin-Dej et jusqu'à celle de Ceaușescu qui, comme je l'ai déjà dit, pesait comme les deux premières ensemble, mais aussi la dictature de la mafia post-décembriste dont j'ai parlé dans le chapitre dédié à l'École.

Qu'est-ce que j'ai constaté ?

Quels que soient le niveau et le caractère de l'école, l'espace, le temps, le régime, à l'intérieur de la classe et de l'amphithéâtre, l'École garde une autonomie exceptionnelle.

Presque rien du tumulte extérieur, souvent plein de laideur, n'était plus saisissable à l'intérieur de la classe, où s'installait un degré d'autonomie que ni la censure d'Hitler-Antonescu, ni la censure de Stalin-Dej, ni même celle de Ceaușescu n'étaient à même de mettre à genoux.

Les exemples que je pourrais donner sont innombrables. Sur un plan général, je signalerais ici une particularité de l'École en tant qu'institution formatrice de

civilisation, notamment son rôle « inertiel » semblable à celui d'un « frein » qui, tout comme le frein d'une voiture, est l'instrument le plus efficace pour assurer la circulation en régime de sécurité.

Si l'École faisait attention à toutes les fondrières, si elle suivait toutes les indications, une plus « géniale » que l'autre, tous les changements de mode et tous les ordres des ministères de l'éducation et des innombrables institutions de gestion de l'École, alors dans l'enseignement s'installerait le gâchis, la confusion la plus totale.

« L'état inertiel » peut être un avantage de l'École, permettant sa „restructuration” en profondeur. C'est un peu comme dans le dicton luxembourgeois « nous voulons rester ce que nous avons été ». Or, derrière ce dicton se cachent les taux les plus élevés de développement en contexte européen.

L'esprit critique sans rivages garde vivant le feu vif de l'idée et le tient à l'abri des effets pervers des idéologies ; il permet au savant authentique d'éviter les faussetés idéologiques.

Je pourrais donner beaucoup d'exemples, mais je m'arrêterai à un seul – celui de Karl Marx, le savant dont la création scientifique fut enveloppée de la plus épaisse cuirasse idéologique; le marxisme s'est répandu à l'échelle universelle et son succès connut son apogée un siècle après son apparition, non pas tant grâce aux démonstrations scientifiques de sa théorie de la valeur du premier tome du *Capital*, que grâce à la théorie de la plus-value du *Manifeste* communiste.

Du point de vue qui nous intéresse, le troisième tome du *Capital* réunit en soi « toutes » les contradictions, les dilemmes, les tensions du système créé par Marx et, sous une forme spéciale, celle de la *rente différentielle* sur le *pire terrain* pris en culture.

Marx essaie de résoudre un problème fondamental, celui de la *valeur individuelle* ; il tâche d'établir l'identité de l'individu non pas par rapport à un autre individu, mais par rapport à soi-même, sans un point de référence extérieur, même s'il est *un individu social*. Les notes qu'il a laissées dans les cahiers et les lettres n'apportent pas de réponses, mais offrent des points de réflexion.

Toute théorie contient dans son noyau dur au moins deux possibles interprétations au niveau de sa diaspora idéologique, et ceci sans rapport avec la volonté de son auteur or le but qui l'avait animé.

L'individu, s'il est un *individu social*, exprime des *intérêts sociaux* même lorsqu'il exprime des *intérêts individuels*, et c'est seulement dans ce *cas limite* (dans les termes conceptuels sur la *rente différentielle* sur le *pire terrain*) que se pose le problème dans sa forme pure, à savoir si c'est possible d'obtenir une *rente différentielle* sur le *pire terrain* pris en culture, qui n'a pas un prix régulateur distinct du prix individuel, le prix individuel étant aussi prix régulateur. Après avoir soumis à une critique systématique les doctrines avant-coureuses, Marx procède ici à un examen critique de sa propre théorie de la valeur et de la plus-value.

7. En finir avec la « mafia de l'École »

Si on me demandait qu'est ce que les élites du monde réunies devraient faire, je me permettrais de suggérer une action « concrète »: celle d'en finir avec la « mafia » de l'École que mentionnait déjà Toynbee, lorsqu'il écrivait :

« Ouvrant largement ses portes devant tous pour leur permettre l'accès au trésor intellectuel (qui, dès l'aube de la civilisation et jusqu'ici a toujours été une sorte de monopole d'une minorité restreinte, qui l'a gardé jalousement et l'a exploité pour opprimer les autres), l'esprit démocratique de l'Occident moderne avait donné à l'humanité un nouvel espoir, mais au prix de l'exposer à un nouveau danger. Le danger se cachait dans les grandes possibilités qu'offraient à la propagande les nouveaux systèmes d'éducation universelle *rudimentaire* (c'est moi qui souligne), de même que l'habileté sans scrupules des hommes d'affaires, des agences de presse, des groupes de pression, des partis politiques et des gouvernements totalitaires de saisir une telle occasion pour se faire de la publicité. On misait sur la possibilité que ces exploiters d'un public semi-éduqué ne soient pas à même de « conditionner » leurs victimes d'une manière telle qu'elles ne puissent continuer leurs études jusqu'au point où ils deviendraient immunes à une telle exploitation. »⁸⁷

Pour en finir avec la mare de médiocrité qu'entretient la mafia afin de transformer le but noble de l'école en un but obscur, mesquin, la fonction naturelle de l'école est d'assurer le développement de la capacité de l'homme de *penser avec sa propre tête et de comprendre les mécanismes de la pensée d'un autre*.

Si, dans le cas des mathématiques, pour dépasser la difficulté Arnold il faut pousser la mathématisation vers la « computation », qui tout en permettant d'éviter les excès des mathématiques permet de garder ses acquis et donner quelque chose de plus, dans le cas de la langue, le premier des trois « domaines réservés » à l'école, celle-ci devrait se proposer d'en finir avec les barrières de langue, de cultiver l'aspiration naturelle de tout idiome vers son horizon d'universabilité.

La mafia de l'école est le noyau de la mafia en général, elle vise *partout l'affaiblissement de l'esprit critique*, esprit consubstantiel à l'espèce humaine – par lequel celle-ci s'est détachée des autres espèces.

Quelques *caractéristiques générales de la mafia de l'école* telles que je la connais sont les suivants:

⁸⁷ Arnold, J. Toynbee, *Studiu asupra istoriei. Sinteză a volumelor VII-X de D.C. Somervell*, vol. II, București, Editura Humanitas, 1997, pp. 425-426.

- La Mafia est très stratifiée – au sommet il y a les *prima donna*, les rossignols, aux trilles merveilleux mais la base de l’iceberg en reste cachée; ils avalent ensemble les richesses des États, visent à prostituer le corps des enseignants, des étudiants et des élèves, c’est-à-dire, ils brisent l’âme de la jeune génération et détournent le sens de la cellule germinative de la civilisation. Ceux d’en haut, les « rossignols », n’ont fini d’habitude aucune des écoles qu’ils sermonnent.
- *L’ignorance assortie d’arrogance et de toupet étouffe l’esprit critique de la société, à la source même, dans l’école. À mon sens, une des performances de la mafia c’est qu’elle arrive à éliminer de l’économie la loi de l’économie.* Car la loi de l’économie est la loi de la rationalité du comportement de l’univers et de ses entités. Or, comme la mafia n’est pas compatible avec la rationalité, elle supprime le rationnel et en même temps toute avenue vers lui – j’ai vu cela sur le vif.

La mafia pseudo-prophétique affaiblit dangereusement la civilisation, la société, la construction étatique, les entités qu’elle « parasite » et en fermant la soupape de la critique, pousse vers un dénouement *explosif* et à révolution.

La mafia entraîne la révolution, le choc, la démolition mais, après le choc, quand à partir des ruines il faut reconstruire un mécanisme, les hyènes transformées en *prima donna* cherchent à se placer à la tête de la pauvre société civile.

La mafia pseudo-prophétique est une forme distincte de la mafia générale, universelle, qui vit la belle vie et remplit ses poches en spéculant les ombres et les pénombres autour des écoles, se déguisant en faux prophètes, au sourire servile soit en direction des « camarades soviétiques qui nous enseignent que.. » soit de l’UE « qui nous demande que... », soit du modèle américain « qu’il faut absolument ‘répliquer’ ».

J’ai ressenti tout ça directement et même à mes dépens au long de ces cinquante dernières années, et non seulement avant ’89.⁸⁸

⁸⁸ Dans les années 1947 on préparait la grande réforme de l’enseignement en Roumanie. À l’époque, ministre de l’éducation était Ștefan Voitec, le seul représentant du Parti Social-démocrate au gouvernement pro-communiste du docteur Petru Groza. En sa qualité de ministre de l’éducation il fut à la tête d’une délégation roumaine dans l’URSS pour étudier l’expérience soviétique en vue de la réforme de l’enseignement roumain. Ce que je raconte maintenant provient d’une source directe, notamment des confessions faites par Ștefan Voitec trente ans plus tard, dans le bureau de Cornel Burtică, à l’époque secrétaire pour problèmes de propagande, responsable entre autres des problèmes de l’enseignement.

Ștefan Voitec était allé en URSS et, dans la déroute scolaire de l’époque, avec les bouleversements de système, etc., il notait probablement tout ce que lui disaient ses partenaires soviétiques, parmi lesquels le ministre de l’enseignement de la République Soviétique Fédérative Socialiste Russe : 1. vous ne devriez pas changer grand-chose, 2. comme il est impossible de ne rien changer, supprimez la religion, pour lui substituer le marxisme, 3. gardez la langue française comme langue principale. Ne la remplacez pas avec le russe, car si une langue étrangère n’est pas étudiée

Je ne continuerai plus avec les exemples, bien qu'il y en ait plein, mais je veux souligner simplement que la mafia qui pullule autour de l'école relève de la plus basse espèce. Elle s'attaque au patrimoine matériel des nations, de l'humanité, et pervertit, corrompt l'avenir.

Il n'y a rien de plus bas que ce jeu truqué, basé sur l'ignorance et le toupet, où l'âme est l'usure déguisée en habits pseudo-prophétiques. Entre les propos de cette mafia et ses buts réels s'ouvre un véritable abîme. Son Dieu est l'argent, sa raison la « ruse » qui pervertit, son esprit un infini de volutes tortueuses autour du psychique – la partie la plus fragile du patrimoine universel de l'humanité.

Mener la lutte contre la mafia de l'école est d'autant plus impératif que dans chacun de nous, dans tout individu se cache un germe latent de malheur pervers. C'est le domaine, peut-être le plus difficile, celui des « récupérations », c'est l'empire où le mal transforme chaque bras de sa pieuvre en bagarreur odieux et l'individu même captif il le façonne à son image. Comment lutter dans une telle arène ? Affronter les bagarreurs à main vide serait un vrai suicide ! L'affronter avec un couteau – on n'aurait évidemment aucune chance et en plus on courrait un autre grand risque : au lieu de délivrer le pauvre captif, on deviendrait un bagarreur quelconque, pauvre prisonnier de sa propre bêtise.

Mais alors, quoi faire ? Au niveau de la parabole, ma réponse serait : « Si le couteau du bagarreur tranche dans le vif pour tuer, l'École universelle devra s'armer d'un instrument infiniment supérieur au couteau le plus élaboré, c'est-à-dire un instrument qui fasse ce que le couteau fait et à la différence du couteau qui tue, tranche mieux que lui, mais pour éliminer le mal, pour sauver. »

Rien n'est gagné d'avance, perdu non plus avant la bataille. Je crois à la grandeur de la lutte du chirurgien contre la maladie, même sans chance de victoire immédiate et surtout lorsqu'il continue la lutte tout en sachant que ses chances sont nulles. Si on prolonge la parabole, il conviendra de rappeler : le chirurgien appartient au monde des médecins qui, dans son ensemble, mène un dur combat contre les maladies ; les médecins sont toujours vaincus, mais ils assaillent encore et encore le ciel du salut, ils s'approchent du but idéal à petits pas, les petits pas de l'idéal praticable.

pendant des générations successives, le résultat est nul. Chez vous, depuis un siècle on ne cesse d'enseigner la langue française. Gardez-la et, comme chez vous on enseigne également la langue allemande, introduisez aussi comme deuxième langue le russe, car vous allez rejoindre un nouveau système d'échanges économiques, politique, etc., 4. finalement, en ce qui concerne le contenu des programmes analytiques, j'ai un seul conseil : mathématisez massivement les lycées – c'est ce que l'école russe a bien fait. » Une fois revenu, Voitec présenta son rapport au Bureau Politique du Comité Central et Ana Pauker, comme je l'ai vue faire des dizaines de fois, mais à d'autres niveaux, s'interposa disant que les « camarades soviétiques ne pouvaient pas dire des choses pareilles ! » ; Voitec : « écoutez, camarade, j'ai noté... ». mais Pauker était la seule de la direction du parti qui avait une ligne téléphonique directe avec Moscou et elle dit à Molotov : « voilà à quels dénigrement s'adonne ce Voitec », Molotov limogea le ministre russe, Voitec fut remplacé avec Vasilichi et ainsi on commença la grande réforme de l'enseignement roumain en 1948.

L'École universelle est l'institution qui, par définition, cherche l'idéal et finit à chaque fois par découvrir un « idéal *praticable* ». Son combat reste pour l'École « le test incontestable » de sa vocation et de son destin.

8. Sur la propriété identitaire

L'inconscient collectif est un stock commun, en dernière analyse – *universel*, auquel l'accès par les humains est *personnel*.

En vertu de ce trait, et à la différence d'autres composantes des ressources universelles, le stock de l'inconscient n'a jamais été soumis à la distribution, à la redistribution, aux expropriations et aux réexpropriations.⁸⁹

La propriété identitaire est un prolongement organique et *incorruptible* du long cheminement de la propriété humaine vers *son horizon d'individuation-universalisation*.

Comme le montrent les réalités de bien des zones des pays membres de l'ancien CAEM, les formules classiques d'« expropriation des expropriateurs » ont été expérimentées un peu partout dans un cercle vicieux – réexpropriations des expropriateurs, ensuite des expropriateurs expropriés, etc. Un cercle vicieux à une perspective encore plus sombre dans sa possible répétabilité, car il viserait aussi l'expropriation de l'inexpropriable, c'est-à-dire de la propriété identitaire !

Dans une première approximation, la propriété identitaire est une forme de propriété personnelle, car une partie de ce que l'École investit dans l'individu humain est « propriété privée » *absolument inséparable de la personne* et, aussi et

⁸⁹ Des travaux « d'inventaire » (cartographie) seront nécessaires ; un premier « inventaire » devra dresser « l'inventaire des inventaires » déjà effectués dans le monde avec leurs travaux de motivation théorique, méthodologique, de mensuration, etc., avec une inévitable évaluation des possibilités ainsi offertes.

Une autre série de travaux, notamment l'élaboration compréhensive de *normes et règles*, concernent le « statut » des différents types de ressources.

Les buts en seront multiples : assurer *l'inviolabilité* des droits de propriété existants à présent, droits obtenus légalement et dans le respect des obligations fiscales, etc. ; *fixer les normes* qui réglementent l'accès aux ressources mondialisées encore non partagées et aux ressources universelles accessibles.

Les sources en matière de « normes et règles » devraient elles-même être inventoriées.

Il s'agit des grands livres de l'humanité, des sources divines des Grands Livres Saints fondateurs de religions, mais aussi des sources les plus diverses des normes de droits, des coutumes, etc. À la lumière de tout ceci, il est évident que la transformation en propriétaires d'environ 4 milliards de personnes privées de propriété qui existent à présent ne saura être accomplie par l'expropriation du reste de 2 milliards. Une issue possible pourrait être l'institution d'un *médiateur sociétal* du genre de l'« organisme mondial » dont parlait Georgescu-Roegen en 1972 pour la gestion des ressources planétaires, des ressources universelles, matérielles et psychiques, pour assurer l'inviolabilité de toute propriété publique ou privée légalement constituée, gestion qui conduira graduellement à l'établissement d'un nouvel archétype de propriété, « *la propriété identitaire* », (évidemment la dénomination est conventionnelle, ce qui compte étant le contenu).

surtout, parce que ce n'est qu'à l'aide de cette propriété personnelle que l'humanité peut atteindre certains de ses buts :

- avoir accès *par le conscient* à l'océan chaque fois fini mais sans limites « du travail de la nature » et « du travail divin » ;
- avoir accès par le sous-conscient personnel à l'océan infini de l'inconscient *personnel* collectif, en dernier ressort *universalisé*.

La propriété intellectuelle, cette sous-espèce de la propriété humaine – à présent réglementée et « protégée » pour ménager sa fragilité – tend à se superposer à la notion de *propriété identitaire*, ce qui n'exclut pas pour autant la nécessité de protéger la force créatrice personnelle, de cultiver par tous les moyens le talent et le génie comme une des premières *obligations de la société et surtout de l'École*.

La prédominance croissante du facteur immatériel dans la production sociétale procède de l'existence des groupes formés autour des talents créatifs préfigurant une forme nouvelle *de production* ; sa spécificité puise sa force dans les habitudes cultivées dans le conscient, consolidées et multipliées en état de sommeil, lorsque, par l'intermédiaire des rêves, généralement du sous-conscient personnel, peut être accessed le fonds de *l'inconscient collectif* et en dernière instance, de *l'inconscient universalisé*.

Une pareille forme nouvelle de production, fondé sur la prédominance d'un facteur immatériel à double source – dans le conscient et dans l'inconscient – fera probablement l'objet des investigations spécifiques.⁹⁰

L'essentiel réside dans une « composition du capital » où *le facteur immatériel devient prédominant* et où la créativité mène à la fusion organique *de l'universel et de l'individuel*. Après les générations successives de produits de travail, à forte intensité de capital et « technique-scientifique-informatique », se profile une génération de produits « à forte intensité culturelle-artistique ». Ces derniers vont au-delà de la « personnalisation » des produits de « petite série » et visent *l'unique irrépétable* rendu possible justement par la prédominance du facteur immatériel à double source.⁹¹

⁹⁰ En guise d'exemple je vais m'arrêter un peu sur la production de décors de spectacles. J'ai étudié en détail ce thème sur un matériel informatif significatif mais aussi sur le modèle de l'entreprise « Art Deco », Vienne et Bucarest de mon fils Eugen Postolache. Aussi ancienne que l'art du spectacle dans la dernière moitié du XX^e siècle, elle préfigure une forme nouvelle *de production et de concurrence* :

- cette concurrence n'est pas axée sur *le partage* des marchés existants, car dans le processus de production même *surgissent de nouveaux marchés* ;
- elle est une concurrence verticale avec soi-même et non pas une concurrence inter- ou intrabranche ;
- la « petite production », en question s'effectue en permanence à *l'échelle internationale, planétaire* (car c'est là que la « petite production » peut montrer sa supériorité).

⁹¹ Relève également du patrimoine de l'humanité l'univers juridique universel qui dans son unité foncière est consanguin avec l'unité foncière de la vie comptable internationale. Un genre distinct de propriété identitaire a trait à la langue, les langages, la grammaire. Partie du patrimoine universel de l'humanité, la langue, les langages, la grammaire ne sauraient être que la propriété identitaire de l'individu accessée par la voie du conscient et du sous-conscient.

Chapitre V

En guise de conclusion

1. L'École universelle en tant qu' « idéal praticable »

La différence entre utopie et idéal est immense. L'idéal est ce qu'il est – comme disait Tolstoï, et avec quel relief, dans son commentaire à la Sonate à Kreutzer – parce qu'on ne peut pas le mettre en œuvre, parce qu'il est irréalisable même autant qu'idéal imaginaire. Mais l'idéal a aussi un autre trait distinctif inéluctable, auquel je vais en revenir.

De prime abord, l'utopie, ressemble à l'idéal, du fait qu'elle n'est pas réalisable ou que, mise en œuvre, elle ne tient pas, n'est pas durable. Mais elle se sépare de l'idéal dans la mesure où elle quitte le sentiment, dès que sa mise en œuvre est à notre portée. Or, mise en place, elle entraîne des tragédies. De pareilles tentatives ont échoué dans d'immenses camps de concentration, entraînant la torture et la mort de dizaines de millions de personnes en plein vingtième siècle.

Il y a la une première distinction essentielle entre utopie et idéal.

L'idéal se crée *per se* une histoire propre, une voie propre vers soi-même, jalonnée par des « idéaux praticables successifs », tandis que l'utopie contient dans son propre noyau l'idée perverse d'une mise en œuvre d'un seul coup.

L'École universelle n'est pas une utopie. Elle est un idéal, car on ne saura jamais aboutir au double but qu'elle incarne : la connaissance scientifique absolue et la connaissance divine absolue. Les deux types de connaissance comportent des marches successives et en même temps la succession infinie des générations : de civilisations, d'individus, de concepts, etc. L'histoire civilisationnelle témoigne elle-même que de telles marches successives existent.

2. Sur l'opportunité d'initier un projet d'un code des privilèges, des immunités et prérogatives de l'École universelle

Avant de passer au problème de la structure et du contenu des privilèges, des immunités et des prérogatives de l'École universelle, je voudrais préciser quelques termes.

Tout d'abord, les notions mêmes des privilèges et immunités.

J'ai noté qu'au cours des derniers siècles, à commencer par le « Bill of rights » et tout particulièrement après la deuxième guerre mondiale, la notion de

privilèges – malgré sa commodité et son expressivité – est de plus en plus remise en question, et pas tellement pour son contenu que pour la connotation qu'elle peut en avoir pour l'opinion publique.

Malgré les arguments portés à son encontre et en faveur de la notion de « rights and immunities », dans la pratique courante, la notion de privilèges continue d'avoir cours tout juste parce qu'elle exprime directement de quoi il retourne, malgré les confusions possibles (à l'instar d'autres notions très critiquées qui restent cependant les plus utilisées. Je rappellerai ici la notion de PIB, qui est peut-être la plus critiquée et en même temps la plus utilisée).

En tout état de cause la tendance à relever est claire: la triade « privileges, immunities and powers », ⁹² gagne du terrain, s'enracine, ce qui met un point final à une longue évolution notionnelle.

Sur la structure du « Code »

Le « principe constitutif » du « Code des privilèges, immunités et prérogatives de l'École universelle » serait de permettre à cette institution de remplir sa vocation fondamentale, d'exercer ses fonctions et de répondre à ses obligations.

Dans tout inventaire, aussi sommaire soit-il, devraient figurer certains éléments comme, par exemple :

L'École universelle a pour but d'assurer l'égalité des chances.

Un droit inaliénable qui lui est associé est le droit d'accès : l'accès aux ressources du patrimoine universel, y compris celles de l'océan de l'inconscient universalisé. La notion d'égalité à la base, dans les conditions de la future École universelle, exige notamment *l'égalité des chances* d'accès à l'Internet pour toutes les écoles du monde et pour tous les élèves de chaque école du monde.

L'École universelle devrait jouir des moyens appropriés pour garantir la généralisation effective de l'enseignement primaire et secondaire, la transition vers la généralisation de l'enseignement universitaire, l'organisation « tri-générationnelle » de l'éducation permanente.

La population scolaire de toute école du monde devrait jouir d'un *minimum décent* en matière de *basic needs*, autrement dit d'un minimum tel que celui défini par l'Organisation Mondiale de la Santé : nourriture, vêtements, logement, santé, etc.

⁹² La procédure et les usages de la Chambre des Communes, p. 10, 1989; on emploie aussi des termes comme: powers, duties and obligations.

<http://www.parl.gc.ca/MarleauMontpetit/DocumentViewer.aspx?DocId=1001&Sec=Ch03&Seq=3&Lang=F>,

L'École universelle a une vocation éducative et un devoir de recherche qui sont fondamentaux pour tout ce qui touche au maintien de la Paix mondiale, aux efforts de prévenir et surmonter les menaces contre la civilisation et l'existence de l'espèce humaine.

L'École universelle devrait développer ses capacités pour pouvoir remplir ses fonctions en tant que « médiateur » à l'échelle sociétale.

Autres privilèges, immunités et prérogatives :

- liberté de décision en matière de curricula, de thématique de recherche, etc. ;
- liberté totale en matière d'idées ;
- liberté totale de publier les résultats des recherches, y compris dans des manuels, etc. ;
- immunité sous la loi commune quant aux opinions exprimées dans le cadre interne de l'école, où seule l'école a des compétences (*powers*) au niveau subsidiaire respectif ;
- « droit à l'erreur » dans le domaine de la recherche ou de l'enseignement ; seules les instances scolaires ont des prérogatives de prévention et, dans des cas extraordinaires, de sanction ;
- un privilège distinct de l'École universelle devrait être celui de pouvoir garder intacte toute idée, même prouvée fautive ; l'histoire de la science montre que des idées considérées erronées à un certain moment peuvent s'avérer correctes dans un contexte historique différent. Ainsi donc, un tableau des « erreurs célèbres » mais aussi des « vérités célèbres ratées », pourrait occasionner *un exercice extrêmement utile d'imagination, de recherche de la vérité, de développement de l'esprit critique.*⁹³

⁹³ « Erreurs fertiles » et « vérités ratées ».

La justesse d'une théorie : il n'y a pas que des situations où les auteurs croient qu'une théorie est vraie tandis qu'elle est fautive, mais aussi des situations où l'auteur pense s'être trompé tandis qu'au fait il avait eu raison. « Certains des résultats employés par Einstein et Ehrenfest dans leur raisonnement avaient été trouvés antérieurement par Max Planck, qui avait étudié le problème de la radiation brûlante cinq ans plus tôt. Dans cet ouvrage on trouve la première mention de la fameuse constante de Planck. Pourtant, Planck était de ceux physiciens qui ne croyaient ni en atomes ni en Boltzmann, de sorte que ses propres conclusions lui paraissaient déroutantes et, en partie, contradictoires. Il s'essaya de trouver une explication alambiquée qui puisse garantir que les photons n'existaient pas. C'est pourquoi la naissance de la physique quantique est portée plutôt au crédit d'Einstein et Ehrenfest » (Lee Smolin, *Spațiu, timp, univers*, București, Editura Humanitas, 2002, en original *Three Roads to Quantum Gravity*, The Orion Publishing Group Ltd., 2000, p. 122.)

Erreurs dans le développement des sciences.

À en croire l'affirmation que toute science est une trinité, le problème du rapport entre erreur et vérité démontrée devient beaucoup plus complexe car une théorie fautive peut engendrer une mesure exacte (le cas des éclipses de soleil et du système ptolémaïque) ; une théorie correcte peut engendrer des méthodes de mesure fautes ; de pareilles méthodes de mesure peuvent étayer des théories correctes ; théories, pronostics et mesures corrects ou faux dans une science peuvent changer de sens dans un autre domaine à un moment donné et emprunter même le sens

Les pouvoirs profanes (police, parquet, etc.) ne pourraient intervenir à l'intérieur de l'École que sur invitation de l'École même, ou en cas d'urgence et toujours en coopération avec l'École.

De la compétence exclusive de l'École universelle relèvent notamment les prérogatives :

- de délivrer (par l'intermédiaire des Écoles habilitées) des certificats et des diplômes d'études, d'attester et de reconnaître leur validité ;
- de former les formateurs ;
- de promouvoir les échanges entre écoles au niveau des enseignants, des élèves, des étudiants.

Le rapport entre « Code » et « Constitution »

Un problème nodal de tout Code des privilèges, immunités et prérogatives c'est le rapport entre un tel Code et la Constitution. Si, à l'échelle nationale – c'est le cas des parlements, par exemple, ou des écoles nationales, etc. –, le problème est relativement simple à résoudre (par la mention dans la Constitution respective d'une référence aux droits et privilèges de l'école nationale), dans le cas du Code de la future École universelle, le problème se complique, tout d'abord parce qu'on ne dispose pas à présent, et pour longtemps à l'avenir, d'une Constitution universelle en tant que telle, malgré les réglementations partielles, sectorielles, etc. existantes à l'échelle mondiale. Comme le prouve l'expérience de l'Union Européenne, élaborer une Constitution supranationale est une entreprise extrêmement difficile. D'ailleurs, à mon sens, l'une des causes des difficultés déjà rencontrées et susceptible d'être rencontrée à l'avenir c'est que l'expérience à l'appui porte seulement sur des Constitutions nationales et non pas également sur cet élément superposé que représente une *Constitution universelle*. Or, un Code des privilèges, immunités et prérogatives de l'École universelle, dont la mise au point s'étendra sur de longues années, sinon des décennies, pourrait constituer *un germe de la future Constitution universelle, tout comme l'Union Européenne*, en tant que construction complexe, s'est développée à partir de la modeste Communauté européenne du charbon et de l'acier.

contraire Arnold signalait des erreurs qui se sont avérées finalement extrêmement productives pour le développement des mathématiques (voir le chapitre signé par Arnold dans l'ouvrage *Mathematics: Frontiers and Perspectives*, édité par V. Arnold, M. Atiyah, P. Lax et B. Mazur en 2002.)

Hilbert avait commis une erreur en matière de topologie des courbes, erreur corrigée en 1970 par un jeune de Nijni Novgorod, Gudkov, qui fonda ainsi la géométrie algébrique réelle moderne.

Leibniz était parti d'une formule erronée dans ses études qui devaient le conduire à la création de l'analyse mathématique.

L'erreur de Lagrange dans la théorie des équations différentielles a conduit au développement de l'algèbre linéaire et de la théorie des formes canoniques de Jordan.

L'œuvre fondamentale de Poincaré *Nouvelles méthodes dans la mécanique quantique* est en fait le produit secondaire de ses tentatives à démontrer un théorème erroné (dont la solution aurait valu un prix). De cet ouvrage de Poincaré est issue la théorie des systèmes dynamiques.

Certes, la mise au point d'un tel Code suppose de grands débats dans des enceintes ouvertes telle l'UNESCO, la famille de ceux qui constituent la « Nobelté », les organisations de la société civile mondiale (triade de la succession coexistante des générations humaines), les enseignants, les étudiants, les élites spirituelles des cultes, les élites des banques et de la richesse matérielle mondiale, etc.

3.L'École universelle devrait jouir d'autonomie financière et participer directement à « la valorisation de la propriété identitaire »

Je voudrais souligner que l'École universelle devrait jouir d'une base matérielle et financière propre, à même de lui assurer une réelle (et non formelle) liberté d'expression, d'opinion, de lui garantir le droit à la critique sans limites et sans l'ingérence de la censure, classique ou de « velours ».

De ce point de vue, je pense que nous pourrions lancer un « appel d'offre » à la recherche des modalités de valorisation de la *propriété identitaire* qui se fait jour tout d'abord au sein de l'École.

Ainsi, la propriété intellectuelle actuelle, sous ses différentes formes, deviendrait un cas particulier d'une situation plus générale – *la rente d'identité* de l'École universelle.

L'appellation compte peu, l'important c'est le contenu. Alors là il y a un très large consensus que, dans la plupart des cas, les richesses produites dans le monde contemporain, sont dues directement ou indirectement à l'École. Une forme de valorisation directe pourrait revêtir la forme d'un « timbre de l'École ». Si l'on met que le PIB mondial se chiffre à environ 50 000 milliards d'euros, un timbre de 1% pour l'École donnerait quelque 500 milliards d'euros par an (au niveau de 3% il donnerait 1 500 milliards et de 5% – environ 2 500 milliards). Au niveau de 1%, le timbre fournirait des ressources supplémentaires par rapport aux allocations budgétaires, tandis qu'au niveau de 5%, l'enveloppe couvrirait la plupart des frais (mieux dit des investissements) pour l'École, et pourrait constituer le germe d'un futur budget universel. Comment seront collectées, distribuées, redistribuées ces ressources, c'est une question à convenir par Consensus universel. Il n'est pas à exclure que justement en rapport avec ce thème un Forum universel de l'École puisse voir le jour comme entité de la Société civile mondiale, à structures ouvertes et subsidiarisées (forums continentaux, régionaux, nationaux, locaux) et qui exerce à l'échelle planétaire sa vocation de « consensualisation ».

Il va sans dire que l'École universelle devra encourager sous différentes formes les donations des fonds privés, cherchant à cultiver le respect et la mémoire des Grands Mécènes.

L'École universelle est appelée à promouvoir les valeurs universelles et en même temps les traditions, les expériences et les acquis de la diversité des écoles du monde, de sorte qu'on aboutisse à une unité organique entre *individuation* et *universalisation*.

Addenda A

Un problème stratégique essentiel – le cas de la Roumanie –*

1. Introduction.....	108
2. Consensus et « l'esprit de Snagov ».....	110
3. Une triple tendance de longue durée.....	112
4. Réunir la transition vers l'économie de marché avec la transition vers une économie à forte intensité de culture et d'information.....	113
5. Valences du dialogue	115
6. Un projet « multilinguisme – multilangage »	117
7. Un « projet ouvert »: l'élaboration stratégique doit être poursuivie	117

* Discours prononcé par Tudorel Postolache lors de la réunion de clôture des travaux de la Commission pour l'élaboration de la Stratégie nationale de préparation pour l'adhésion de la Roumanie à l'Union Européenne, dans la Grande Salle du Palais de Snagov, présidée par Ion Iliescu, Président de la Roumanie, le 21 juin 1995.

1. Introduction

Depuis la création de la Commission – le 8 mars 1995 – et jusqu’à la réunion d’aujourd’hui, exactement 105 jours se sont écoulés.

Nous nous rappelons très bien combien intenses et animés furent les échanges de vues qui portèrent au départ sur la problématique des travaux. Ceci n’était pas le fait du hasard, car chez nous, tout comme dans d’autres pays de l’Europe Centrale, le processus de préparation à l’adhésion accompagne le processus de transition à l’économie de marché. Celui-ci est, à son tour, simultané avec une autre transition, encore plus profonde : le passage des pays développés à un type différent d’économie et de société – la société de l’information.

Si l’on ajoute à cela que ce moment historique se trouve à la charnière de deux phases du cycle long – la phase descendante, qui a commencé en 1971/1973 et la phase ascendante, qui se dessine pour les prochains 20-25 ans –, il devient encore plus évident que les débats de la Commission ne firent que refléter la complexité du réel et la difficulté de la tâche d’harmoniser les trois processus simultanés: la transition à l’économie de marché, la transition à la société de l’information, la transition à une expansion économique de longue durée. Des processus simultanés, mais distincts quant à leur temps historiques et leur signification.

Voilà, en bref, la source la plus profonde des tensions qui ont sous-tendu les débats et qui, d’ailleurs, constitue le noyau du problème stratégique fondamental non seulement de la préparation à l’adhésion, mais aussi de l’économie et de la société roumaine dans son ensemble.

La Commission s’est donnée pour tâche d’opérer les distinctions théoriques indispensables et, à partir de celles-ci, d’identifier des modalités concrètes propres à permettre une harmonisation réelle des processus de transition que je viens d’évoquer.

Le choix de la Commission, qui s’est précisé au cours de son activité, fut un choix pragmatique.

Dans sa tâche de mettre au point une « Stratégie nationale de préparation à l’adhésion de la Roumanie à l’Union Européenne », la Commission s’est proposé d’avoir recours à deux sources principales:

D’un côté, la Stratégie de l’Union Européenne pour les pays associés, telle qu’elle fut établie dans le document d’Essen et développée ensuite dans le Livre Blanc préparé pour le « sommet » de Cannes, ainsi que dans d’autres documents communautaires.

D’autre côté, les travaux préparatoires en vue d’ébaucher le profil de l’économie et de la société roumaine à moyen et à long terme.

Dans le volume que nous venons de diffuser est présentée la « Stratégie... », ainsi que la thématique des études préparatoires, tant horizontales que sectorielles. Celles-ci furent irremplaçables en tant que source pour l'élaboration de la stratégie d'adhésion. Elles ont, en même temps, la vocation de servir en tant que point de départ de ce qui, par des efforts soutenus, pourrait devenir un « Livre Blanc » du devenir de l'économie et de la société roumaine au début du XXI^e siècle.

Dans l'exposé d'aujourd'hui je me suis proposé d'offrir quelques remarques en marge de la stratégie d'intégration et des études préparatoires et, simultanément, d'essayer de cerner de plus près ce qu'on a nommé « l'esprit de Snagov ».

Les travaux de la Commission comprennent un bon nombre d'activités et je vous en ai fait part régulièrement. Mais l'élément central, ce qui a imprimé à l'activité de la Commission sa spécificité, ce furent les débats, au nombre de 221, ceux-ci représentant une superstructure érigée sur le fondement puissant d'un grand nombre d'études, d'analyses et de débats préparatoires, conçus selon une méthodologie unitaire. On pourrait dire que notre démarche fut en quelque sorte une illustration du principe de la « subsidiarité ». C'est-à-dire que certains thèmes ont été impartis à des chercheurs individuels, d'autres – à des groupes de chercheurs ou à tel ou tel institut, à tel ou tel département, tandis qu'au sein de la Commission nous nous sommes concentrés sur des thèmes de la plus haute complexité, exigeant les compétences de tous ceux qui s'y sont réunis: les experts désignés par tous les treize partis parlementaires – de gouvernement et d'opposition – les experts désignés par le gouvernement, les représentants du monde académique et de la société civile. En règle générale, la préparation des projets de conclusions de chaque débat a été la tâche des groupes de travail comprenant les meilleurs spécialistes du pays, sans égard à leurs convictions philosophiques, politiques ou à leurs allégeances.

Dans mon intervention d'aujourd'hui j'essayerai de me placer sur l'orbite combien haute que suivirent récemment les experts de chaque parti parlementaire, en exprimant leurs positions dans la séance d'évaluation du 15 juin passé. Je note en passant que le sténogramme de ces débats représente lui-même un document important, remarquable à plus d'un titre. Il est, tout d'abord, une illustration combien convaincante de l'esprit qui a présidé à l'activité de la Commission de Snagov et je pense que l'opinion publique roumaine a tous les droits d'en connaître le contenu. Il sera mis à la disposition de la presse, de tous les organes de presse.

Tout aussi remarquable et riche en substance fut le débat au Conseil des Ministres de la Roumanie, dans sa séance du 16 juin 1995 qui a fait sienne la « Stratégie... » en l'adoptant. Et, j'en suis persuadé, ce sténogramme aussi vaut bien d'être connu par tous nos concitoyens.

2. Consensus et « l'esprit de Snagov »

On nous demande et redemande par quelles recettes concrètes a-t-on réussi à créer ce climat, cet « esprit de Snagov ». Je tâcherai d'en ébaucher quelques-unes, bien qu'en toute franchise, leur simple énoncé soit d'une banalité désarmante. Si elles ont de la force, c'est justement du fait qu'elles ont été réellement mises en œuvre et de surcroît dans une sphère de la pratique sociale d'une complexité sans pareil. D'ailleurs, il faut admettre qu'il est plus aisé d'énoncer que de suivre des recettes de ce genre.

À ce propos, avec votre permission, je voudrais souligner six moments.

Le premier relève des efforts de la Commission de placer tout problème dans le contexte global de la science universelle. On a rencontré des difficultés énormes ayant trait tant à la nature des choses (il est bien connu que ce que l'on rend public immédiatement, ce n'est qu'une partie infime des résultats des recherches de pointe et qu'on ne publie pas les recherches soldées par un échec, bien que les unes et les autres aient une importance critique dans une perspective stratégique), qu'aux carences de la documentation et de l'information accessibles à nos chercheurs et à nos spécialistes.

Sans la présence massive des instituts de recherche, des savants de l'Académie Roumaine, des spécialistes des départements gouvernementaux et des institutions de profil, qui depuis de longues années se trouvent branchés au mouvement des idées et des expériences dans leur domaine d'activité, cette première prémisses eût été irréalisable.

Le deuxième moment se rattache à l'effort assez considérable de faire connaître et valoriser notre propre recherche nationale. Nous avons mis sur pied la publication de la série « Trésor », qui bat son plein à l'heure qu'il est, et qui en tout comprendra plus de 300 tomes, et en première ligne les titres des recherches à vocation stratégique qui ont été effectuées ces cinq dernières années.

Pour en revenir aux propos que j'ai tenus lors de la première réunion de la Commission: personne ne peut s'arroger le droit absurde de déclarer inconsistant tel ou tel travail de recherche, avant même de l'avoir consulté.

Nous avons tous appris à nous méfier de toute arrogance ainsi que de l'ignorance qui pourrait la sous-tendre; cet enseignement reste emblématique pour « l'esprit de Snagov ».

La Commission a dû s'attaquer au plus profond blocage qui puisse exister dans la société roumaine: le blocage procédant de l'incommunicabilité entre les idées, les hypothèses, les études effectuées par domaines ou secteurs. C'est un blocage qui, paradoxalement, s'avère être d'autant plus résistant que les solutions partielles sont plus ingénieuses, bien que non communicantes les unes avec les autres.

Ce qui a nourri l'esprit de Snagov c'est, à mon avis, justement l'effort de casser ce blocage, car il est à la source de tout blocage que l'on rencontre dans la

société roumaine et – dans un certain sens – à la source de la crise même de la société roumaine.

Le troisième moment a trait à notre souci, tant dans la préparation des analyses d'accompagnement que dans le déroulement des 221 débats, d'assurer, voire d'encourager une parfaite liberté d'expression de tous les points de vue qui auraient pu exister sur tel ou tel problème.

Ce dont on souffre dans ce pays ce n'est pas le manque d'idées, voire de solutions. Bien au contraire, et je peux le confirmer maintenant en parfaite connaissance de cause, notre société jouit d'une grande richesse d'études et de solutions; ce qui nous manque c'est la communication entre celles-ci, l'effort de les mettre ensemble. Là, on retrouve une autre démarche qui est propre à « l'esprit de Snagov ».

À nos yeux, il vaut mieux que les possibles solutions aux problèmes urgents soient tout d'abord identifiées au plan théorique, que les différentes hypothèses soient comparées pour que l'on puisse ainsi découvrir les goulots d'étranglement et les contradictions.

Sans conteste, toute erreur qui pourrait intervenir risque d'infliger des souffrances inutiles à la société et à l'individu, mais lorsqu'on met au point un schéma stratégique ce ne sont pas les erreurs possibles qui comptent dans les choix. De surcroît, vu qu'il opère avec des hypothèses, un schéma stratégique pourrait faire ressortir une typologie des erreurs et des extrêmes à éviter.

En général, il est préférable que la confrontation des différentes options se passe au niveau des idées plutôt que sur le vif, dans la société, avec des coûts élevés tant pour la société que pour l'individu. J'insiste là-dessus et j'aimerais y appeler tout particulièrement votre attention, d'autant plus que l'on pourrait aisément nous figurer une situation où la position diamétralement opposée serait choisie.

Le quatrième moment consiste en notre ambition à identifier les nœuds des contradictions et les goulots d'étranglement qui ne sont pas dus à des anomalies dans la gestion des trois transitions simultanées, mais qui découlent de la logique objective même de leur devenir. Or, la raison la plus profonde d'une stratégie est justement celle de permettre d'identifier les problèmes réels et les contradictions en même temps que les solutions qui leur sont offertes par la science et la pratique mondiales.

Et j'aimerais, à partir de l'expérience de notre Commission, souligner avec force que l'identification des problèmes réels offre, par elle-même, un champ illimité pour découvrir des convergences; l'identification des solutions offertes par la science et la pratique mondiales et nationales implique elle aussi un très large champ de convergences, mais les deux opérations n'aboutissent et ne peuvent pas aboutir à une uniformisation des directions politiques, des plate-formes électorales, représentant, au contraire, une source essentielle de leur diversification.

Le cinquième moment: le souci de projeter chaque problème sur l'écran de la science universelle a été accompagné par l'effort d'utiliser un écran temporel et spatial assez large pour permettre de dépassionner le débat et d'éliminer la charge émotionnelle inhérente à une approche plus limitée.

Le sixième moment: l'approche tant au niveau global qu'au niveau sectoriel de chaque thème a été d'essayer de fixer le mieux possible trois points nodaux: le point de départ, le point d'arrivée désirable et le chemin à parcourir entre ces deux points-limite, avec des variantes alternatives, y compris l'évaluation des coûts, des nœuds d'incompatibilité, des effets escomptés.

Voilà ce qui, à mon avis, constitue les six moments méthodologiques qui ont engendré « l'esprit de Snagov ».

3. Une triple tendance de longue durée

Ces six moments ont été appliqués tant à l'échelle globale qu'à l'échelle sectorielle. Quels en sont les principaux résultats?

À l'échelle globale, les deux premiers points – le point de départ et celui d'arrivée – sont marqués à présent par le passage de l'économie mondiale de la phase longue descendante du cycle séculaire, à une nouvelle phase longue ascendante, d'environ 20-25 années, qui a débuté par une relance conjoncturelle déjà bien dessinée et qui, dans les pays avancés est nourrie par des facteurs structurels propres à une économie nouvelle, fondée sur la culture et l'information. C'est ce qui se passe dans les économies avancées, y compris de l'Union Européenne.

Et c'est justement sur cette toile de fond à dimension scientifique, temporelle et spatiale que surgissent nos vrais problèmes, sans égard aux intentions – bonnes ou mauvaises –, aux souhaits et à d'autres considérations émotionnelles ou de nature conjoncturelle.

Le problème essentiel de l'économie et de la société roumaine dans son ensemble et, en même temps, le problème essentiel de la stratégie nationale de préparation à l'adhésion à l'Union Européenne, est tel qu'il pourrait faire naître une large solidarité. Car il suppose d'affronter une triple tendance de longue durée: la tendance qui, tout au long du XX^e siècle, engendra constamment des écarts de productivité entre la Roumanie et les pays développés, la tendance séculaire à l'émiettement de la classe moyenne de la société, et la tendance perverse, qui veut que, malgré sa latinité, ses aspirations européennes et la vocation de synthèse de sa spiritualité, la Roumanie se retrouve pour de longues périodes déconnectée du circuit naturel des valeurs dans l'espace général européen.

Le sens le plus profond de la Stratégie de Snagov consiste en ceci qu'elle propose de s'attaquer non pas à des aspects dérivés, mais au problème

stratégique fondamental même, avec ses trois piliers dont je viens de vous faire part.

Arrêtons-nous un instant au pilier économique.

Si l'on compare le mouvement de l'économie roumaine à l'évolution de l'économie mondiale, force est de constater que, dans toutes les phases ascendantes, sans exception aucune, l'économie roumaine s'est développée à des taux supérieurs à la moyenne européenne et mondiale et que, dans toutes les phases descendantes du cycle long, les taux de l'économie roumaine ont été supérieurs à la moyenne européenne et mondiale aussi. Si cette supériorité de rythme n'a jamais été un don du ciel et si elle est le fait des efforts consentis par ce peuple, il n'en reste pas moins que les écarts de productivité par rapport aux pays avancés n'ont cessé de se reproduire.

C'est cette tendance économique séculaire que l'on devra affronter au niveau stratégique. Cette tendance est attestée par des chercheurs et des institutions à solide réputation qui dans leurs calculs minutieux se fondent sur des séries longues établies à partir des statistiques nationales et internationales.

Certes, les explications en sont multiples et leur identification nourrit les analyses et les débats scientifiques. En dernière analyse, il pourrait s'agir du fait que les phases ascendantes du cycle de longue durée n'ont pas accompli, dans notre économie, leur fonction objective, car elles ne reposaient pas sur des générations de produits parmi les plus avancés de l'époque.

Pour mesurer ces écarts nous avons suivi deux repères: la moyenne du Produit National Brut par habitant dans l'Union Européenne et la moyenne pour les pays moins développés de l'Union Européenne. Si l'on considère le Produit National Brut par habitant, calculé non pas à partir des taux de change mais au moyen de la parité du pouvoir d'achat, celui-ci est évalué pour la Roumanie à 2 910 dollars, l'écart en 1993 par rapport à la moyenne dans l'Union Européenne étant de 1/6,1 et par rapport à la moyenne des pays moins développés de l'Union Européenne de 1/4.

4. Réunir la transition vers l'économie de marché avec la transition vers une économie à forte intensité de culture et d'information

L'énoncé même du problème économique fondamental ainsi que l'entreprise de mesurer les écarts contiennent les modalités de son affrontement. Ces modalités ont été analysées dans des scénarios multiples, contenus dans les études préparatoires.

Elles envisagent généralement deux modalités:

a) conserver la supériorité traditionnelle de rythme, mais cette fois-ci avec un amendement, à savoir,

b) asseoir la relance et l'expansion sur des facteurs structurels, spécifiques à la nouvelle phase ascendante du cycle long.

Or, s'il est vrai qu'après la prédominance successive des générations de produits à forte intensité de travail, de capital et de science, à l'horizon de l'économie mondiale se profile une nouvelle génération dominante de produits, à savoir les produits à forte intensité de culture et d'information, il s'en suit que tout pays, comme la Roumanie, qui souhaite mettre un terme à l'approfondissement de l'écart de productivité, doit promouvoir avec esprit de suite les valeurs propres à une économie où la culture et l'information deviennent la sphère privilégiée et décisive.

C'est ma conviction profonde que la chance de l'économie roumaine de devenir une économie compétitive réside justement dans ce qu'elle fera pour s'inscrire dans les tendances propres à l'économie de l'avenir, celles d'une économie de marché se fondant sur des produits à forte intensité de culture et d'information.

Je passe outre les études sectorielles préparatoires, mais non sans évoquer une conclusion d'ensemble: l'adhésion à l'Union Européenne comporte, en général, plus d'avantages que de risques.

Cette conclusion est renforcée par l'évaluation des conséquences économiques dans l'hypothèse où l'adhésion n'aboutirait pas. Les conclusions en sont totalement en faveur de l'adhésion.

En ce qui concerne la classe moyenne, toute une série de processus, tels que la transformation systémique de la société roumaine, les mesures propres à stimuler l'action des facteurs structurels, l'investissement dans le capital humain et la promotion des options politiques visant à encourager l'entrepreneur, représentent autant de prémisses pour le développement d'une telle classe en Roumanie, pour réunir les conditions de compatibilité et de convergence de celle-ci avec les traits caractéristiques de la classe moyenne des pays communautaires. C'est un processus que l'on pourra accélérer dans le cadre des actions de préparation de l'adhésion à l'Union Européenne.

C'est pourquoi, dans le cadre de la Commission de Snagov on a mis sur pied un projet visant à accélérer la création de la classe moyenne grâce à l'action de toute une série de facteurs économiques, financiers, culturels, de formation et à des structures appropriées au service des petites et moyennes entreprises.

À ce qu'il paraît, c'est justement l'appareil de production de la société de l'information qui, pour la première fois dans l'histoire, saura fournir la plus-value permettant à concilier réellement efficacité économique et justice sociale, et c'est là le problème stratégique le plus profond de l'Union Européenne elle-même.

La culture et l'information fourniront aussi un instrument essentiellement nouveau pour régler le mécanisme économique, y compris pour résoudre d'une manière nouvelle le problème du chômage. Car on pourrait avoir recours à une nouvelle distribution de la scolarité et de la retraite tout au long du cycle de vie de

l'individu, en fonction des processus de restructuration économique, conçue à la lumière d'un avenir projeté sur le présent. De cette manière, on pourrait trouver une solution essentiellement nouvelle à ce fléau actuel de l'économie de marché qu'est le chômage. On lui prêterait une expression positive, en tant que part du temps au niveau de la société et de l'individu prévu pour être utilisé à des besoins essentiels dans la société de la culture et de l'information: recyclage, apprentissage des langues étrangères et des langages spécifiques – l'art et l'usage des ordinateurs.

Quant à l'École, dans son sens général, elle pourrait représenter l'outil parfait pour déceler les décisions optimales au niveau social. Par son histoire, par sa capacité de comprendre toute la population dans la formation permanente, par son réseau décentralisé, dispersé dans le territoire, ainsi que grâce à la qualité et au niveau de formation des enseignants, l'école réunit les conditions *sine qua non* pour la transformation des préférences individuelles en préférences convenues, à savoir: motivation personnelle, compétence, « homogénéité », saturation informationnelle, créativité, esprit démocratique des débats, objectivité.

J'en arrive à une autre tendance dont j'ai déjà parlé. Au plan culturel, dans son expression la plus générale, le processus de notre intégration à l'Union Européenne se retrouve entre un complexe d'isolement et la peur de l'absorption. Dans cette perspective on a identifié aussi des risques et des chances. On les a traités avec toute l'attention requise, en commençant avec l'art et en finissant avec la religion. La conclusion est favorable à l'intégration.

5. Valences du dialogue

C'est justement à ce niveau que se font jour les valences du dialogue. Dialogue qui ne saurait être réduit à la main tendue pour recevoir, mais qui suppose également une main tendue pour offrir. Car ce n'est qu'alors que l'on pourra parler de vrai dialogue. Soyons donc conscients de ce que nous pouvons et nous devons apporter comme contribution au développement et à l'enrichissement de la culture de l'Occident.

Dans cette perspective, l'idée selon laquelle l'orthodoxie, loin d'être un obstacle, représente un point d'appui fondamental au processus de notre intégration à l'Union Européenne, revêt, à mon avis, une importance exceptionnelle. De plus, comme le soulignait dans les débats de la Commission, Sa Sanctité le Métropolitain Daniel de Moldavie, l'Occident chrétien découvre – grâce au dialogue – ses propres racines spirituelles, communes à l'Europe toute entière. Je le cite: «Tout au long du premier millénaire, le christianisme eut son centre de gravitation à l'Est; pendant le deuxième millénaire ce centre se déplaça à l'Ouest; je crois qu'au troisième millénaire il devrait se situer entre l'Est et l'Ouest, entre Nord et Sud. »

Au plan stratégique le plus général, il faut dire que, quels que soient les coûts financiers de l'intégration, celle-ci offre un avantage fondamental, car elle permet

de préserver notre identité nationale, grâce à une large ouverture internationale. Sur ce plan, l'évaluation finale de la Commission est allée loin au-delà des calculs sectoriels, pour pénétrer nos pensées les plus profondes, nos espoirs et nos doutes, pour reprendre les mots tellement émouvants qu'a su trouver un de nos collègues au cours de la réunion plénière du 15 juin.

La conclusion de la Commission, inscrite dans la stratégie, est que l'adhésion de la Roumanie à l'Union Européenne devient un point essentiel de solidarité nationale. Si des efforts persévérants sont consentis, il y a des prémises réelles pour qu'à l'horizon de l'an 2000, la Roumanie, tout comme d'autres pays associés, puisse réunir les conditions essentielles de l'adhésion, portant notamment sur:

1. la compatibilité des systèmes politique et économique;
2. l'harmonisation de la législation nationale avec celle de l'Europe communautaire et l'assimilation de "l'acquis communautaire";
3. l'ajustement structurel, dont les coûts sont ressentis à court terme, tandis qu'en général les avantages se manifestent à moyen et long terme;
4. la réorientation de toute infrastructure physique, sociale et pour la protection de l'environnement vers l'espace de l'Union Européenne.

L'option irréversible pour l'intégration de la Roumanie à l'Union Européenne représente pour l'essentiel l'option pour une politique qui, se fondant sur nos propres efforts, mais aussi sur la coopération internationale, est à même de garantir un développement économique accompagné par l'accroissement du bien-être et l'amélioration générale de la qualité de la vie.

La stratégie de l'Union Européenne ne vise pas à se substituer aux programmes de réforme et de transformation systémique des pays associés, ou de tracer les lignes directrices de leurs politiques économiques et ni à établir des calendriers précis avec des termes de mise en œuvre.

Nous avons pris, cependant, pour point de départ, l'idée d'une interaction entre les deux processus et la nécessité d'accélérer le processus de réforme, ce qui, à son tour, soulève le problème des critères quant à l'accélération même, notamment: la compatibilité des réformes partielles; la supportabilité sociale, la durabilité, le coût social, la séquence des mesures, qui est essentielle, permettant aussi d'établir les priorités; la crédibilité de la réforme qui est nourrie par son succès, vu qu'aucune réforme ne peut aller de l'avant si, passé un certain temps, elle ne porte pas ses fruits au plan social.

Pour ce qui est de l'harmonisation avec la législation communautaire, vous auriez observé, sans doute, que dans chaque domaine des « mesures-clé » sont suggérées. La distinction entre les mesures de la première étape et les mesures de la deuxième étape fait ressortir les priorités, telles qu'elles se dessinent par la logique intérieure de la législation.

6. Un projet « multilinguisme – multilangage »

Touchant à la fin de mon exposé, je voudrais souligner le fait que dans les études préparatoires, y compris les stratégies sectorielles, il y a des propositions concrètes quant à l'harmonisation de différents types de transition, délimités au plan conceptuel dans les travaux de la Commission. On y trouve également quelques projets d'ensemble. Si je devais m'arrêter à un seul projet à même de suggérer tous les horizons de la stratégie, ce serait sur ce que, au sein de la Commission, nous avons nommé projet « multilinguisme, multilangage », et qui, au cours des débats a reçu un soutien d'une impressionnante unanimité.

L'essence de ce projet c'est l'apprentissage:

- a) l'apprentissage par toute la population (et surtout par les générations actives) d'au moins deux langues étrangères – écrire, lire et parler;
- b) l'apprentissage par toute la population du langage des ordinateurs;
- c) l'apprentissage par toute la population, grâce au système scolaire tout d'abord, de deux ou trois langages artistiques (d'ores et déjà 80% du travail dans les domaines à forte intensité d'information requiert une formation artistique et à plus long terme ce besoin devient encore plus important);
- d) des modalités appropriées devraient être trouvées pour que les personnes arrivant au bout du cycle obligatoire de formation et qui ne poursuivent pas leur études dans des lycées et dans des universités puissent approfondir leurs connaissances de la langue et de la civilisation roumaine.

C'est un projet qui pourrait être mis en œuvre dans différents horizons temporels, en fonction des ressources de financement et il pourrait s'avérer un facteur essentiel de préservation de l'identité nationale dans le contexte de l'élargissement de l'intégration européenne, un facteur essentiel de relance structurelle de l'économie, d'assainissement du climat social et, en même temps, un moyen de transformer la Roumanie en un partenaire de l'Union Européenne qui soit non seulement accepté, mais aussi désiré.

Certes, on pourrait nous dire: vous êtes par trop pauvres pour vous permettre un tel programme. À ceci je répondrais: nous sommes par trop pauvres pour ne pas l'assumer.

7. Un « projet ouvert »: l'élaboration stratégique doit être poursuivie

J'aimerais appeler votre attention sur un trait de la Stratégie nationale de préparation à l'adhésion de la Roumanie à l'Union Européenne, à savoir qu'elle représente un projet ouvert. Il devra être complété et enrichi en permanence, au fur et à mesure de la construction communautaire et des nouveaux repères d'orientation établis dans de nouveaux Livres Blancs et au rythme du progrès

national tant au niveau concret qu'au plan de la qualité de notre perception de ce processus de construction auquel nous nous sommes rattachés.

Outre l'élaboration de la Stratégie nationale en vue de l'accession de la Roumanie à l'Union Européenne et dans sa mise au point, on a rédigé des études préparatoires, on a commencé d'autres travaux d'une importance essentielle pour construire l'image de l'avenir de la société roumaine. Et je voudrais citer, dans cet ordre d'idées, la suite des monographies territoriales et des localités conçues à sous-tendre la préparation d'une politique régionale, ainsi que la série des monographies portant sur 700 grandes unités industrielles, agricoles, de recherche, culturelles et d'enseignement. Celles-ci seront élaborées selon la même conception méthodologique – point de départ, point d'arrivée désirable, variantes d'itinéraire entre les deux points – ce qui va attacher à l'activité d'élaboration stratégique une substance que nous ne pourrions pas saisir à présent; la collection « Trésor », dont j'ai déjà parlé, l'enquête parmi les jeunes, déjà mise au point sous le rapport méthodologique, la mise au clair des objectifs stratégiques prioritaires pour l'horizon 1996-1999, 2000-2004 et les objectifs dépassant l'an 2004 et, enfin, l'élaboration du Livre Blanc sur l'économie et la société roumaine au début du XXI^e siècle. Ce sont là quelques-uns des travaux permettant de tirer profit de l'expérience accumulée tout au long du fonctionnement de cette Commission et de donner du contenu à sa poursuite. Continuer ces efforts, voilà ce qui s'impose à plus d'un titre:

a) Il y a des travaux commencés par la Commission, mais qui ont leur temps spécifique. Tel est par exemple le cas de l'inventaire de la richesse nationale. C'est une tâche qui, dans une variante optimiste, prendra trois années de préparation, dans une variante pessimiste – serait irréalisable, et dans une variante réaliste prendrait de 7 à 10 ans. Mais cet inventaire il faut et il devrait être dressé, comme il devrait jouir de l'attention du public qui a le droit de connaître le stade de ce thème et sa place dans les travaux de la Commission.

b) Les études préparatoires – horizontales et sectorielles – sont très inégales quant à leur stade de mise au point et l'on devra les faire répondre aux exigences et critères établis. De surcroît, les synthèses préliminaires des 44 études préparatoires ont servi parfaitement pour jeter les fondements de la stratégie d'adhésion; mais pour le futur Livre Blanc sur l'économie et la société roumaine au XXI^e siècle, ces synthèses préliminaires deviennent un nouveau point de départ pour l'approfondissement des analyses.

L'ambition suprême serait de poursuivre ce que nous avons nommé « l'esprit de Snagov », qui a trouvé une éclatante incarnation dans la Déclaration signée aujourd'hui par le Président Ion Iliescu, les Présidents des deux Chambres législatives, le Premier Ministre et par les chefs des partis politiques parlementaires.

En venant à un autre sujet, je voudrais souligner combien enrichissantes sont pour nous l'expérience et l'assistance de l'Union Européenne et des États

membres. Sans aucun doute, il ne peut y avoir de modèle universel, car nulle expérience ne peut être répétée, transplantée ou imitée en tant que telle. Il n'en reste pas moins qu'il y a des expériences réussies et des stratégies longuement mises à l'épreuve par l'Union Européenne qui nous aident à éloigner les ombres qui nous empêchent si souvent d'y voir clair. De surcroît, ces expériences et stratégies permettraient une meilleure corrélation des efforts, une meilleure coordination des mesures. En tout état de cause, aborder les problèmes liés à l'élargissement de l'Union Européenne est un impératif. Le faire à partir de deux approches, celle de l'Union Européenne et celle des candidats à l'adhésion, voilà ce qui ne peut être que profitable de tous les points de vue. Et je crois que l'idée finale de notre Commission concernant les coûts et les opportunités de l'intégration de la Roumanie est en pleine concordance avec la conclusion formulée, il y a peu de temps, par le Président de la Commission Européenne, M. Jacques Santer qui, se référant aux efforts des pays communautaires pour l'intégration des pays associés disait: « Quelles que soient les conclusions sur les coûts supplémentaires,...on ne saura oublier les avantages qui découleront du développement et de l'intégration de ces pays dans l'Union Européenne.»

*

Avant d'en finir, je voudrais rendre hommage à ceux qui, à l'initiative du Président de la Roumanie, saisissant l'opportunité et la tension du moment historique, ont su créer et utiliser le cadre nécessaire pour joindre les efforts et les expériences aux fins d'articuler une stratégie d'intégration jouissant d'une base politique et sociale aussi large que possible.

Je voudrais également adresser à mes collègues de la Commission, auxquels j'ai été associé tout au long de cette extraordinaire aventure intellectuelle, mes remerciements, leur exprimer mon respect et toute mon admiration pour le dévouement, l'enthousiasme et l'acharnement avec lesquels ils se sont engagés dans cette entreprise. À tous, à commencer par les ministres, les membres de l'Académie, les professeurs universitaires, les hauts prélats des Églises et les personnalités de marque de la société civile et jusqu'aux jeunes – les étudiants et les élèves lauréats des concours olympiques internationaux et nationaux, j'adresse un grand merci.

Nos remerciements vont également à la radio, à la télévision et à la presse écrite, qui ont su contribuer à un climat favorable pour les travaux de la Commission et à une information correcte sur les préoccupations de celle-ci.

J'exprime notre reconnaissance au secrétariat scientifique et au secrétariat technique pour leur travail souvent invisible, mais combien intense, sans lequel le fonctionnement de ce mécanisme complexe que représente la Commission n'eût pas été possible.

Addenda B**Pour une restructuration réelle
de l'économie de la Roumanie***

1. Un test majeur pour la Stratégie.....	121
2. Modèle d'une économie à stagflation et à hémorragie de revenu national	121
3. Retour au modèle inertiel de l'économie roumaine?	122
4. Modèle restructurant et perspective d'un modèle consensuel.....	122
5. Incorruptibilité de l'École au sens large du terme	123

* Discours prononcé par Tudorel Postolache à la séance de clôture de la Commission d'élaboration de la Stratégie de développement économique de la Roumanie à moyen terme, dans l'Amphithéâtre de l'Académie d'Études Économiques, le 12 mai 2000. Les travaux ont été dirigés par le professeur Mugur Isărescu, Premier Ministre de Roumanie et l'académicien Tudorel Postolache, co-Présidents de la Commission. Ont participé, outre les jeunes lauréats des concours internationaux de mathématiques, de physique, de chimie, d'informatique et de langues étrangères et des étudiants, des membres de l'Académie Roumaine, des ministres, des professeurs, des chercheurs, des représentants du système bancaire, des milieux d'affaires, des syndicats et des patronats, des candidats au doctorat en économie.

Pour plus de détails voir l'ouvrage « An Open Project : Romania's Medium Term National Strategy of Economic Development. Documents », édité par le professeur Mugur Isărescu, Premier Ministre de Roumanie et le professeur Tudorel Postolache, membre de l'Académie Roumaine (édition bilingue publiée en juillet 2000 par le Centre Roumain d'Économie Comparée et Consensuelle de l'Académie Roumaine).

1. Un test majeur pour la Stratégie

Dans le programme des travaux de la Commission, que nous avons adopté dès le début de son fonctionnement, nous avons prévu cette rencontre, en quelque sorte de bilan, avec les jeunes, peut-être le segment le plus important de ceux qui forment la Commission de Snagov et dont l'expression plénière est particulièrement importante compte tenu du fait qu'elle représente les principaux bénéficiaires de la stratégie, et les critères de « sélection » furent objectifs, dans la mesure où nous avons invité les gagnants des médailles d'or, ces dernières années, aux concours internationaux et nationaux de mathématiques, informatique, physique, chimie et langues étrangères. Je salue votre présence ici, ainsi que celle des autres participants.

Monsieur le Premier Ministre ici présent nous dira probablement quelques mots sur l'accueil exceptionnel de la Stratégie au sein des institutions communautaires.

Le test pour apprécier si oui ou non la Stratégie est correcte en sera sa mise en œuvre: en 2007, la Roumanie sera un pays ayant les mêmes droits et obligations que les autres membres au sein de l'Union Européenne, et pour ma part je suis persuadé que tel sera le cas. J'ai proposé à M. le professeur Mugur Isărescu de faire frapper une monnaie spéciale de la Banque Nationale qui soit distribuée en 2007 et j'ajoute maintenant la proposition que parmi les bénéficiaires figurent également les participants à la réunion d'aujourd'hui.

Je tenterai de faire en quelques minutes une récapitulation de l'essence de la Stratégie, mais sous un angle spécial, à savoir en soulignant pourquoi les jeunes gagnants des concours internationaux, les étudiants, l'École au sens large – cet élément aussi important de la société civile – sont non seulement la partie constitutive essentielle de la Commission mais aussi l'espoir de sa mise en œuvre.

En ce qui concerne le développement de l'économie roumaine nous avons tenu compte de trois modèles:

2. Modèle d'une économie à stagflation et à hémorragie de revenu national

C'est le modèle spécifique à la dernière décennie.

Tout d'abord, c'est une économie où la stagnation s'est alliée à l'inflation.

Ensuite, c'est une économie à hémorragie de revenu national et de richesse nationale où sévit la corruption – leur enfant naturel.

Nous avons analysé très attentivement le mécanisme de ce type d'économie propre à ces dernières années. Très attentivement et très profondément. Il peut être

mesuré par l'indice de la corruption qui est directement proportionnel avec l'indice de la pauvreté et de la paupérisation en masse de la population.

J'ai la conviction que les partisans de son prolongement occupent des positions extrêmement puissantes dans les maillons décisionnels exécutifs, rassemblés dans un réseau qui transcende les frontières de parti, d'idéologies, etc. Ils sont capables de transfigurer leur position, de la vêtir d'ornements ultra-réformistes, mais en fait ils freinent la réforme et l'intégration européenne de l'économie nationale. Si les forces de la science, de l'école au sens large, les patronats, les syndicats ne se réunissent pas afin de l'éradiquer, ce modèle continuera de fonctionner et d'exploiter la sève de l'économie et de la société. Je réponds ainsi à maintes questions soulevées ici.

Lors des débats de Snagov, nous sommes tombés d'accord sur le fait que nous devons nous éloigner définitivement de ce modèle. Quelles sont les moyens d'échapper à ce modèle de stagflation et de corruption ?

Deux questions ont été examinées en profondeur.

3. Retour au modèle inertiel de l'économie roumaine?

Ce modèle pourrait être résumé ainsi: depuis environ 140 ans depuis que nous disposons de séries statistiques comparables, l'économie roumaine connaît un taux de croissance supérieur à celui de l'économie européenne aussi bien dans les phases ascendantes du cycle séculaire (à l'exception de la dernière décennie qui est une anomalie qui sera très probablement résorbée); le paradoxe est que malgré ce taux de croissance supérieur, le décalage de productivité et de niveau de vie par rapport aux pays européens ne cesse de se perpétuer, voire de s'accroître en notre défaveur.

Par conséquent, se limiter simplement à une reprise de croissance à des taux élevé serait un retour au cercle vicieux qui nous a fait courir, depuis plus de 140 ans et à des taux plus élevés par rapport à l'espace de l'Union Européenne, sans jamais rattraper le train de ces pays. Et sur une telle voie nous n'avons aucune chance de le rattraper un jour.

4. Modèle restructurant et perspective d'un modèle consensuel

Enfin, le modèle restructurant. Celui-ci tente de récupérer une partie de l'avantage du modèle antérieur (supériorité en termes des taux), mais aussi d'éliminer ses points faibles, et de rompre résolument avec tout ce qui a trait à l'économie de stagflation et à l'économie « inertielle ».

L'essence de ce troisième modèle ? Il ne s'agit pas de rattraper les pays avec lesquels nous souhaitons nous intégrer, mais de rendre compatible notre dynamique avec leur dynamique. Voici l'essence du modèle que nous avons choisi dans cette stratégie, et ce qui lui donne son caractère profondément pro-européen.

Sans l'École au sens large, cette Stratégie n'aurait jamais pu être conçue. Par exemple, qui a mis au point la Stratégie de la Science ? La Stratégie de la Science a été mise au point par les 67 instituts de l'Académie Roumaine et les 61 instituts du réseau national, au cours de débats souvent orageux – ce qui n'est pas mal, car il n'y a pas de consensus entre idées identiques – le consensus survient entre idées différentes, voire opposées.

J'ajouterais que je suis contre les attitudes de « correcteurs d'épreuves écrites » affichées par certains qui dans leur arrogance ignorent les efforts de collectivités entières et s'auto-désignent comme des correcteurs d'épreuves écrites – certains travaillent et d'autres mettent des notes, des notes dans une clé qu'eux seuls connaissent mais qui ne nous ouvrira jamais les portes de l'Union Européenne, ou dans le meilleur des cas prolongera énormément le chemin pour y accéder. Je ne leur reconnais pas ce droit.

5. Incorruptibilité de l'École au sens large du terme

Les étudiants, les jeunes gagnants de prix internationaux, les centres de recherche, l'École au sens large portent une lumière qui leur vient de l'intérieur. Je suis persuadé que cette lumière, personne ne saura la corrompre, quel que soit le subterfuge utilisé et elle ne fera que renforcer ce grand acquis de notre exercice qui est la création d'un certain état d'esprit indispensable à la mise en œuvre de cette stratégie. Et je suis persuadé que l'union organique préconisée entre les deux types de transition (à l'économie de marché à l'Est et à l'économie à forte intensité éducationnelle à l'Ouest) n'échouera pas en l'union de deux types de corruption.

En conclusion de notre réunion, je voudrais vous confier une seule réflexion et je voudrais souligner que je suis totalement d'accord avec l'idée qui est apparue maintes fois lors de nos discussions, à savoir que les adversaires les plus dangereux de la Stratégie d'intégration sont les têtes de la mafia qui détiennent parfois des positions au plus haut du pouvoir exécutif et comprennent parfaitement le sens de la Stratégie, et c'est justement pourquoi ils s'adonnent à des « perversions politiques »; car la mise en œuvre des objectifs de la Stratégie leur fermerait les canaux du pillage sans limite de l'économie nationale et surtout car la perspective d'intégrer une communauté avec une justice indépendante leur est intolérable. Ils feraient n'importe quoi pour tergiverser l'adhésion jusqu'au point où « les délais de prescription » pour les grands vols du début de la transition vont jouer. Cette double considération les pousse à des positions désespérées...

Je m'adresse encore une fois aux jeunes lauréats des concours internationaux, aux élèves et aux étudiants présents dans cet amphithéâtre chargé d'histoire, non seulement aux 27 qui ont pris la parole et aux 200 environ qui ont transmis leurs observations par écrit (travaux que j'ai prié le Secrétariat scientifique de la Commission de garder dans les archives de la Commission afin que lors d'une réunion que nous aurons en mai ou en juin 2007 nous puissions les relire et les commenter – ce sera une aventure intellectuelle intéressante).

Pour ce qui est de la suite du programme d'aujourd'hui, les jeunes lauréats de concours internationaux, ainsi que les professeurs qui les accompagnent, sont invités au siège du gouvernement, dans une belle salle portant le nom de Snagov, où M. le Premier Ministre, sans la participation compétente et visionnaire duquel la Stratégie n'aurait pas pu voir le jour, leur remettra les prix qu'ils ont si bien mérités.

Si les travaux de la Commission sont à proprement parler clos, et quelle plus belle rencontre de clôture que celle d'aujourd'hui, le 16 mai aura lieu la réunion finale des représentants de tous les cultes religieux de Roumanie, qui, par les documents qu'ils adopteront mettront encore une fois en évidence, sous un angle spécifique, l'héritage que la Roumanie apporte à l'Union Européenne: une culture du dialogue, une civilisation alliant latinité et orthodoxie et l'ouverture large de cette dernière vers toutes les croyances européennes et mondiales. J'invite ceux d'entre vous qui souhaitent participer à la réunion du 16 mai, à Snagov, à 14 heures.

Je vous donne rendez-vous dans ce même amphithéâtre, un jour de 2007 et à cette rencontre M. le professeur Mugur Isărescu pourra vous remettre la médaille dont je parlais tout à l'heure.